

LES MAITRES CONTEMPORAINS (Prose)

LAURENT TAILHADE

PLATRES ET MARBRES




ÉDITIONS

3, PLACE DE L'OT

U d'of OTTAWA



3900300231645



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PLATRES ET MARBRES

LES MAITRES CONTEMPORAINS (Prose)

LAURENT TAILHADE

PLATRES ET MARBRES

Sixième Édition

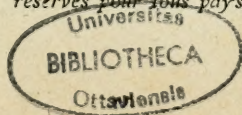


ÉDITIONS "ATHÉNA,"

3, PLACE DE L'ODÉON. — PARIS (VI^e)

1922

*Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation,
réservés pour tous pays.*



*Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier pur fil
numérotés de 1 à 10.*

PQ

282

T35

1922

A SACHA GUITRY

A vous qui, dans la fleur du primevère, subjuguant le Public et maîtrisant les Destins, aimé, fêté de tous, applaudi, victorieux, et célèbre déjà quand vos contemporains n'étaient point bacheliers; à vous qui, le rire aux lèvres et la sagesse au front, montez cette échelle de cristal dont l'ascension mène à la gloire en même temps qu'à la fortune, d'un cœur affectueux je consacre les pages que voici.

Que votre nom, SACHA illumine de joie et d'amitié ce livre. Non, je l'espère, sans amertume ni douceur, vous y trouverez un écho des luttes civiques dont s'enorgueillit le début du siècle, un reflet des lueurs que suscita l'Affaire, une image encore vivante de nos espoirs déçus et de nos courroux amortis.

L. T.

NOTES SUR HENRICK IBSEN

LES REVENANTS

Le conflit pour la Beauté dure éternellement. Comme ces aventuriers des antiques légendes qui partaient sur la mer à la conquête des neuves Atlantides, postulateurs du Saint-Graal ou chevaliers des Princesses douloureuses, l'Humanité, loin des viles besognes et des lâches pensers, embarque, par instants, vers le mirage de gloire que les poètes font resplendir à ses yeux. Chaque peuple fournit son contingent de passions et de rêves, entreprend de siècle en siècle des luttes mémorables, où s'affirment la présence et le triomphe d'une esthétique insoupçonnée jusque-là.

Ainsi d'âge en âge, par des métamorphoses successives, les familles humaines accroissent leur trésor intellectuel. Elles se passent, comme les coureurs de Prométhée, ce flambeau de l'Art qui survit aux ruines et aux désastres, ce flambeau dont la lueur impérissable guide les hommes en marche et ne s'éteint jamais.

Quand Voltaire, pour flagorner la grande Catherine, disait en plein XVIII^e siècle :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la Lumière,

il se montrait aussi bon courtisan que mauvais historien. Les races latines, prédominantes encore dans le conglomerat français, touchaient à une des plus hautes manifestations qu'ait fait paraître leur génie.

La Révolution et les conquêtes de la République allaient éveiller la conscience humaine et, par un exemple sublime, instruire l'Univers. Plus d'un siècle a passé depuis les jours héroïques. Dans ce crépuscule d'un âge à son déclin, en attendant qu'une aurore nouvelle rajeunisse les littératures en décadence, le courant intellectuel remonte, dirait-on, vers le monde septentrional.

Au théâtre, les Germains : Allemands, Erses ou Scandinaves, ceux que Carlyle confond sous le vocable de *Norses*, ont, pendant la dernière moitié du XIX^e siècle, donné à l'Univers deux poètes : Wagner, Ibsen, auteurs, l'un et l'autre, d'un mouvement peut-être sans analogue depuis la Renaissance aux matins verdoyants.

Ibsen, d'ailleurs, appartient à la même race que le Normand Pierre Corneille, encore qu'il en paraisse l'aîné, comme Eschyle semblait celui d'Homère. Corneille, en effet, descend des pirates du XI^e siècle, tandis qu'Ibsen vient en ligne droite des *asegards*, où les bardes runiques « chantaient sur leurs harpes de pierre » les abruptes épopées

des vieux Rois de la mer. L'un est un *Wicking*, l'autre un *Niebelungen*.

On n'a pas oublié les luttes héroï-comiques dont les opéras de Wagner furent le prétexte à leurs premières auditions dans Paris. Les pâtisseries et M. Déroulède faisaient échec à *Lohengrin*. On se harpailla de la belle manière, dans les environs de la rue Boudreau. La bataille d'*Hernani* recommençait. Mais au pourpoint cerise de Théophile Gautier, aux imprécations grandiloques de Pétrus Borel avaient succédé les pommes cuites et les poissons pourris dont les mitrons, armés par la *Ligue des patriotes*, apostrophaient les femmes et les artistes coupables de rêver au chevalier du Graal.

Ibsen, plus aisément adopté par la France, n'a pas vu toutefois son renom implanté sans coup férir dans le pays de Molière. Était-ce la protestation du clair génie latin? Je ne le pense pas. Ibsen est aussi clair que nos dramaturges de l'accès le moins défendu : Racine ou Victor Hugo. Néanmoins, de notables escarmouches, des prises d'armes éclatantes, signalèrent chaque étape de son intronisation parmi nous. A la première du *Canard sauvage*, un « prince de la critique » imitait le cri de ce palmipède et formulait ainsi un arrêt plus joyeux que motivé.

A présent même que le vieux Norse,

Génie entré vivant dans l'immortalité,

impose au Monde le rayonnement de sa gloire,
le mensonge ni la bêtise ne désarment sur ses pas.

A Nîmes, au mois de mars 1901, un journal dévot incriminait sa moralité. D'aucuns le jugent peu folâtre, en quoi ils ont amplement raison. D'autres, enfin, se dispensent de le lire afin d'asseoir leur jugement en toute indépendance. Mais qu'importent ces clameurs au Génie et les colères qu'il soulève! La tempête gronde un instant. Elle disparaît. Bientôt, dans l'azur apaisé, la gloire du poète, gloire toujours nouvelle et toujours lumineuse, resplendit. Les bêtes nocturnes — férides ou sanglantes — ont beau hurler après le jour : il jaillit! Elles se terrent dans leur bauge empuantie, et l'aurore, sans effort, éclate au ciel serein.

Le Théâtre forme un tout dans l'histoire de la pensée, étant la pensée elle-même que l'acte définit, l'incarnation de l'idée en des personnages sensibles. Le théâtre grec a pour objet la Civilisation, les Dieux, la Famille, la Cité; le théâtre latin, la Vie privée; celui de Shakespeare, l'Homme et sa destinée, la Nature et la Vie. Les Espagnols n'ont cure que de la poésie des passions; les Français portent à la scène des romans de mœurs et des thèses sociales, tandis que les Allemands s'exercent dans le genre historique et légendaire, mise en mouvement des traditions ancestrales. A l'inverse des autres genres littéraires, le théâtre se comprend partout. Il est cosmopolite par essence, même lorsqu'il porte l'empreinte d'un temps et d'une race, comme celui de Shakespeare ou de Calderon. C'est pourquoi Ibsen, qui d'ailleurs, à

la manière de Dumas fils ou de Brieux, discute des thèses sociales, s'est promptement acclimaté en France.

Aux écrivains de notre pays il a suggéré une rénovation complète de la formule dramatique. Grâce à lui ont disparu pour jamais la frivolité, le verbiage, l'esprit du Boulevard, toute cette nauséabonde phraséologie, inepte et mercantile, dont les fournisseurs à la mode empoisonnaient depuis si longtemps la ville et les faubourgs.

Trois caractères essentiels donnent sa physiologie originale au drame ibsénien, à savoir : la donnée éminemment simple du concept dramatique, le tempérament excessif, barbare et sans atténuation des personnages ; enfin, la logique poussée à l'absurde, logique de la thèse ou de la situation. Ici le choc des passions résulte de la vie intérieure.

Ces caractéristiques, vous les retrouvez aussi bien dans Shakespeare et dans Ibsen que dans les frustes épopées de Snoor ou de Seemund. Elles éclatent dans les poèmes de la *Tétralogie* comme dans les *sagas* confuses du Grammairien saxon. Néanmoins, s'il fallait apparenter vers le passé, les théâtres d'Ibsen, de Björstjerne Björnson, de tous les Scandes, ceux-ci rejoignent au plus près leur famille intellectuelle dans la sainte lumière d'Athènes, parmi les tragiques grecs.

La passion intense, la religieuse gravité de la fable ne forment point le seul rapport des Hellènes avec les Norwégiens. Leurs moyens sont les mêmes. La terreur et la pitié, requises par

Aristote, procèdent manifestement des mêmes causes chez l'un et l'autre peuples. La structure de leurs légendes est absolument unie, exempte d'épisodes. Tout est concis, harmonieux et fort comme dans une statue grecque. Ici Phidias est proche parent de Thorwaldsen.

Le point de vue, dans le théâtre scandinave aussi bien que dans le théâtre grec, est pris de la fin. Les acteurs savent dès le début quelles forces les conduisent, quel héritage exécré pèse sur leur tête, quel inéluctable pouvoir guide leurs démarches impuissantes vers un abîme de désespérance et de malheur.

Assises sous le frêne Ygdrassil ou dans la nuit primordiale de l'Erèbe, les Parques et les Nornes tressent pour les Éphémères la trame des irrévocables jours.

Dans les pièces d'Eschyle ou de Sophocle, comme dans celles d'Ibsen, chaque mot du dialogue découvre les fils d'une destinée antérieure, se mêlant pour aboutir à la catastrophe, comme chaque faisceau de nerfs aboutit au cerveau.

Le canevas de ces fils convergents, imbriqués l'un dans l'autre, suffit pour êtreindre sans rémission les victimes de la Fatalité. C'est dans le passé, dans l'origine même des personnes que la catastrophe prend son origine. Le meurtre d'Agamemnon, les noces infâmes de Gertrude, la débauche du père Alving suscitent de formidables héritiers : Oreste, Hamlet, Oswald.

Ici, la situation domine les êtres. Elle découle

d'un ensemble de causes supérieures au vouloir humain. Elle participe en quelque manière à l'insensibilité, à l'irrésistibilité des forces cosmiques. Les Esprits de la Terre, de la Mer insidieuse et du Ciel noir d'orage, le rut bestial des Centaures, les embûches mortelles du Sphinx, la Ténèbre, les Épouvantes mettent quelque chose de leur antique effroi dans les égarements d'Œdipe et de Pasiphaë. L'on entend gronder encore la voix des *jotuns* septentrionaux dans la passion furibonde et la tempête sans bonace que l'auteur des *Revenants* déchaîne en ses héros.

La situation, je le répète, domine ici les êtres. La nécessité les emprisonne. Elle projette sur eux une lumière fantomale, une atmosphère malade qui les enveloppe comme un suaire et les exclut pour jamais de l'Univers.

Empoisonnés comme d'une *mal'aria*, ils agissent avec la précision et la véhémence de spectres. Leur automatisme se retrouve chez la plupart des aliénés. Les femmes surtout : Hedda Gabler, Rebecca West, névropathes, en proie à l'alcoolisme héréditaire, aux hallucinations, aux attaques d'épilepsie, ont des mouvements somnambuliques. *Ladys Macbeth* de sous-préfecture, bourgeoises au cœur tumultueux, elles dépensent toute leur énergie à rêver d'abord, puis à vouloir la Fatalité qui les étreint. Une possession les aiguillonne vers l'abîme. Une prédestination les y conduit. La « détresse des *Welsung* » ne diffère point de leur détresse.

Quelque chose de surhumain, et comme l'apparition même de la Douleur universelle, agrandit leurs mesquines aventures, les met fort au-dessus de Mme Bovary.

Les catastrophes qui les brisent participent à l'éternité du Mal que leur âme stoïque affronte avec mépris. Ce sont les filles de Wotan assises au foyer du premier venu.

Les personnages d'Ibsen représentent chacun une manière de sentir la Vie, une culture qui les déforme ou les élève pour toujours.

Aux sentiments que chacun exprime, on reconnaît l'empreinte. On devine si son éducation fut vraie ou fausse, empoisonneuse ou nourricière. Les événements, néfastes ou prospères, sont déterminés d'abord par l'ascendance des acteurs, ensuite par une ascèse que leur impose le milieu. Ils ne dépendent jamais des hommes ni de leurs passions. Il n'y a pas d'intrigue. Mais la situation relative de chacun est modifiée par la volonté d'un seul. Cette volonté demeure inéluctable. *C'est le Destin*. Chaque être qui paraît sur la scène apporte le jugement des autres. Ils sont à eux-mêmes un tribunal sans recours.

Une telle forme ne saurait admettre de hors-d'œuvre ni d'enjolivements. Quel propos, en dehors de leur unique et sombre aventure, ne messierait point à ces fatidiques héros?

Leurs paroles sont des glaives. Ils ne se rencontrent que pour rendre sensibles les arrêts du destin, pour entre-choquer leurs fureurs,

échangeant des répliques mortelles, des affirmations qui brisent irréparablement leurs existences. Ils ne s'épanchent pas. Ils ne font pas d'esprit, n'apportent point de gestes superflus, ne traitent que de leur propre misère. Une situation se tranche en quelques mots. Ils ne s'abordent que pour des entretiens utiles, offensants et meurtriers. Cela suffit à les départir de la société parisienne où tout ce qui n'est pas faux brillant, snobisme, esprit de chroniqueur ou commérages de portier n'a aucune chance de plaire au spectateur.

Consciente ou non, la méthode d'Henrick Ibsen procède à la fois de sa race et de son entraînement philosophique. Il est du Nord. Il appartient à un peuple cérébral qui regarde en face l'Idée, un peuple individualiste qui n'obéit pas au mot d'ordre social mais au sens intime et l'envisage comme un principe d'action qui met la conscience fort au-dessus des préjugés.

En outre, le libre examen, le Protestantisme, le devoir pour chacun de s'élever soi-même à la dignité de prêtre, avec ce que la littérature biblique ajoute à l'âme scandinave de rigueur dans les formules, explique le génie à la fois indépendant et volontaire d'Henrick Ibsen. Dans le livre sacré du luthéranisme il s'est fait à son gré une Loi des Douze Tables qu'il observe rigoureusement.

La Réforme et le Nord sont des isolants. C'est pourquoi le théâtre d'Ibsen n'est pas la résultante des opinions à la mode, mais bien le

dogme d'un esprit. Il ne représente d'autre geste que le drame intérieur de l'Homme, la lutte de la conscience individuelle contre les forces de la Nature et l'iniquité des lois.

En outre, la Norvège — où s'est écoulée à peu près entière l'existence d'Henrick Ibsen, avant que la méchanceté de ses ennemis, combinée avec la froideur inintelligente de ses compatriotes l'en eussent exilé à jamais — offre un lieu d'élection pour observer librement la vie moderne, exempte de toutes les pompes niaises en honneur dans les pays latins et même dans les pays anglo-teutons.

Le climat est sévère, les mœurs simples et graves. C'est une pure démocratie, entre la majorité des paysans et celle des pêcheurs. Mais ces paysans sont les anciens laboureurs de l'*Avesta* ; ces pêcheurs sont issus des compagnons de H'Rold. Petites sont les fortunes, l'instruction prodiguée : aucune démarcation de rang ou de savoir. La plus parfaite liberté règne entre ces égaux. Leur état s'organise suivant les principes du *Contrat social*. De là conflit entre la volonté générale et le sentiment individuel. Une puissante originalité, un inventeur, un poète, un homme représentatif, le « surhumain » de Nietzsche ou d'Emmerson, J.-G. Borckman, Solness le Constructeur, n'ont pas de place dans la Démocratie. Ils sont l'« ennemi du peuple ». Ils sont, malgré leurs noms divers, le personnage unique, le Révolté, dans chaque œuvre d'Ibsen.

De l'austère formule protestante, de ces habi-

tudes fortes, du travail, résulte une loi sociale qu'on n'élude pas, comme en France, par l'esprit du monde et le scepticisme élégant, mais qu'on aborde en face pour la braver ou que, moins résolu, on transgresse par la fuite. Ainsi *la dame de la mer*. Ainsi l'Oswald des *Revenants*. L'innocent va chercher au Midi la joie de vivre. Il estime la France déliée de toutes les entraves de morale ou de métaphysique dont il souffrait chez lui, parce qu'il a vécu dans les ateliers de peintres et que son cœur s'est réjoui de leurs libres amours.

Il ne sent pas que l'ostentation et la nécessité de plaire exercent en France la même tyrannie qu'en Norwège la morale publique et les entraves religieuses; que les peintres sont de parfaits notaires et, sous leur attitude agréable, des arrivistes acharnés à l'argent, aux honneurs, aux places, pour qui l'Art est un simple moyen de parvenir.

Ainsi le docteur Stockmann, en présence de la dérélition et de l'outrage, se redresse. D'une voix montée au diapason des prophètes, il impose à ses contempteurs la vérité qu'il sent naître et grandir en lui. C'est là une bien autre découverte que celle de microbes dans une source thermale. Sous le choc des affronts, le médecin de campagne, le savant confiné dans l'étroitesse provinciale s'élève à la hauteur des suprêmes intelligences. Le charbon de feu qui toucha les lèvres d'Isaïe semble avoir effleuré sa bouche. Aux fulgurations de la douleur, il

aperçoit toute sa vie comme un paysage révélé par un éclair. Il découvre en un instant les lois suprêmes qui régissent les groupes et fondent la Cité.

La populace — dit-il — ne se trouve pas seulement au fond. Elle vit et grouille autour de nous. On en trouve même au sommet de la société. Un plébéien vulgaire est celui qui a la même pensée que ses supérieurs et qui, toujours, est de leur avis. Les gens qui agissent de la sorte sont de vulgaires plébéiens.

Nous autres — ajoute-t-il — nous autres, l'avant-garde, nous sommes si avancés que la masse de l'armée n'arrive pas à nous rejoindre.

Voici que l'inventeur, naïf et maladroit, le candide Stockmann, si charmé au début de la vie par les promesses et l'affabilité de ses concitoyens, a conquis la sagesse au prix du martyre. *Et lux facta est!* Vilipendé, honni de tous, chassé de sa maison par les pierres de la canaille et l'exécration des propriétaires, il affirme son droit. Il formule cette maxime que n'eût pas désavouée l'impériale tristesse de Marc-Aurèle :

Pour être puissant, il faut être seul : l'homme le plus puissant du monde, c'est le plus seul.

Cette solitude, tôt ou tard conquiert le monde. Peut-être un jour triomphera-t-elle du bas empire radical où croupit la société moderne.

Si fortem virum quem conspexere, silent.

*
*
*

C'est de l'hérédité morbide qu'il s'agit dans *Les Revenants*. Laquelle? Ibsen ne le dit pas.

Les phénomènes en sont à peine indiqués (1). Le principe est d'autant plus redoutable qu'il apparaît mystérieux. Le vieil Alving fut sa vie durant un ivrogne imperturbable, un débauché têtus. Son héritier, Oswald, expie, en pleine jeunesse, les erreurs paternelles. Est-ce paralysie, alcool? Est-ce un antécédent plus inavouable encore? Les maux héréditaires se confondent en démence chez le malheureux qu'ils accablent. Ce sont les revenants par lesquels « le mort saisit le vif, son hoir », comme disaient les vieux juristes.

C'est dans la Norvège septentrionale, au bord d'un fiord glacé que verrouille un éternel hiver. Combien froide, la ténébreuse pluie! Elle descend du pôle, embrume les cerveaux d'une inguérissable mélancolie. Des mousses grises, des lichens peureux, des saules nains tordus par l'incessante rafale sont les uniques végétaux que porte un sol de gel et de granit. Un été de quelques jours, la lumière du soleil, puis les ténèbres sans fin, l'obscurité frissonnante que parfois éclaire seulement l'explosion des aurores boréales.

Le fils du chambellan Alving revient à cette terre de désolation après avoir pris conseil d'un médecin fameux, aliéniste de Paris. Les aliénistes, au XIX^e siècle, sont les derniers médecins de Molière. Affolé, mordu par l'angoisse de la

(1) Cf. D^r ROBERT GEYER, *Étude médico-psychologique sur le héâtre d'Ibsen* (C. Naud, édit.).

paralysie imminente, Oswald a couru vers sa mère, d'étapes en étapes, ne quittant le train que pour gagner le bateau qui le ramènera dans la demeure ancestrale. Chez sa mère, il retrouve jeune fille, belle et désirable comme la vie, une enfant jadis élevée à ses côtés, Régine, fille d'une servante et du chambellan défunt que M^{me} Alving, pour laisser intacte la mémoire de son époux et léguer à Oswald un nom exempt de blâme, a nourrie, instruite, promue à la culture intellectuelle. Cette Régine a pour père supposé un certain Engstrand, menuisier occasionnel et cafard de son état. C'est un des plus beaux hypocrites que l'on aie vu au théâtre. Les imposteurs classiques : Tartuffe, Iago, Richard III, le Joseph Surface de Shéridan, sont des quidams ingénus au regard de celui-ci.

Après avoir touché le prix de son utile mariage, Engstrand compte d'emmener Régine pour fonder avec elle un asile trop hospitalier destiné aux marins, et de vivre ainsi aux frais de l'établissement. Il a pour dupe ordinaire le pasteur Manders, brave homme imbu de préjugés, qui se fie aux apparences et croit sur parole n'importe quel aigrefin. La scène où Engstrand explique au pasteur les motifs de son union avec la mère de Régine et se glorifie d'avoir toujours « vécu en esprit d'amour » avec sa femme, qu'il a fait mourir de mauvais traitements, laisse bien loin les fameux dialogues de Molière. Cet écornifleur est le type achevé du scélérat, tel que l'ont fait les mœurs soi disant bibliques de

a Réforme. Il parle toutes les langues, celle de l'égoïsme, de la pitié, du remord, de la raison pratique. Il jargonne le patois huguenot. Il s'indigne « que Mammon soit devenu le prix du péché ».

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,

dit Tartuffe avec des roulements d'yeux et des gestes de componction. Engstrand, lui, se vante de ses hontes. Il supplie, mais il intimide. Il sauve le prêtre de l'ombre du crime que lui-même a commis, l'incendie de la fondation Alving, dont il rêve d'escroquer les deniers, après avoir fait craindre à ce nigaud apostolique d'en être l'auteur involontaire. Les hypocrites de Poquelin ou de Shakespeare sont plus fouillés, plus amoureusement décrits. Mais ce n'est pas l'art d'Ibsen, cet art exempt d'ornements et de paroles vaines qui signale ses personnages uniquement par des caractères d'action. La papelardie scélérate du menuisier Engstrand procède par des faits. On voit ses infamies sans les étudier, comme on devine les paysages sur les cartes d'un atlas.

Or, le pasteur Manders, d'accord avec M^{me} Alving qu'il a jadis aimée, encore que, déférant aux bienséances mondaines, il l'ait reconduite au foyer conjugal d'où la pauvre femme, abreuvée d'outrages et de honte, s'était enfuie un jour, ont concerté d'attribuer le nom du chambellan Alving à un établissement charitable, perpétuant ainsi la tradition fallacieuse de ses vertus, de sa générosité, la bonne réputa-

tion d'outre-tombe qui sert de couronnement à l'imposture quotidienne des bourgeois.

Le retour d'Oswald coïncide avec l'inauguration de cet hospice et de l'école que le pasteur Manders, par égard envers la Providence, a négligé d'assurer contre l'incendie. M^{me} Alving a donné pour cette œuvre tout le bien laissé par le chambellan. Car elle n'entend pas que la moindre parcelle de l'argent exécré qui l'a jadis asservie à un homme indigne d'elle tombe entre les mains d'Oswald. Les hontes du mariage, cette prostitution mille fois plus honteuse que celle de la rue qui livre une fille pure, enthousiaste et belle à un viveur perdu de stupres et d'infamie à condition qu'il possède quelque bien, cette prostitution qui fonde les maisons « honorables » et la bourgeoisie réactionnaire, elle en purifiera le patrimoine de son fils.

Ainsi, la même heure anéantit le double héritage du père : celui de l'or par la flamme et celui des tares physiques par la mort. M^{me} Alving — le type le plus ferme, le plus individuel que l'individualiste Ibsen ait peut-être créé — sauf son erreur envers la fille naturelle de son mari, a toujours raison. Elle a adopté cette fille mais l'a gardée implicitement sur le pied de domesticité, ce qui achève la perte d'Oswald. Méprisant les bienfaits, mal donnés et conséquemment vains, Régine quitte cette maison hospitalière où sa place était, malgré tout, d'un rang inférieur. Régine est la

clairvoyance même : son instinct de proie et de joie, son instinct de bête à l'affût de l'or ou de la volupté, lui découvrent les motifs secrets, l'envers des consciences. Elle pénètre les mobiles de chacun. Une fois sa naissance reconnue, elle quitte les êtres de demi-bonté qui l'entourent ; elle fuit non parce qu'elle est la sœur de l'homme qui l'aime — proche parente des Walkyries, elle épouserait comme elles un héros venu du même sang, et, comme Sigelinde ferait don à Siegmund de sa beauté — mais parce qu'Oswald est malade, parce que son entourage est éperdu, parce que la santé, la raison et la force ne peuvent, sans déchoir, accepter le contact des faibles ou des vaincus. La vie ne doit à la mort aucune concession. Tête jolie, impertinente et dure, mélange de soubrette française et d'institutrice allemande, elle incarne la joie de vivre dont Alving le père, avant que la débauche l'eût dégradé, resplendissait. De même la joie de vivre qu'Oswald a cherché vainement à travers les sites et les horizons, la joie de vivre qu'étouffe ou pervertit l'ambiance torpide et renfermée d'une petite ville de province dans un district de l'extrême Nord. Plus que tout autre, Régine est le porte-parole de l'auteur. Dans son théâtre, en effet, Ibsen dévoile opiniâtement non les forfaits des criminels, d'une psychologie trop simple, mais les abominations que le besoin de paraître, le manque de courage et de foi suscitent dans les milieux respectables, tout ce qui

grouille de bassesse, de laideur et de férocité dans l'âme fétide et carnassière des honnêtes gens. M^{me} Alving qui s'est immolée au devoir et n'y croit plus, Oswald qui meurt fou des vices paternels, ne saurait capter Régine. « Le bateau va partir » ; elle méprise et fuit les demi-vérités de ces énervés, de ces névropathes et de ces impuissants.

Badaud, moral, onctueux et prédicant, le pasteur Manders fait avec ses interlocuteurs un véhément contraste. Manders est la société même, si elle obtempérait sérieusement à ses propres lois. D'ailleurs, il ne fait que des sottises ; il a rendu à son mari la femme qu'il aimait, qui s'offrait et qu'il pouvait défendre. Il se laisse berner par un intrigant de bas étage qui affecte le repentir.

Il installe des œuvres de charité que le feu dévore en un moment.

Néanmoins il se révolte et s'insurge comme un onagre débridé contre les « ouvrages subversifs » et les lectures anarchistes de M^{me} Alving. Il pousse des cris de cormoran à l'idée d'unir le frère et la sœur du père, idée qui paraît toute simple à la mère du jeune homme qui n'a pas oublié son Plutarque et se rappelle, sans doute, le mariage de Cimon.

Car la solitude a fait de M^{me} Alving une insurgée. Elle pousse à l'extrême comme toutes les héroïnes d'Ibsen, comme Hedda Gabler comme Rebecca West la logique de sa rébellion. Le devoir auquel fut asservie sa jeunesse :

« Mon devoir, son devoir, leur devoir. Ah! je crains bien d'avoir rendu ma maison insupportable », dit-elle avec une ironie méchante, n'existe plus désormais à ses yeux. Elle s'est reconquise à la libre vie, au moment même où, par la mort de son fils, tout va tomber en ruine sous ses pas.

Ces quatre personnages forment avec Oswald tout l'effectif du drame.

L'action en est simple. Oswald est une espèce d'Hamlet qui, suivant les conseils de Pollonius, aurait fait son tour de France et d'Italie. Il en rapporte l'idée vague du bonheur dans l'inconscience, ayant vu ou cru voir que les Méridionaux ne se donnent pas de mal et ne consultent jamais leur « moi » intérieur. Mais il en rapporte aussi l'oracle impitoyable du neurologiste : hérédité malade, tare originelle, déchéance imminente, « quelque chose de vermoulu dans tout son organisme ». La mère qui connaît l'histoire de son mari, qui pour sauver les apparences a dû se faire la camarade secrètement révoltée de ses orgies, s'attabler avec lui en tête-à-tête et boire en écoutant ses insanités ; qui souvent a dû lutter corps à corps avec lui pour l'étendre sur sa couche ignominieuse, démêle dans la tristesse de son fils, tressés et, peut-on dire, concaténés, les vices physiques et laideurs morales du père. Pour sauver l'enfant de ses entrailles, elle fait bon marché des pudeurs féminines, de l'autorité maternelle ; puis quand l'heure inéluctable sonne, quand les « revenants » entraînent Oswald

dans les ténèbres de la folie et de la mort, pareils aux coursiers de la ballade romantique, prête au renoncement dernier, elle cherche, la mère douloureuse, ce poison libérateur que Régine eût accordé au moribond, et quand l'agonie s'achève, en même temps qu'une embellie fait resplendir le ciel polaire, elle verse au tragique adolescent les clartés qu'il réclame, cette lumière que lamentaient les vierges d'Euripide et que Goëthe, chargé d'ans et d'honneurs, implorait pendant son agonie. Elle tient, la mère douloureuse, elle tient les rideaux grands ouverts au cri suprême de son fils expirant : « Le soleil ! Le soleil ! »

Le soleil éclaire Oswald inanimé. Les revenants s'évanouissent à son approche. La mort a guéri pour toujours l'héritier maudit de la maison Alving. Mais n'est-il d'autre médecin que le trépas ? Les infortunés qui payent la rançon des fautes antérieures ne seront-ils point rédimés quelque jour ? Le dogme du pêché originel, le dogme des ténèbres et de peur, n'en briserons-nous jamais l'entrave ?

Nos pères — disait le prophète juif — nos pères ont mangé du raisin vert, mais nos dents ne seront point agacées.

Admettre la responsabilité personnelle, c'est déjà beaucoup : toute une école de criminalistes s'y refuse absolument.

La responsabilité héréditaire doit être abolie dans l'ordre moral, guérie dans l'ordre corporel,

sa négation sociale devenant proportionnelle à son affirmation physique. Si la sélection darwinienne montre le mal, elle offre aussi le remède : une source de guérison qui ne trompera pas l'humanité future.

Les Revenants sont le procès de la famille telle que l'ont instituée le mensonge des Lois et les usurpations du Capital. En substituant à l'amour, à l'instinct clairvoyant de la nature je ne sais quelles combinaisons tortueuses d'épargne ou d'intérêt ; en admettant, dans la plupart des cas, cet exécrationnel marché où les époux se vendent et se trompent à qui mieux mieux, le mariage de convenance que fomentent les notaires, que déterminent les fortunes et qui, au lieu d'établir une famille, accouple deux sacs d'argent, la Société moderne a transmis aux races à venir un germe de dissolution et de mort. C'est le germe vénéneux, le ferment corrupteur qui couve sous les pompes de l'argent et les voluptés de la paresse.

Les trésors amassés, accrus à la face de la misère universelle, ne rachètent point leurs détenteurs des maux inexorables. Ni le divin désir, ni le choix libre et fier dont un calcul abject a sevré les époux, ne béatifieront jamais la pensée ou la chair de ces opulents nécessiteux.

Les acharnés stigmates, les infirmités expiatoires de la richesse frappent le riche dans ses héritiers. La descendance des oisifs, exempt du travail, n'est pas affranchie de la douleur. Plutus ne confère la joie ni la santé.

Quand il eut évoqué du sein des Mères primordiales et conduit en son laboratoire de Wittenberg la splendeur immarcessible de la Tyn-daride; quand il eut baisé le front d'Hélène et goûté sur ses lèvres le parfum de l'immortalité; quand il eût changé en or tous les métaux de l'Empire; quand le bel Euphorion, emporté sur la trace d'Icare, imita son audace et mourut comme lui, Faust, lassé pour toujours des voluptés humaines, dans un burg ignoré de ses admirateurs s'enferma solitaire, en attendant la mort. Hautes étaient les tours et la porte massive. Des ombres pâles rôdaient cependant aux environs : la Dette, la Pauvreté, la Faim et le Souci. Des trois premières, le vieil homme ne redoutait rien : mais l'autre, le spectre mystérieux, le fantôme impondérable, se glissant par la serrure, pénétra dans la chambre haute et mit en fuite le sommeil.

Comme Faust à sa dernière étape, le riche traîne après soi d'innommables tortures, le souci vengeur que nul n'évite et ne corrompt.

Vous avez ordonné l'héritage. Vous avez cru pouvoir détourner du patrimoine commun une réserve sacrilège, assurant ainsi à vos héritiers des jours stériles et méchants. Vous avez exclu l'humanité de vos tendresses égoïstes. Soit! L'humanité reprend ses droits. La faiblesse humaine venge les malheureux que vous avez spoliés. L'héritage de l'or est caduc. Il est périssable. Celui des antécédents morbides ne se peut aliéner. Vous avez fondé un groupe de thé-

sauriseurs à qui tout appartient, sans travail ni fatigue. Mais aux biens que vous transmettez se joint le poids cruel de vos fautes et de vos tares. Les déchéances que vous léguez à votre postérité rendent vains ses privilèges et votre avarice inféconde. Exclus de la joie éternelle, hors du monde, vivant pareils à des lépreux, ils gardent avec leur pécune l'accablante chevance des hontes et des infirmités.

Mais voici que le soleil se lève. Un air plus doux fond les glaces éternelles. Après le long hiver boréal, un printemps se déchaîne dans les fleurs odorantes et les rameaux pourprés. Lentement, la pitié se lève au cœur de l'homme, et la justice, et la raison. Bientôt, demain peut-être, une répartition meilleure de l'abondance commune assurera aux enfants de la terre une part égale de richesse, de bonheur et de santé. Libres et forts, les hommes se suspendront au sein de la commune mère, guéris à jamais des douleurs, filles de l'égoïsme. La sélection à rebours du mariage capitaliste n'enfantera plus de monstres ni de dégénérés.

Les anciens morts ne reviendront plus. Mais sauvés, purifiés et robustes, leurs fils s'enlanceront sur la terre plus douce, dans une étreinte fraternelle d'amour, de pardon et de réconciliation.

Aristide BRUANT

Quand Rodolphe Salis eut quitté le sombre, fuligineux et pittoresque *Chat Noir* du boulevard extérieur pour installer ses tréteaux dans un hôtel à soi et vendre le plus cher possible aux gens du monde les obséquieuses, les goguenardes quérimonies dont il assaisonnait sa bière et les ponts-neufs de ses auteurs, la taverne d'où le « gentilhomme cabaretier » avait entrepris la conquête de la Gaule ne chôma pas un seul jour. Emportés les tableaux de Willette, les ombres de Rivière, le bric-à-brac moyenâgeux, restait un bouge sordide et nu dont trois salles petites, de niveau différent et les plus malcommodes qui se puissent imaginer, formaient la teneur intégrale.

Apprendue au plafond en guise de lustre, une chaise de paille invitait les gens à continuer leur chemin, tandis qu'une bande vociférante accueillait les badauds par toutes sortes de huées, nasardes et contumélies dont le public se délectait. Dans l'alvéole du *Chat Noir*, le *Mirliton* se mettait à l'aise. Aux courbettes

pompeuses, aux compliments sarcastiques du hobereau de *Chanoirville* succédaient les mauvaises paroles : tout un débordement d'apostrophes canailles et d'incagades populacières. On n'y traitait plus les gens de « messeigneurs », mais on célébrait leurs visages avec des mots de gueule que Tabarin ni Gauthier-Garguille n'eussent désavoués. Appréciant exactement l'intellect de son auditoire, le nouveau maître du lieu offrait à la torpeur comateuse des bourgeois noctambules un agréable réulsif. Le plaisir d'essuyer, chaque soir, quelques giboulées d'invectives les ramenait avec docilité. Etre un muflé et se l'entendre dire à la face de tous, n'est-ce point un délice sans pareil ?

Bruant le prodigua sans relâche à ses contemporains, tant que brilla le *Mirliton*. Une autre joie nous ramenait, artistes, épris des chansons que, d'une voix mordante et sur des rythmes dégingandés, le cabaretier lui-même faisait ouïr aux visiteurs. Ce grand garçon pâle, déjà loin du matin, le front couvert d'un chapeau de *cow-boy* qui jetait de longues ombres sur ses traits intelligents et réguliers ; ce Montmartrois en habit de chasse, les braies tendues par une ceinture écarlate, disait, comme Iparraguire ou Jasmin, les poèmes de sa composition. Cela était inattendu, brutal et généreux. A côté des couplets rosses — toujours les mêmes — et des romances doucereuses de Delmet ou de Fragerolles, un art violent représentait la vie des classes fainéantes, posait le

décor de la misère, de la crapule, du meurtre et de la prostitution.

Des traits d'eau-forte vigoureusement appuyés faisaient entrer dans les mémoires l'âpre vision de la rue — de la rue mendicante et scélérate — campait l'indigène de la place Maubert ou du lac Daumesnil, avec son geste, son accent et sa guenille. Le vagabond, la pierreuse, l'assassin, le trimardeur, le *leno* entouré de ses compagnes, toute une panathénée de la fange se déroulait à travers les *Chansons et monologues* que le grand peintre Steinlen commentait avec génie. Paris chantait *A Batignolles, A Saint-Lazare, A Ménilmontant*, itinéraire gouailleur et tragique d'un pèlerin sorti des mauvais lieux. *Géomay, A la Roquette* firent passer le froid de la guillotine sur la nuque des ivrognes nocturnes échoués au *Mirliton*.

Avec une envergure moindre, avec des ressources de linguistique et de prosodie très inférieures. Bruant, par la sincérité, par le vécu de ses brefs poèmes, atteignait à une intensité dans l'horrible où M. Jean Richepin ne se guinda jamais. La *Chanson des Gueux* offre, incontestablement, une heureuse ordonnance, une docte mise en train du bagout populaire et des jargons surannés. Il y a là une rhétorique ferme et souple que l'auteur n'a jamais retrouvée depuis. Ce sont à peu près les seuls vers de M. Richepin qui ne fatiguent point. L'abus des chevilles, du remplissage si communs dans les *Caresses* ou les *Blasphèmes* ne se fait guère

sentir qu'à de longs intervalles : c'est un livre de jeunesse, alerte et déluré. Mais la sincérité manque, et la tendresse pareillement.

M. Jean Richepin n'aime pas ses héros. En parfait bourgeois qu'il est, il plastronne et cherche les effets devant sa ménagerie de déshérités. Il porte aux chemineaux le même genre de tendresse que M. Coppée a vouée aux garçons de magasin. Dans leurs douleurs et leurs plaisirs, il ne trouve que prétextes à variations plus ou moins ingénieuses : c'est un article de vente qu'il prépare avec dextérité.

On compte qu'un *tramp*, ayant larronné deux poules à l'auteur de la *Chanson des Gueux*, le poète cita devant les tribunaux ce partageur naïf. Pour divertissant qu'il puisse paraître, un tel commérage ne serait point ici de mise s'il ne formait une allégorie assez représentative des sentiments qu'on prête, à M. Richepin envers les miséreux — partant, de la cordialité probable de ses inspirations.

Aristide Bruant, pour être véridique eut de bonnes raisons. Avant que se fût dégagée son étoile, pendant les années d'une jeunesse pauvre et méritante, il coudoya ses héros faméliques. Ils les a vus souffrir. Il a noté leur insouciance, leur blague résignée : c'est leur âme elle-même — féroce ou attendrie — qui parle dans ses vers.

Par un beau soir du mois d'août 1884, à Montmartre, chez Rodolphe Salis, qui tenait encore son académie hétérodoxe boulevard de

Rochechouart, dans ce cabaret fameux où brillaient tour à tour Jules Jouy, Alphonse Allais, Charles Cros, Albert Samain, Louis Marsolleau, Maurice Donnay, Willette, Henri Rivière et le compositeur Fragerolles, où peintres, musiciens, « auteurs gais », donnaient la chasse aux papillons bleus, s'évertuaient à la fantaisie et multipliaient les charges d'atelier, au grand amusement de leur clientèle, avait paru inopinément un diseur de belles rimes qui ne ressemblait en rien aux « bons chansonniers » de l'endroit. Grand, souple, avec une tête de médaille romaine émergeant de sa chemise écarlate, le visage soigneusement rasé sous une ample chevelure brune, une voix mordante de ténor, frappant chaque mot d'une vive empreinte, c'était Aristide Bruant, tel que, peu de mois après, devait l'applaudir et l'aimer tout ce que Paris compte d'artistes ou de curieux.

Il venait du café-concert. A l'*Époque*, à la barrière du Trône, au *Concert de Robinson* ou Sellier, de l'Opéra, se faisait alors entendre avec lui et chantait les *Hirondelles* de Béranger, il préludait à sa véritable manière par d'excellentes fantaisies : *Henri IV a découché*, *l'Enterrement*, et cette *Chaussée de Clignancourt* que Paulus — heureux alors et battant son plein — avait mise à la mode. Pour entrer chez Salis il apportait un refrain destiné à la plus immédiate popularité. Le gentilhomme cabaretier, déférant à cette réclame inopinée, accueillait l'auteur d'un pont-neuf qui, de Montmartre à

Montrouge et d'Auteuil à Saint-Mandé, avait, en moins d'une semaine, fait le tour de Paris :

Je cherche fortune
Autour du *Chat Noir*
Au clair de la lune,
A Montmartre le soir.

Cela se chantait sur l'air *Aqueros mountagnos*, que, dans le pays de Bigorre, on attribue avec unanimité à Gaston Phœbus, encore que le beau prince légendaire n'ait aucunement collaboré à cette mélodie, écrite dans les premiers ans du Romantisme, aux approches de 1820.

Mais, enfin libéré du *music-hall*, du concert, et dégagé de toute formule antérieure, Aristide Bruant ne tarda pas à révéler sa personnalité. Du « beuglant » de la rue Biot où le retenait encore un engagement accepté, au *Chat Noir* où ses préférences avaient fait élection de domicile, chemin faisant il rencontrait, sur le bitume des boulevards extérieurs, les marchandes économiques de sourires, dont il allait se faire le clinicien, l'aquafortiste et le poète incontesté. Dans cet endroit singulièrement poissonneux de la place et du boulevard de Clichy, les péripatéticiennes de l'amour sont presque aussi nombreuses que les passants. Chaque marronnier, dans sa collerette de fonte, accueille, sous ses rameaux précaires, une ou plusieurs dryades. Galathée ne fuit pas vers les saules, mais vers l'escalier fétide et l'allée obscure des garnis. C'est là que Bruant connut, pour la première

fois, l'obsession du Paris nocturne, de la rue. En huit jours il nota : *A Batignolles* — faut-il dire sa première chanson ou sa première eau-forte? — puis : *A La Villette*, sans prendre la peine de lui chercher un air nouveau. C'étaient les deux pendants : la fille-fleur et le récidiviste, le « vagabond spécial », comme dit, en baissant les yeux, notre code pénal, et celle qui crée au délicieux jeune homme des loisirs ; l'une poussée comme un champignon entre les dalles du trottoir, l'autre,

De son métier ne faisant rien,

jusqu'au temps que l'exécuteur des hautes œuvres mette fin à ses travaux.

Ces deux chansons *in limine* marquent l'étape initiale qui conduisit Bruant de sa première manière à sa forme définitive. Ce fut le pont jeté entre le *music-hall* et le cabaret d'art. Au *Chat Noir*, pas de censure, toute liberté d'expression accordée à l'artiste, aucune de ces barrières ineptes dont la symbolique Anastasie, indulgente aux gaudrioles, aux sous-entendus graveleux, a coutume de ligoter les écrivains sincères et les poètes nés. Grâce à la liberté du *Chat Noir*, Bruant put oser ce que nul, depuis Tabarin sur son tréteau du Pont-Neuf, n'avait mis sur les planches : aller au bout de son tempérament.

La mode sacra bien vite, sous cette nouvelle hypostase, l'ex-*Chat Noir* désaffecté. Le monde y vint, élégant et nombreux, toute une piaffe

d'équipages, de viveurs et de femmes habillées. Cela était à la fois très peuple et très fashionable, comme, sans doute, les *Porcherons*, au XVIII^e siècle, ou les petits théâtres du second Empire.

Les belles dames qui se risquaient là, dans un joli geste quelque peu timide et quelque peu osé, y prenaient place néanmoins sans trop de crainte, car elles n'ignoraient pas que — pour citer un mot de Chamfort — « la bonne compagnie était en cet endroit comme partout ailleurs, et la mauvaise excellente ».

Debout sur une table, Aristide Bruant vociférait les couplets argotiques, invectivait l'auditoire, se promenait de long en large à travers les chopes et sur la tête des clients. Il obligeait les visiteurs à chanter avec lui dans un terrible unisson, à escalader les tables grandes comme un mouchoir de poche; il bousculait sans égards les messieurs ventripotents, éconduisait les goujats, défendait à coups de poing et d'invectives sa porte contre les alphonses, les poivrots, les femmes seules et les femmes saoules, ne permettait pas au premier venu de gobelotter dans son hôtellerie.

*
**

Les chansons et monologues de Bruant demeurent comme un précieux tableau, comme un document de tout premier ordre sur la vie des classes fainéantes à la fin du XIX^e siècle. C'est un vaste panorama où défilent, dans leur

accoutrement spécifique et leur geste représentatif, les mendiants, les nomades, les bohèmes de Paris, les nymphes du trottoir, les « messieurs du dimanche », tout ce monde ironique et besogneux qui va de la prison à l'asile de nuit en passant par le Dépôt; qui blague, chante, frappe, jeûne, tue et meurt, avec la même insouciance ricaneuse; qui ne dine que rarement, ne pleure qu'à ses moments perdus; qui parfois manque de pain, mais n'est jamais à court d'esprit.

Bruant, comme tous les artistes véritables et les poètes doués, a, dans son œuvre si véridique, si amère, des coins de tendresse imprévus et délicieux. D'un trait cursif il marque l'émotion vive que sur l'intellect embryonnaire de ses personnages produisent l'éternelle beauté des choses et le retour du mois de mai.

Il découvre chez la fille du trottoir l'expression nette et juste qui met son pauvre chiffon de lettre au niveau des plus émouvantes élégies.

Artiste violent et contenu, il possède un champ de vision borné à dessein, mais par cela même d'une clarté sans pareille, un microcosme où s'inscrivent durement — comme les silhouettes noires sur la rubrique des poteries étrusques — les personnages qu'il a vus. Il connaît leurs émotions comme leurs appétits; il connaît le mot inoubliable qui les fixe pour toujours.

Néanmoins, cet artisan insigne de l'argot, le seul, peut-on dire, en France, avec François Villon (car les beaux esprits comme Olivier

Chéreau, Péchon de Ruby, Francisque Michel, le capitaine Laphrise, Jean Richepin sont des humanistes moins au courant du peuple que des anciennes chartes), Bruant, de qui les fades plagiaires font voir l'éclatante maîtrise, n'a rien inventé du langage de ses types. Son art consiste à choisir le mot pertinent, essentiel, parmi les vocables de la rue. Ne demandez à cette langue impudente et savoureuse, qui délecte les humanistes, ni déférence au bon goût, ni clair-obscur, ni demi-teintes. Les refumeurs de comète, les trimardeurs, les apaches, les commensaux de la Belle-Etoile et de la Cloche-de-Bois ne peuvent discourir comme les messieurs du quai d'Orsay ou prendre modèle sur le *Journal des Débats*.

Voici d'abord le mauvais garçon, terreur des faubourgs, coqueluche des belles-de-nuit et bête noire des sergots. Comme les guerriers d'Homère, il ne prend pas le temps de vieillir. Son éphémère destinée s'achève tantôt à la Nouvelle, tantôt à l'hospice d'aliénés, quand il élude, par hasard, le chirurgien en plein vent qui opère de la tête les condamnés à mort.

Il appartient à la faune de Paris, au même titre que les rats d'égout, les moineaux de square et les chiens perdus. Il vend des contremarques, ramasse des bouts de cigare, intente des commerces inavouables, appelle au sortir des théâtres les fiacres endormis, chourine au lendemain du terme les concierges sans défense : ouvreur de portières — dans les deux sens du mot. Il

tue, instinctivement, quelquefois pour manger, quelquefois pour se distraire. Il tue, et ne s'émeut pas autrement qu'un loup en train de mener sa proie. Il meurt ensuite, non peut-être en beauté, mais avec un sang-froid qui montre que de l'escarpe au héros la distance n'est pas aussi grande que veulent bien le dire poètes, historiens et moralistes.

Voici, combien touchante sous la jupe de futaine et le bonnet blanc de la fille soumise, la prisonnière de Saint-Lazare, telle que l'a fixée en un crayon immortel celui qui fut, plus que tout autre, l'illustrateur de Bruant, le grand peintre de la misère et de la douleur : Toulouse-Lautrec. Manon Lescaut a plus de tenue en écrivant à des Grioux, mais sa frivole, sa charmante lettre ne porte pas au cœur. La fille-folle-de-son-corps dont Aristide Bruant éternisa l'épître au suave jeune homme qui vit de ses largesses n'a pas, dans son intellect obtus, dans son cœur piétiné comme un trottoir, moins de ferveur et d'amour que les héroïnes des poètes. Elle dit, avec des mots tachés de boue et, peut-être, de larmes, les mêmes choses que murmurent en paroles d'or les amoureuses légendaires. Seulement, le panier à salade remplace ici le balcon de Vérone ou le cloître du Paraclet.

Aristide Bruant, poète et peintre de la rue, était logiquement destiné à conduire sa chanson à travers les routes et les grands chemins qui prolongent la rue aux dimensions de la planète.

Un économiste, M. Charles Demolins, affirme que « la route crée le type social ». *Marchand de crayons* sur le pavé « national », *Côtier* dans les « compites et quadriviers de l'urbe », incarnent, l'un et l'autre, dans une silhouette « représentative », tous les porte-besace, tous les batteurs d'estrade que l'argot désigne sous le vocable jovial et pittoresque de « trimadeurs », philosophes narquois et résignés qui, réduisant au minimum leur idéal et leur appétit, dînent d'une soupe ou d'un croûton de pain, couchent sur la paille des meules, qui pour s'abriter des météores et prendre leurs repas n'ont même pas besoin, comme Diogène, d'une écuelle ou d'un tonneau.

Et ce sont les *Joyeux*, les insoumis, les révoltés pour qui le régiment aggrave la prison, les marcheuses, le fossoyeur, la « marmotte » qui demande, à titre de parure,

Un jersey et des peign' en céluonoïde,

les « dos » qui chantent matines « au marlou que la loi raccourcit », ou bien à cet homme libre par excellence, guerrier, chef sauvage, dompteur de chevaux et fils de « *daufière* », qui meurt comme César d'un coup porté en pleine poitrine par la main d'un rival.

Etrange miracle de la poésie ! Aristide Bruant qui, pareil à tous les vrais artistes, est l'homme le plus correct du monde, réfractaire à la bohème, estimé de ses voisins, adoré de ses amis, en règle avec son percepteur, a connu cette

bonne fortune de persuader aux « joyeux » mêmes qu'il avait fait à « Biribi » son service militaire.

S'il n'a pas vécu dans cet enfer, il n'en a pas moins, avec une conscience peu ordinaire, cherché aux sources mêmes les éléments de son œuvre d'art. Au fond des bouges, à travers les banlieues scélérates, les faubourgs et les « cités » vermineuses où fleurit le tournesol, risquant les bagarres et les rencontres meurtrières, s'exposant au couteau des escarpes, à la puanteur des « caveaux », à la familiarité des « pilons », afin de prendre sur le fait costumes et langage, il a touché d'assez près au monde qu'il évoque pour en donner une fidèle image.

Sa manière est brutale, procédant par touches crues et violentes, délimitant d'un trait d'eau-forte rudement appuyé des silhouettes inoubliables ; mais rien de moins pornographique, et — si l'on veut me permettre un mot ridicule — rien de plus chaste que ces tableaux d'un réalisme

Nu comme l'Indigence et pur comme la Faim.

La volupté en est absente : l'émoi sexuel y paraît à peine, sans raffinement ni profondeur. On ne sent jamais dans ces rythmes l'odeur fauve de la luxure. L'amour s'impose à la femme comme une corvée, à l'homme comme une source de profits légitimes et bienvenus. Aristide Bruant, copieux en mots de gueule, en expressions véhémentes, en vocables cyniques,

est, à coup sûr, un des poètes les moins érotiques de la langue française.

Rien n'importe moins dans une œuvre d'art que la nature du sujet. Quand un imbécile écrit des odes pindariques, il n'en reste pas moins un imbécile. Bruant, lui, pour avoir osé peindre avec une franchise entière, sans hypocrisie et sans atténuation, le monde hétéroclite qui vit en dehors des lois, pour en avoir noté l'idiome avec un goût très artiste, a conquis et gardera dans le Parnasse contemporain une place mémorable, qui n'appartient qu'à lui.

Retiré aux champs, sur les bords de la Loire, il consacre les loisirs dorés de son âge mûr à fixer pour les scholiastes à venir les modalités présentes de l'argot. Son *Dictionnaire argot-français* ajoute une « contribution » aux enquêtes déjà nombreuses des érudits ou des poètes qui, depuis 1850, ont étudié le langage des *zingari* et des truands.

Cette langue changeante, pittoresque, composée de métaphores, d'allégories, eut de tous temps le privilège d'intéresser les esprits attentifs. Le jarg, le bigorne, le *slang* des Anglais et le *rothwelsch* (italien rouge) des Allemands sont autant de provinces aux frontières mal définies, de ce patois qu'usitèrent, depuis Villon jusqu'à Drouin de Bercy, depuis les routiers du onzième siècle jusqu'à Lacenaire, tous les chantres de bohème et tous les malfaiteurs : les refumeurs de comète, les frérots de la cuque, les chercheurs de blé lunaire, les *tunantes*, les *picaros*, les mar-

miteux, les cagous, les rifodés, les malingreux, les escarpes, les *golfos* de Cordoue et les apaches de Paris. Cartouche, Mandrin, le beau François et Fleur-d'Épine ont tour à tour employé cet euphuisme de la misère, de la révolte, du crime et du délit. C'est l'adaptation du vocabulaire classique aux besoins d'une société irrégulière et ténébreuse, vivant en marge et aux dépens du monde civilisé, qui fait l'argot ou *jobelin*, comme disait François Villon.

La plupart des professions, ainsi que Victor Hugo en a fait la remarque, emploient un idiome incompréhensible et fabriqué de toutes pièces. L'amateur de courses qui parle de *steeple-chase* et d'*outsider*, l'*aficionado* qui explique la façon dont Guerrita intentait une *suerte*, le journaliste qui dit *mon papier*, le parlementaire qui prête « un sein » aux Commissions et « des bases » au lien social ne rompent pas moins en visière avec la correction et le bon sens que les mauvais garçons de la Cour des Miracles ou que les « messieurs du dimanche » dansant au bal Fabvier des pas que les Sioux n'oseraient point aux bords du Missouri ou du Meschacébé.

De même, quand les précieuses de Tallemant et de Saumaize traitaient leurs pieds » de chers souffrants » et nommaient un clystère « le bouillon des deux sœurs » ; quand Voiture ou Montausier inventaient, pour complaire à Julie d'Angennes, le mot « encanailler » ou « l'esprit d'expédients », ils se servaient d'un dialecte

plus inaccessible au vulgaire que l'eskaldunac et le samogitique.

Néanmoins, ces gens, honnêtes et sérieux, déférant aux convenances, n'auraient su prétendre à la qualification *d'argotier* qui fut, de tout temps, en possession de reliair entre eux malfaiteurs et déclassés.

Roquefort, qui au xvii^e siècle disserta sur l'argot, en distingue trois sortes : l'argot des gueux et mendiants, celui des voleurs et des filous, enfin celui des ouvriers.

Il est permis — dit Francisque Michel — de ne point adopter cette distinction. Quelque commisération que nous ayons pour les malheureux en proie à cette affreuse maladie désignée par Maître François sous le nom de *fault d'argent*, nous faisons très peu de différence entre les mendiants et les voleurs qui exploitent nos grandes villes ; quand on demande l'aumône, on est bien près de l'exiger.

Voilà certes un paléographe dont le cœur ne fondait pas de pitié à l'aspect des mendigots. Pour d'autres raisons sans doute que Francisque Michel, on jugera la division arbitraire. Deux courants bien distincts sont marqués dans le « bigorne » de toutes les époques. L'argot est alternativement sinistre et comique, d'après la spécialité des hommes qui le « jaspinent ». Dans le monde des *blesches* (apprentis merciers), les *coësmes* (merciers), des *camelotiers hurés* (porte-balles) et des coureurs de landy dont Péchon de Ruby a conté la « vie généreuse », parmi les sabouleurs, marcandiers et coquillards, ce n'était guère qu'un chiffre parlé « pour mieux

échapper quand ils étaient découverts et pour tondre sur un œuf ».

La clé en était aux mains des archi-suppôts régnant sur les confréries de vagabonds et de mendiants ; ceux qui l'employaient ne savaient pas exactement la signification de leur palabre.

Il est certain — dit le Père Garasse — que ces gens ont eu une cabale parmi eux qui ne s'enseigne qu'aux frères de la besace et de mille autres qui lisent le picaro, soit en espagnol, soit en français ; je m'assure qu'il n'y en a pas quatre qui l'entendent, car il y a des termes mystérieux de maraudaille qui sont de vraies énigmes à qui n'a pas fait son apprentissage de gueuserie et qui entendrait ces locutions sans commentaire : *ringer sur le pelat* et *cabler à la bistorte*.

Les temps sont fort changés. Les siècles héroïques de la langue verte ont pris fin. Les chauffeurs d'Orgères ne causeraient pas sans quelque difficulté avec nos modernes cambrioleurs. Le sanscrit du baigneur a perdu quelques-unes de ses plus amères beautés. Ces tropes magnifiques et sanglants : *épouser la veuve* (être guillotiné) ; *faire suer un chêne* (assassiner un homme) ont disparu. Le dernier qui, dans le *sabri* (forêt criminelle), évoquait une troupe de malfaiteurs embusqués et le sang de la victime effarant de sa pourpre les arbres silencieux, affronte la comparaison des plus belles images connues.

Mais les chemins de fer ont tué les voleurs de grande route. On n'égorge plus les marchands attardés, les courriers en détresse. C'est au grand jour, sous les yeux bienveillants de la

police, que les gredins travaillent. Leur baragouin porte la trace de l'embourgeoisement qui caractérise leurs opérations.

Autrefois, on ne trucidait guère sans que la découverte du macchabée révélât quelque gentillesse. Les chauffeurs grillaient à la Sainte-Menehould les pieds des ruraux, le duc de Praslin pralinait à coup de bottes la physionomie de la duchesse; Billoir façonnait un jeu de patience avec les morceaux de la fille Le Manach, et Lacenaire composait des vers tellement stupides qu'on aurait pu les attribuer à Béranger. Les escarpes d'à présent ont supprimé ces fioritures de leurs prédécesseurs. Un coup de rasoir ou de tranchet, le patient a son compte. L'affaire est bâclée sans qu'il soit besoin de littérature ou d'imagination.

A dater de Francisque Michel, qui publia son *Etude critique* en 1856, les travaux de la lexicographie argotique ne se comptent plus.

En quinze ans, l'on peut noter la brochure excellente de MM. Marcel Schwob et Georges Guieysse; la *Langue des Criminels*, de Lombroso; le *Dictionnaire d'argot fin de siècle*, de Charles Virmaître, dont *Mesdemoiselles Saturne* recèlent de curieuses trouvailles sur le dialecte usité à Lesbos; le *Dictionnaire d'argot*, de Rigaud; celui de Georges Delasalle. Enfin, les *Etymologies*, de Timmermans, ont porté la lumière dans les cavernes les plus obscures du jargon. L'écrivain qui, pour suppléer au défaut de couleur ou d'imagination, voudra passer

de langue verte ses élucubrations, n'aura pas grand'peine à compiler tant d'ouvrages mis à la portée des plus faibles humanistes.

Le poète Jean Poux dit Arsène Lavôme en fournit une preuve. Banquiste plat, reporter sans ouvrage ni talent, il s'est improvisé docteur en jobelin pour les caboulots de Montmartre, sans connaître le jars non plus que le français.

Dans ses fades plagiats de Richepin ou de Bruant, il remplace les signes de ponctuation par le vocable qu'on ne proféra qu'une fois à Waterloo.

Il exploite la fausse pitié des satisfaits et tranquillise leur pleutrerie avec des simagrées bourgeoisement révolutionnaires. Il insulte prudemment le Capital dans les cabarets chers à la réaction, à peu près comme Théodore Botrely rétablit le Roy. L'un chouanne et l'autre sans culottise, mais tous deux avec une mentalité pareille et pour toucher quelque pourboire. Que les heureux du monde se rassurent! les Riches n'ont rien à craindre avec des gars de ce tempérament. Ce sont des domestiques et non des insurgés.

Ce n'est pas sans raison qu'Aristide Bruant donna tout d'abord aux amateurs de langue verte un *vocabulaire argot-français*. En effet, les amateurs de ces verrues et malformations linguistiques s'enquerront moins de versions que de thèmes. Une lecture médiocre, un peu d'instinct suffisent pour comprendre aujourd'hui les textes argotiques. Mais il est moins aisé d'en pratiquer soi-même l'écriture.

L'*Argot au dix-neuvième siècle* donne aux amis du chansonnier le plaisir de retrouver, au milieu de scolies amusantes, presque tout le répertoire d'Aristide Bruant. Avec raison, l'auteur cite copieusement ses propres ouvrages. Ils font autorité dans la matière. Les fragments extraits de ses *Chansons et monologues*, du *Mirliton*, divulguent la mise en œuvre à côté des matériaux.

C'est, au point de vue grammatical aussi bien qu'au point de vue littéraire, le meilleur exemple que l'on puisse donner.

Si le langage secret des bohèmes et bandits renferme d'horifiques beautés, les expressions de la rue sont pleines de fantaisies et de belle humeur. Les « mots » abondent. Thomas Gray parle, dans son *Élégie*, des « Hampden de village ». Le lexique de Bruant fait voir qu'il existe des Chamfort et des Aurélien Scholl de trottoir. Les voyous sont pour la plupart des journalistes. Il est vrai de dire que la réciproque se voit aussi communément.

Baptiser *limace* la chemise d'une vieille femme, dire que le flatteur *couche le poil* ou *jette de la pommade*, assurer que celui qui frappe *jambonne*, et que celui qui refuse *ne marche pas*, qualifier le pou d'*espagnol* et les missives de *babillardes*, n'est-ce pas aussi bouffon que les nouvelles à la main les mieux venues?

En pernoctant sur le trimard, l'*outlaw* s'est enrichi. Tantôt il s'exprime en grec et nomme *ornion* une poule, tantôt il désigne par un terme

hispano-arabe la compagne dont il vit : la *moukère* travaille pour subvenir à ses besoins. Ainsi, le parler de ce monde louche devient pareil à son costume. L'Argot s'habille avec le manteau d'Arlequin.

Ayant fait vivre les malandrins des quartiers redoutables, Aristide Bruant donne la joie aux curieux d'en noter la parole. Ainsi dans Mailane, après *Mireïo* et *Lis Isclo d'or*, Frédéric Mistral assemble un répertoire de la langue provençale. Quand la victoire est certaine et triomphant le poète, il sied qu'il dévoile ses procédés « aux jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore ».

Ces gloses et mémoires sont le legs d'artistes heureux de la postérité.

Février 1913. Mars 1900.

Edouard DUBUS

Le 10 juin 1895, vers quatre heures de l'après-midi, fut trouvé, gisant aux latrines de la place Maubert, le cadavre d'un inconnu. Mort foudroyante ou syncope? Les garçons de police, mandés pour le constat, fouillèrent tout d'abord avec minutie chaque vêtement de l'étranger. Ensuite de quoi, prenant garde qu'il respirait encore, ces messieurs le firent d'urgence conduire à la Pitié.

Une seringue de Pravaz recueillie dans sa poche, ainsi que deux fioles contenant quelques gouttes d'une liqueur amère, donnaient la plus grande vraisemblance à l'hypothèse d'un suicide manqué.

Admis à l'hôpital sans que rien dévoilât son identité, l'agonisant de la place Maubert expirait deux jours après. Il ne s'était point éveillé de sa torpeur comateuse; il n'avait pu fournir, avant l'heure suprême, aucun indice propre à désigner les siens.

Dans l'ampithéâtre, la table de dissection attendait sa dépouille parmi cette foule anonyme de cadavres qui, chaque jour, paient à la Science

future une rançon de « chair à faire pauvreté ».

Par bonheur, M. Jean Court, rédacteur au *Mercur de France* en même temps que secrétaire de police pour le quartier du Panthéon, apprenait la mort du suicidé présumé.

Le signalement rendu par les subalternes qui, dès la vespasienne de la Maub, avaient donné les premiers soins au malheureux; quelques indices, dont le plus caractéristique sans doute fut l'outillage de morphinomane trouvé sur le défunt, éveillèrent les soupçons de M. Jean Court. Ce personnage mystérieux dont les jours s'achevaient d'une manière à la fois si triviale et si pathétique, n'était-ce point un confrère, un artiste faisant gloire de s'adonner à l'opium, au haschisch, à la cocaïne, sans préjudice de l'alcool et autres vulgaires excitants?

M. Jean Court ne s'était pas trompé. Couché sur le marbre hideux, il eut vite fait de reconnaître son collaborateur au *Mercur*, son ancien ami, le poète Edouard Dubus, mort en la trente-deuxième année de son âge, emporté par la tuberculose qu'aggravait sinistrement cette bizarre hygiène de poisons.

Les plus intimes du défunt, M. Alfred Vallette, directeur du *Mercur de France*, M. Georges Desplas, ancien président du Conseil municipal, communiquèrent en grande hâte à la mère d'Edouard Dubus le trépas misérable de son fils. Pour dérober le cadavre aux hommages posthumes, Mme Dubus qui, pareille à la mégère de *Bénédiction*, nourrissait contre l'enfant de

ses entrailles une haine hystérique, fit enlever nuitamment ses restes de l'amphitéâtre, si bien que M. Dubus le père, non plus que ses deux filles, ne purent assister aux obsèques du malheureux garçon.

Le souvenir des cœurs amis seul accompagna au cimetièrre la dépouille de l'abandonné. Par l'ironique hasard de son méchant destin, le pauvre enfant venait d'être appelé à un héritage qui l'eût pour toujours exempté de la misère.

*
* *

Un volume de vers au titre gracieux : *Quand les violons sont partis*, quelques rimes posthumes que l'on trouvera dans un recueil édité par M. Albert Messin forment, avec *Les vrais sous-offs*, brochure de circonstance publiée chez l'éditeur Savine, à la remorque de M. Lucien Descaves, tout le bagage imprimé d'Edouard Dubus. Malgré l'influence évidente de Mallarmé, de Baudelaire, de Verlaine et de Charles Cros (*Complainte pour Don Juan, Cavalier Spleen*), malgré des réminiscences et des emprunts candides, la joliesse des œuvrettes que M. A. Messin réunit fort à propos en un tome définitif défendra de l'oubli ce poète nonchalant et délicat.

Avec son visage lunaire de Pierrot tuberculeux, sa bouche au rire enfantin, avec ses yeux gris de myope dont le regard ne peut embrasser le contour des choses, Dubus fut, malgré son esprit si fin, l'homme du monde le mieux organisé pour donner dans tous les panneaux tendus

à sa crédulité. Ce fut un disciple se conformant avec docilité aux *Idoles du Maître*, à qui le premier venu montrait la lune dans un sac et faisait prendre, non pour des lanternes, mais pour de reluisants soleils les plus abjectes vessies.

Boulangisme, occultisme, symbolisme, perversité, Dubus adopta sans fatigue les calembredaines à la mode chez ses contemporains. De notre temps il eût été malthusien ou sillonniste, peut-être l'un et l'autre, car le besoin « d'imiter pour être original » lui conférait un éclectisme singulier.

La seringue trouvée sur lui à l'heure de sa mort ne le quittait pas depuis longtemps. Par esprit d'imitation, il buvait de l'absinthe comme Verlaine, il s'injectait de la morphine comme Guaita. L'*Idole* de Quincey l'avait réduit en esclavage. Cette morne luxure des poisons où roule notre siècle d'hypocrisie et de douleur avait conquis cet enfant anémique, de sang trop pauvre pour lutter contre l'opium. Ce pacte diabolique une fois consommé, la victime ne se peut plus dédire sans un effort peu commun de volonté. Quiconque, au mépris de sa dignité, de son intelligence, voulut un soir goûter aux plantes endormieuses, engage sa vie à de rudes expiations, encourt la chance effroyable de ne jamais voir sa peine remise ou atténuée.

Pourtant, ces herbes maudites du rêve et de la paresse ont adouci dans

L'infini bercement du loisir embaumé,

tant de maux étendus sur le poète malade que sa mère abandonna!

La vie — disait Chamfort — est un mal dont le sommeil repose toutes les seize heures. C'est un palliatif. La mort est le remède.

Vous le savourez à présent, ce remède efficace, ami que nous déplorons encore. Ce n'est plus désormais l'ivresse temporaire, mais le sommeil infini qui vous délasse du mal d'avoir été. Cependant le souvenir de votre âme exquise, les vers de vos jeunes saisons reflouissent perpétuellement votre image dans l'esprit, dans le cœur de ceux qui vous ont aimé.

Juillet 1895.

Fleurs d'automne.

Un brouillard gris, d'un gris léger et délicat, nuancé de rose comme la plume de tourterelle sauvage, enbrume l'horizon et flotte au sommet des arbres qu'il encapuchonne de vapeurs. Dans les froides aubes, dans les crépuscules hâtifs, pleurent les cuivres de l'automne. Aux feuillages d'un vert déteint, au chrome indécis des tilleuls et des peupliers s'incrument rubis, escarboucles, topazes et grenats, la gamme entière des ors, des ors fumeux, recuits et mordorés que, par taches, ensanglante le corail des arbouses, la grappe mûre des orbiers. Le vent d'après l'orage a mordu les vignes folles aux raisins presque noirs, la gelée blanche festonne leurs pampres d'écarlate.

La saison magique ennoblit les parterres, féerise les bois. Il n'est si piteuse banlieue, il n'est si maigre campagne à laquelle le soleil mourant ne prête une heure de beauté. C'est un deuil somptueux, drapant de velour ponceau les bicoques friturières, les cottages de banlieue et les vide-bouteilles hilarants des bourgeois.

Stéphane Mallarmé, qui devisait communé-

ment avec une syntaxe moins abstruse que dans *L'Après-midi d'un faune* ou *La Prose pour des Esseintes*, prétendait qu'il convient de lire sous les charmilles d'un jardin à la française le *Discours sur la Méthode* pour en éprouver le charme, assez peu manifeste aux yeux des bonnes gens. Ce paradoxe maniéré, tel que les aima le grand poète d'*Hérodias*, interprété au sens le plus large, nous apprend à discerner l'harmonie intime des lieux et des saisons, à mettre d'accord les paysages et l'histoire, les œuvres d'art et de nature, le drame cosmique du soleil ressuscité d'entre les morts avec les souvenirs que les hommes ont inscrits dans les pierres et les solives de leurs monuments.

A Versailles, l'automne acquiert une grâce inconnue, un charme que d'autres lieux ne lui sauraient donner. Et ces fauves après-midi, sous le couvert des hêtres et des charmes où bondit l'écureuil, tel un oiseau couleur de feuille morte, se regrette, au couchant, l'astre *nec pluribus impar* que le plus vain des Rois avait pris pour blason.

L'eau dormante du grand canal, des bassins où grenouilles, hippocampes, Naiades bouffies et Tritons emperruqués somnolent dans la vase, parmi les lentilles et les moisissures vertes, les ifs en pyramides, les buis rectangulaires gardent une fraîcheur d'apparat dans la débâcle de l'été. Mais, au tournant des promenoirs, au fond des salles de verdure, tombe

... le soleil jaune d'un long rayon

et ces clartés chaleureuses qui proclament la fin des beaux jours.

Les parterres éclatent de nuances violentes ; les fleurs d'arrière-saison arborent pour la plupart des teintes magnifiques, d'un luxe ténébreux, pareilles à ces tapisseries espagnoles brochées, lamées, orfévrées de soie et de pail lon, où les matières éclatantes, les feux des corindons, les métaux précieux concourent à l'effet nocturne de l'ensemble, pareilles encore aux mornes et fastueux émaux des rétables gothiques ou byzantins.

Les fleurs claires : églantine, lilas de Perse, lilas blanc, acacia, faux ébénier, sureau, boule-de-neige, aubépine et pêcher rose ennoblissent la jeunesse de l'année.

Au mois de juin, les lis ouvrent leurs corolles orgueilleuses, dont le fade et lourd encens, uni aux odeurs plus légères des tilleuls sert de parure aux nuits de la Saint-Jean, première fête de l'été.

A présent, les couleurs douces ou véhémentes confondent leur disparate en une mosaïque d'aspect riche et délicieux. Géraniums, balisiers, héliotropes, agératums bleu turquin, lantanas, calcéolaires, coréopsis de couleur aventurine ou jaune d'or, hélianthes majestueux fleuris tour à tour dans les jardins royaux et les cités de chiffonniers, dahlias, balsamines, œillets d'Inde, toute une palette de rouges, de violets, de tons purpurins ou safranés que déchire, par place, le rose vif, le blanc mat d'un glaïeul rigide sous l'armure de ses feuilles en couteaux.

Ces plantes d'autrefois ont, ici, tout leur charme, brillent d'un éclat adorable et suranné. Elles sont bien « françaises » ayant, depuis des siècles, emmagasiné les sucs du terroir et fait à son image leur beauté persuasive.

Ah ! quand reflleuriront les roses de septembre...

chantait le pauvre Lélian, dont l'âme crépusculaire s'harmonisait aux nuances défaillantes, aux parfums amortis de l'arrière-saison. Le rude Agrippa lui-même, dans son poème de fer, de feu, de colère et d'épouvante, s'attendrit au souvenir des corolles automnales.

Une rose d'octobre est plus qu'une autre exquise!...

Vers délicieux, unique, le seul peut-être qui mérite d'être sauvé dans le fatras des *Tra-giques*.

Nulle part les fleurs ne sont plus élégantes qu'à Paris ; nulle part elles n'ont moins de relief et de personnalité. Ce sont des objets de luxe, de mode, quelque chose comme des gemmes éphémères dont la précarité n'est pas le moindre charme. On en fait des chapeaux, des coussins, des guirlandes — horreur ! des œufs de Pâques et des poissons d'avril. Quand le gaz flamboie aux vitrines, le muguet, l'azalée, au printemps, les roses de juin, les lis dorés en août assument des coloris violents d'étoffes orientales, sur les étagères, dans les cornets de Venise ou les buires de Nancy. Leurs contours s'illustrent de la richesse ambiante. Dans le *home* d'une femme

qui sait son métier, chacune d'elles prend l'aspect d'un objet d'art.

Celles de la rue ont un aspect minable. Au contact des mains balourdes, sous l'arrosage brutal et permanent qui leur fait — dit Balzac — recommencer une deuxième végétation, elles perdent la noblesse de leur coloris, leur forme, leur caractère. Ce ne sont que des produits horticoles, des salades à l'eau du ruisseau.

Dans les squares et les endroits publics, elles semblent encore plus dolentes. L'ingéniosité funeste des Le Nôtre municipaux perpète avec elles de sacrilèges mosaïques, des losanges, des damiers et des grecques propres à faire bénir la cécité. Coléus, agératums, bégonias s'y prêtent à des combinaisons dignes de Pécuchet. On les oblige à représenter des chiens, des urnes funéraires, des instruments de cuisine, le nez de M. Claretie et la silhouette du Président Fallières. Ajoutons les marbres hideux, les bronzes répulsifs, les gens qui dorment sur les bancs, les mioches qui font des gâteaux de sable à travers les allées, *item* les messieurs d'habitudes régulières qui fument, en lisant le cours de la Bourse ou le résultat complet des courses, un cigare infect : si le désir vous anime encore de prendre une chaise au parc Monceau ou bien au Luxembourg, c'est que vous pousserez l'humeur conciliante dans ce que le bénin a de plus excessif.

Il n'est jardin qu'en province, dans les trous perdus où l'on ignore l'art de forcer les plantes

de violer, sous prétexte de culture intensive, l'ordre aimé des saisons, où le soleil fleurit les tubéreuses, où les dalhias gigantesques épanouissent à l'aise leur feuillage de satin vert, leurs fleurs géométriques, leurs fleurs teintées de sang, de pourpre et d'or.

Voici un beau parterre, proche de quelque hôtel désert ou d'un couvent abandonné, dans la ruelle la plus morte d'une ville méridionale, presque inhabitée. Du haut des promenoirs tapissés de violiers jaunes, l'œil plonge au loin sur les *poulies* où l'Adour, véhément, se dérobe parmi les aulnes et les peupliers, où, de l'aube au crépuscule, retentissent les cris et les battoirs des lavandières. Les guêpes, les abeilles bourdonnantes, les machaons diaprés voltigent sur les romarins, les asters et les lavandes; les chardonnerets, les hochequeueues, les pinsons à la gorge éclaboussée d'écarlate, gazouillent vers le soir tantôt sur les hautes branches, tantôt sur le gravier jaune des allées. Au fond, parmi les houx d'un vert sombre et métallique, sous le buis qui enserre les plates-bandes, les merles, mis en gaieté par l'ondée estivale, répètent sans fin leur cadence ironique, cependant que monte des clématites blanches un très doux parfum de vanille et de benjoin.

Vieilles fleurs! aïeules du jardin. Ce sont elles que vantent les poètes :

Le camélia blanc savamment découpé
Est un rêve chinois de mate porcelaine.

Son calice d'où monte une furtive haleine
 Semble dire les vers du doux Li-tai-pé.
 Sous les glauques abris des osiers et des saules
 Croît l'humide moisson qu'ombragent des roseaux.
 La Source a dérobé, parmi les fleurs des eaux,
 Son sein harmonieux et ses jeunes épaules...

Le bouquet de Marceline mêle aux roses de
 Provins celles de tous les mois, aux églantines
 de la Scarpe le noble amour du rossignol, éclos
 dans les parterres de Saadi ;

J'ai voulu ce matin, te rapporter des roses...
 Ce soir ma robe encor en est tout embaumée.
 Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

c'est le thym, la marjolaine, la véronique
 « douce à voir », la sauge, l'œillet, le perce-
 neige,

Dieux! que la neige est froide à l'âme d'une fleur!

le pavot mortel et délicieux, la violette et le
 troène virgiliens; c'est le chèvrefeuille, l'ama-
 ryllis, le pois de senteur, l'harpalium, le rusti-
 que passe-rose que Delacroix peignait avec
 amour. Filles de la zone tempérée où tout n'est
 que douceur, harmonie, équilibre, leur parfum
 suave et tenace, leur éclat se marient aux gloires
 passagères, aux ciels fins, à la délicate lumière
 d'un climat où le beau temps est la plus belle
 des fêtes publiques.

En revanche, les monstres floraux des exposi-
 tions, chrysanthèmes, orchidées, les uns d'une
 lourdeur vulgaire, en dépit des croisements et

des bâtardises scientifiques, les autres maladives, chantournées, « fleurs de fièvre » et d'importation, affichent la laideur signalétique des parvenus et des exilés. La plupart sont laides, piteuses, rachitiques, de tournure malade, sans parfum et de triste couleur, réserve faite du sauvage anthéricum et du cattléyas dont les pétales mauves semblent les ailes tremblantes de quelque gigantesque papillon.

Elles donnent, ces fleurs monstrueuses, la richesse aux jardiniers savants qui les marcotent, les hybrident, les chantournent, les déforment — comme les *comprachicos* déformèrent Gwynplaine — suivant le plaisir des belles dames, des *snobs* pour qui toujours une fleur est assez belle quand chacun de ses boutons coûte plus d'un louis, et qui, d'ailleurs, n'auraient pas moins de goût pour l'étoile azur de la bourrache ou le quintefeuille lilas des pommes de terre, si ces herbes arrivaient de Tromsoë ou de Java.

Mais quel dieu, quel poète des jardins remettra dans leur gloire primitive les antiques fleurs? Qui donc prendra la défense des roses de France dont Ossit a magnifié la gloire, des hémérocailles, des sensuelles tubéreuses, des lis embauvés plus qu'un harem d'Égypte? Qui gardera les pétunias, les belles-de-nuit où viennent boire les papillons crépusculaires, où les sphynx velus enfoncent leurs trompes en bourdonnant d'ivresse. Qui sauvera les fleurs chères aux vieilles dames de province, les fleurs des presbytères et des

jardins campagnards, celles qui bordent encore les parterres olympiens de Versailles et qui, dans les soirs d'automne où murmure,

L'inflexion des voix chères qui se sont tues,

offrent au déclin du soleil un lit de pourpre violette et de satin cramoisi, les fleurs pareilles aux Princesses de jadis, les fleurs qu'ont aimé La Vallière ou Montespan, chères vieilles fleurs qui se fanent avec le soir autour des boulingrins historiques, en exalant comme un dernier baiser leur odeur pénétrante et fugitive?

Montagne.

Au Docteur I: Bétons.

Je fus l'hôte de Barèges à toutes les époques de ma vie. Autrefois même, et bien avant que le tourisme se fût implanté dans le Sud-Ouest aux lointaines provinces, les gens de Tarbes choisissait volontiers les bourgades balnéaires qui, du Pic du Midi d'Ossau à celui de Bigorre, s'étendent en arc de cercle aux pieds de Vignemale : Caunterets, Saint-Sauveur, Luz et Barèges, pour y prendre leurs quartiers d'été. L'Adour voisinait ainsi avec le Gave. Mes premiers « souvenirs de voyage » ont pour décor la plaine d'Argelès, la route de Gavarnie et le plateau de Lienz. L'ascension à Barèges n'était pas, vers 1867, une petite affaire. On s'y préparait d'avance avec toutes sortes de précautions, d'emballages et de soins. On emportait des couvertures, des comestibles, du vin, le tout pour faire, à travers les routes éminemment carrossables des Hautes-Pyrénées, cinquante ou soixante kilomètres. En ce temps, la Province cultivait l'art de faire difficilement des choses « faciles », d'élever à la hauteur d'un culte les

moindres offices domestiques, de solenniser les grands jours de la lessive, des confitures, de l'oie et du cochon. Le rituel des « villégiatures et déplacements » n'était ni moins sérieux ni moins compliqué. Le XVIII^e siècle s'amusa du « Voyage à Saint-Cloud » entrepris sur le bateau *Cygne* — bateau qui a donné son nom à l'île de Grenelle — par un droguiste présomptif du quartier des Lombards. Tous, plus ou moins, nous étions, mes camarades et moi, pareils à ce coquebin des rues tripières, avec en outre, l'engoncement qui duit à la province. Mais le but, valait, ici, qu'on le tentât. Notre Saint-Cloud hanté des aigles avait de quoi imprimer sur nos jeunes intellects une vision tenace de grandeur et de beauté.

Mes parents habitaient Tarbes, où mon père, magistrat, vers le milieu d'août, prenait des vacances annuelles.

A huit heures, le matin, sur la place du Maubourguet, qui n'a guère changé depuis, encore que ses beaux tilleuls d'alors aient été remplacés par tel zinc d'art peu fertile en ombrages, une guimbarde expectait les transhumants. C'était la classique diligence du *Courrier de Lyon*, des *Flibustiers de la Sonore* et de vingt autres mélodrames, la diligence terre de Sienne brûlée et jaune canari, avec une rotonde, une impériale, un coupé à trois places pour les personnes de distinction. Ce que les voyageurs empilaient de cartons, de sacs, de malles déhiscentes, de balandras hors d'usage et de paniers

à victuailles dans cette caisse ambulatoire passe l'imagination. Il y avait là des grosses dames, des professeurs à binocles, des juges à cravate blanche, toutes sortes de marmousets, filles et garçons, puis, se détachant en vigueur, noir, imbu de transpiration et de fumet désobligeant, l'ecclésiastique inévitable, posé comme un choucas (évitons poliment le terme générique) sur tous les paysages des Hautes-Pyrénées. Car ce département, département de Lourdes et de Betharam, comme disait Ducuing, « l'ami de Ponsard », s'adonne avec un égal bonheur à l'élève du prêtre et du cheval.

Notre guimbarde, lentement, gravissait les pentes amicales qui traversent du nord à l'ouest, la campagne subpyrénéenne, riche d'arbres, d'eaux courantes, de moissons, de maïs vert et de blés mûrs.

Lourdes n'était pas devenue encore la Ville Sainte, la Mecque des mariolâtres, un lieu de négoce et d'opérations gigantesques, une Bourse de la Mysticité, ce casino sans pair dont la cagnotte engraisse et fait vivre tant de commerces aborigènes, et de trafics adventices, aide à tant de locations, de baux, de ventes, de fermage, accroit si manifestement les recettes de la Banque de France, de l'Orléans et du Midi, que l'Etat laïque, cette bonne Marianne des sous-vétérinaires, feint d'en ignorer l'existence, quand elle parle au « Peuple souverain », pour, en cachette, la couvrir d'une protection obstinée et tutélaire.

La diligence faisait à Lourdes une première halte, y renouvelait son attelage. Sur la place grise, étroite et sans caractère, à gauche de l'église maussade les demoiselles Tardivailh bigotes et rances pucelles, débitaient l' « article de piété », de la bimbelerie — avec ces affreux « souvenirs », bois sculptés, cailloux d'Auvergne, minerais d'améthyste ou de plomb argentifère, cornes de chamois et autres épouvantails, aussi communs dans les Vosges que dans les Pyrénées, en Espagne qu'en Hollande, à Scheweningue qu'à Saint-Sébastien, à Gérardmer qu'à Luchon, sans doute pour ce que Genève seule est en possession de les fabriquer. Non loin de là, chez un apothicaire de style archaïque, le chocolat Pailhasson invitait le touriste à connaître l'intimité de ses délices.

Tablettes, pastilles, croquettes à la cannelle, suivant le goût espagnol, ou suivant le goût français à la vanille, quelques-uns sans doute parmi les jeunes d'antan se remémorent ces merveilles d'un artiste disparu. Le vieux Pailhasson, apothicaire à Lourdes, recommandé par la probité de ses drogues, l'alpinisme de son arnica et les malencontres domestiques faisant de lui un Ménélas au petit pied, avait poussé la manipulation des cacaos jusqu'à la dernière limite du talent. Il cuisait, décortiquait, broyait, sucrant, malaxait lui-même la fève transatlantique, le théobrome qui, par lui conditionné, mis en paquets ou en boîtes, ne démérait point de ce qualificatif mythologique dont l'affuble encore.

le *Codex*. Le chocolat Pailhasson était alors une de ces nourritures incomparables, étrangères à la chimie, à la fallacieuse et nauséabonde chimie où se complaisait le savoir-faire des Maîtres inconnus.

C'était le temps où, de Bayonne à Toulouse, de Bordeaux à Montauban, dans la Novempopulanie, le Comminges, en Bigorre, en Béarn, aux bords du Gave, de l'Adour et de l'Echez, tels officiers de bouche, non moins insignes par l'étude que par l'inspiration, virtuoses de la crémaillère, conduisaient un orchestre de poêles, de tournebroches et de casseroles avec une sublime autorité. On mangeait alors des sauces véridiques, des champignons frais, des rôtis qui n'étaient point marmitonnés au fond d'une commode. Hélas! au début de mes vertes saisons, j'ai connu quelques-unes encore de ces accueillantes auberges dont la forte cuisine appuyait les charmes du paysage environnant, lui prêtait des grâces toujours neuves.

Au sortir de Lourdes, la diligence reprenait son allure endormie et cahotante, dans la stridence des fouets, le grincement des ferrailles, le crachotement des ecclésiastiques dont la bouche faisait clapoter des patenôtres, patenôtres à quoi s'amalgamaient les jurons du cru et, ranimant tour à tour chacune des deux rosses, l'apostrophe : « *hil de puto!* » sur quoi Sancho Pança disserte de manière louable dans son entretien avec Tomé Cécial, écuyer de Samson Carasco, sans doute à cause qu'elle est en

pareille vigueur sur l'un et l'autre versants des Pyrénées.



Un ravin où la fonte des neige accumule, chaque printemps, les cailloux monstrueux, les roches erratiques déracinés par l'avalanche.

Un gave — le Bastan — qui tantôt déborde, s'échevèle, tantôt bleuit, avec des transparences d'aigue-perse et d'émeraude, mais qui toujours, calme ou tumultueux, déclame d'une voix profonde et soutenue, à travers les îlots plantés de saules nains, à travers les blocs de granit et de marbre où se perd en écume, où se brise en poussière la fougue de ses eaux.

A droite, une montagne lépreuse, caduque — malgré les plants de jeunes arbres qui la soutiennent — peu à peu se désagrège, s'émiette, fond comme la poudre inerte d'un gigantesque sablier.

A gauche, en surplomb du torrent, la voie unique, rue aux maisons blanches, aux hôtels pleins de mouvement, sinon de lumière et de gaieté, bourdonne comme une ruche, à l'heure où touristes et baigneurs « prennent le frais » sur les trottoirs débonnaires, où tous les corps de métiers indigènes : loueurs d'ânes, servantes d'auberges, guides et porteurs, vaquent au racolage du passant.

A mi-chemin de Luz, la route encaissée et « pendante en précipices » côtoie une longue suite de rochers, ardoises et calcaires, d'ou

sainte parmi la mousse, les calthas et les saxifrages une eau pure et froide comme le diamant. Les sources jaillissent à fleur de sol, imprègnent d'une sève généreuse aussi bien les arbres superbes que les plus infimes des graminés. Dans les ruisseaux qui, dirait-on, coulent sur un lit de pierres précieuses, tant la lumière avive leur limpidité, les aulnes aux feuilles rondes, les noyers, les frênes où pose le vol mordoré des cantharides, font mouvoir, çà et là, de caressantes ombres, tandis que, sur le chemin, toutes sortes de bestioles, argus aux ailes de turquoises, carabes glacés d'or, staphylins embaumés de rose, cicindèles fleurant le jasmin, grises et vertes sauterelles dansent, courent, voltigent au soleil, se suspendent aux églantiers fleuris.

Bientôt, néanmoins, au sommet de la côte infinie, apparaissent des toits, la silhouette de l'Hôpital militaire. Des échoppes, à droites, flanquent la montée, et le Bastan peu à peu disparaît, offusqué par les maisons du bourg. C'est Barèges. Le postillon fait claquer son fouet, appelle autour de sa patache le monde sinistre des loueurs en meublé, des « pisteurs » et autres parasites qui — disait Taine — « regardent l'étranger en même temps comme une récolte et comme une proie ».

La sempiternelle diligence d'autrefois — remplacée aujourd'hui par un caisson automobile qui rappelle assez exactement les camions des raffineurs — la diligence faisait son entrée, aux approches du soir, vers six heures, entourée

aussitôt de femelles tricotantes, glapissantes, collantes, plus acharnées que des moustiques, plus familières que des poux, s'arrachant le pérégrin de haute lutte, imposant à sa stupeur le gîte et le souper. Quant au « reste », l'aspect de leur visage avait tout ce qu'il faut pour en éloigner la tentation. En aucun lieu de l'Occident, sinon peut-être à Naples où les faquins emportent votre valise malgré vous, le débotté ne fut si plein d'ennuis. (Cela, d'ailleurs, s'est fort amendé. Ici comme partout, le *Touring-Club* supprime ce qui restait de caractéristique et de local. Barèges, ayant perdu le pittoresque d'antan, s'est fort humanisée : aujourd'hui, le touriste y peut descendre sans avoir l'impression de tomber dans un clan de naufrageurs.)

Et c'était la course dans les *casas de huespedes*, maisons à balcons, dominant le Gave, s'appuyant à l'allée horizontale, maisons où chaque étage, pourvu d'une galerie à balustres, donne sur la montagne, si bien que les éclopés, sans quitter leur chambre, peuvent contempler à l'aise les cimes d'améthyste, d'argent et d'or, quand leurs arêtes se profilent en plein azur, quand le brouillard n'enchifrène point les pics de l'Ardiden, la route grand du Tourmalet.

Ces vieilles maisons de Barèges ! Elles restent dans ma mémoire, avec leur agencement uniforme, leurs placards, leurs portes de noyer, leurs papiers de tenture à bouquets extravagants du plus pur style Louis-Philippe, les chambres à deux, la cotonnade blanche des rideaux et,

recouvrant l'un et l'autre lits, un tricot de laine, dont les mailles larges représentaient des fleurs violentes sur fond noir, un peu comme les châles des danseuses gaditanes. Bientôt, la campane convoquait leurs pensionnaires, à table d'hôte, cependant que les porteurs de bagages mendiaient un pourboire supplémentaire, avec ténacité.

A présent, l'inondation et le cyclone ont dévasté Barèges. Les ruines ont fait place aux demeures d'autrefois. Les abords des Thermes offrent un aspect de dévastation qui rappelle certains coins de banlieue après le siège et la Commune. Toits écroulés, fenêtres vides, seuils éventrés, planchers caducs, murailles déhiscentes, partout des éboulis, des masures en décombres, dont nulle plante rudérale, nulle herbe miséricordieuse ne cache la triviale et repoussante laideur.

Depuis le cataclysme qui emporta un tiers de Barèges et valut aux « sinistrés » les consolations de la Banque de France, aucun d'eux n'a relevé son logis, n'a pris la peine de faire emporter les démolitions. Et, pareille à ces mendiants qui, pour aviver la commisération publique, font paraître aux yeux de tous leur chancre, leur ulcère ou leur moignon, Barèges donne aux visiteurs le spectacle peu réconfortant de ses murs démantelés, d'un décor propre à situer *Les horreurs de la guerre*, sombres imaginations de Goya ou de Valère Bernard. Quel autre bourg voué aux Nymphes souterraines oserait

prendre vis-à-vis de la clientèle une si fâcheuse liberté? La plupart des villes d'eaux s'exercent aux élégances, prennent pour deux mois un déguisement de fête, prodiguent la poudre aux yeux, les réclames tapageuses. Ce ne sont que redoutes, *corsos* et bals d'enfants. A Barèges, la permission de bâiller tout leur saoul est l'unique plaisir offert aux visiteurs. En fait de casino, des monceaux de pierres, des ruines et des trous. Mais, ici, la guérison est flagrante : l'énergie occulte des fontaines salvatrices promet un regain de jeunesse et de vitalité aux impotents, aux infirmes, aux blessés. Mais, ici, les boiteux marchent, les paralytiques jettent leurs béquilles au torrent. A quoi bon, dès lors, rechercher de frivoles parures? La Santé, toute une, en un puits de soufre : est-il besoin d'autre hôtesse pour appeler, ici, quiconque pâtit et désespère de guérir ailleurs?



Depuis trois siècles au moins, Barèges est en possession d'accueillir les plus illustres visiteurs, d'améliorer le valétudinaire des princes et des rois. Quand les routes actuelles n'existaient même pas à l'état de projet, quand il fallait traverser la montagne soit en chaise, soit à dos de bœuf, plus d'un intrépide baigneur s'aventura dans les gorges du Tourmalet, à la recherche des fonts qui redonnent la joie et la vigueur.

Parmi ces explorateurs de piscines — inglorieuses encore — il convient de citer celui qui, à la mort de Louis XIV, fut sur le point d'assumer la Régence, à l'exclusion de Philippe d'Orléans.

Ce fut dans l'été de 1676 que M^{me} de Maintenon, avec Fagon et M^{me} de Ventadour, conduisit, pour la première fois, le duc du Maine aux eaux des Pyrénées. Le sang généreux d'Henri IV s'était vicié d'abord. A la postérité du Béarnais, deux reines, l'Autrichienne après la Florentine, avaient infusé le mal de Naples et cette odieuse scrofule que la médecine extravagante d'alors était impuissante à réparer. La pléthore sanguine de Louis XIV ne valait pas mieux que la sèche anémie de Louis XIII.

Jour par jour, le mémorial de Dangeau relate la lutte du médecin et de l'apothicaire contre les dartres et l'atrabile du Grand Roi. Le héros de Lebrun, que l'on voit aux galeries de Versailles, le porte-sceptre, le Jupiter tonnante entrant dans la garde-robe, après l'apothéose. Le Maître du monde quittait la foudre et les rayons mythologiques entre les mains des porteurs de clystères. Il avalait force rhubarbe et non moins de juleps, sans triompher jamais de l'excoriation maligne, de toutes les incommodités qu'envenimait ou faisait naître son insatiable voracité. Apollon et Crepitus à la fois, le Roi Soleil avait les pieds hostiles et bâfrait comme un chantre. Sa majesté ne le préservait pas de fistules, non plus que la gloire de son rang ne le détournait de l'indigestion.

Le régime de Versailles profitait mal aux enfants. Princes bossus, idiots, contrefaits ou mort-nés, la kyrielle est navrante autant qu'interminable. Tristes victimes infantiles, ceux mêmes qui survécurent aux maladies du premier âge portèrent fréquemment le stigmate de la porulente et royale hérédité. Le duc de Bourgogne ne put empêcher son épaule de dévier; le flot de ses beaux cheveux bruns sert à masquer le membre difforme. Le duc de Berry porte une croix de fer pour maintenir sa taille droite. Enfin, le « rejeton du double adultère », comme l'appelle Saint-Simon, le « mignon » de Louis XIV et de « la vieille guenippe » traîne à Barèges son pied-bot et sa jambe contrefaite.

Fagon, qui cumulait avidement les emplois, qui se montrait aussi fort curieux de simples et d'herborisations, avait, en sa qualité d'intendant au Jardin royal, herborisé dans les vallées de Campan, de Gripp et d'*Aygos-Clusos*, franchissant le territoire de Bagnères et le port du Tourmalet. Chemin faisant, son guide lui parla des cures merveilleuses dont Barèges se vantait déjà, si bien qu'il décida la gouvernante à mener le petit duc en ce pays perdu.

Le projet, approuvé de M^{me} de Maintenon, eut bientôt l'assentiment du Roi, encore que tous deux ne fissent que préluder à « cette coquetterie en Dieu et le chapelet à la main » qui pensa mettre sur le trône de France, la veuve Scarron, maîtresse de Villarceau! Un édit royal fit abaisser le Tourmalet. Peu de temps après

le commencement des travaux, l'auguste caravane en put franchir le col.

A Barèges, Françoise d'Aubigné ne goûta que de faibles plaisirs. Elle trouvait, comme Taine, ce lieu « plus affreux qu'on ne peut dire » et, pour comble de misère, elle y gelait. La compagnie, mauvaise, la respectait et l'ennuyait.

Mais sa perfidie agile ne perdait point une occasion si favorable de faire expier à la superbe Athénaïs tant de bienfaits qu'elle en avait reçus. Déjà, la vieille Esther songeait à détrôner cette « altièrè Vasthi » dont Louis XIV ne supportait plus qu'avec ennui la hautaine et quinteuse humeur. Ses lettres, chefs-d'œuvre de tact, de retenue et de décence, charmèrent le roi par leur exacte médiocrité. Quand, après une longue absence, il vit entrer le « mignon » presque guéri, boitant à peine et guidé seulement par la main de sa gouvernante modeste et grave sous ses coiffes blanches, son cœur fut pris à ce spectacle si judicieusement calculé. Françoise d'Aubigné commençait l'aventure sans précédent qui conduisit presque une gourgandine sur le trône de France. Elle entreprenait ce merveilleux travail et cette farce sublime qui devaient, au dénouement, lui faire épouser

D'une main un cul-de-jatte et de l'autre le soleil.



Un âpre soleil tombe d'aplomb sur la rampe déclive, orientée en plein midi, qui sert de pro-

montoir, de salon et quasi de réfectoire aux baigneurs desheurés. C'est la rue unique de Barèges, où les tables hôte, les maisons meublées s'échelonnent jusqu'aux Thermes, dont la massive architecture en pierre de Lourdes oppose à l'avalanche un bloc jusqu'à présent immuable et respecté. La tornade — fameuse chez les savantasses — du 2 février 1909 a ravagé un bon tiers de la bourgade, enfonçant les murs, disloquant les fenêtres, émiettant les toitures. Elle a réduit à l'état de moellons et de décombres plusieurs demeures d'autrefois. Mais les Thermes subsistent, nef de cathédrale sans absides ni transept, où des baignoires au ras du sol, des baignoires en marbre noir, pareilles à d'antiques sarcophages, occupent la place latérale des chapelles, tandis que la bonne odeur du « soufre à l'état naissant » tient lieu de myrrhe, de benjoin et d'opobalsame, dans ce temple dévoué aux Nymphes épulotiques, aux Nymphes des sources révigorantes et des métaux les mieux famés.

Aujourd'hui, la rue, encore endimanchée et tricolore de la Fête Nationale, surabonde — peut-on dire — de promeneurs et de gaieté. La forte haleine du benzo-naphtol et, ça et là, quelques-unes de ces pétarades qui sont la gloire des moteurs bien appris, témoignent que la civilisation plane sur nous comme un gypaète, que douze cents misérables mètres au-dessus de la mer ne nous priveront ni des bienfaits inhérents à l'automobilisme, ni des splendeurs qu'il

remorque après soi. *Eccastor!* Voici les gentlemen à lunettes, leurs compagnes « long-voilées », sans musique de Monpou, et messieurs leurs chauffeurs, dignes de tout respect. Ce beau monde s'égaille, plastronne, fait du foin parmi les éclopés de la guerre ou de l'amour qui traînent à la recherche d'un peu d'ombre, parmi les loueurs d'ânes, les servantes d'auberges et les *toys* en bérets blancs.

Ils sont venus de grand matin par les routes encore fraîches, le long des gaves, des cascades tombant sur un lit de cailloux bleus, comme une fumée au coloris de perle ; ils ont, sans rien voir, côtoyé la prairie alpestre, les roches où fleurit l'œillet sauvage et l'herbe aux parfums d'anis, les bois de pins sylvestres aux effluves résineux, les routes où palpitent comme un vol gris de phalènes les « ombres volages » des frênes, des hêtres et des châtaigniers.

Ils sont venus retremper leurs esprits curieux, leurs intellects assoiffés de connaître dans la *performance* ou — pour mieux dire, sur cette frontière espagnole — dans la *funcion* que l'on intègre ici. Un badigeonneur enthousiaste, au milieu des cartouches aux armes de La Vallée et de Barèges, cartouches représentant des bœufs tératologiques et des vautours qui passeraient aisément pour ornithorinques dans les faubourgs de Sumatra, fait tout le long d'une banderolle pie assavoir que deux, trois équipes de cyclistes montent la côte et que, dans quelques moments, ces héros de la pédale vont nous

accorder l'honneur de se faire contrôler ici. Vous rappelez-vous *l'Annonciateur de la Victoire*, une forte nouvelle de l'insupportable Villiers? Oncques foule spartiate n'attendit le messager de Léonidas avec plus de vertige et de frémissement. Des hommes gras, notaires, pétrousquins, marchands de cassonade, avocats limosins, boutiquiers en trousseaux d'alpinistes, se conglomèrent aux marmitons grasseyés des tables d'hôte, aux officiers de l'Hôpital militaire dont l'élégance victorieuse n'ignore point les pantalons kakis. Tout ce monde « espère » une grande chose — la visitation de l'Esprit, sans doute — il échange, en attendant, ce qui lui sert d'idées. Des tables, au ras du trottoir, portent la collation préparée aux athlètes. Car tel, jadis, Attila sur son étalon de bataille, ceux qui vont passer mangeront sans mettre pied à terre, sans quitter un instant leur cheval de serrurerie. Aimé des dieux qui verra face à face le visage de ces intrépides ! Ils courent un circuit. Au reste, je ne sais point lequel ni l'importance qu'on lui donne. Est-il régional ou national? S'agit-il de l'Aquitaine ou de la France? Quoi qu'il en soit, la rue exulte, comme un chevreau sur les montagnes de Bétel. Un adolescent dont certaine ruade, au *foot-ball*, a cassé le tibia, comme nous faisons d'une allumette, pleure presque sur l'épaule démise par la boxe d'un de ses copains, étoile dont s'honore le lycée de Bordeaux. Un air de jubilation flotte sur la transparente matinée, anime les intelligences et pénètre les cœurs. Tels

sont les jours fériés de la Bêtise humaine — qui seule, disait Renan, « peut donner une idée de l'Infini. »



Un par un, courbés sur leur guidon, l'échine circonflexe et la jambe velue, appuyant d'un effort désespéré sur leurs pédales, terreux, congestionnés, dégouttant de sueur et de graisse en fusion, hébétés, sourds, aphones et plus fétides que des ægyptans, voici les coureurs montés sur leur bécane. Quelques-uns passent, après avoir donné leur parafe au contrôle, d'autres, vidés semble-t-il de leur dernière moelle, tombent, s'affaissent comme une outre vide ou comme une omelette en train de désouffler. C'est l'envers du sport. Ils boivent des œufs crus; la glaire dégouline aux commissures de leurs lèvres. Ils boivent du thé froid, de l'orgeat. Les imprudents vont jusqu'à la cervoise. Et dès qu'ils ont repris haleine, l'imbécillité sportive ruisselle dans chacun de leurs propos. Ils remontent enfin, prennent de nouveau leur mécanique, et peu à peu disparaissent vers le col du Tourmalet, tandis que poudroie au soleil la route blanche, et que de stridentes hirondelles passent dans le ciel de braise et de lapis.

L'allure de ces jeunes hommes, leurs discours, la forme de leurs propos et l'expression de leur visage ne semblent pas idoines à corroborer cette opinion que les sports améliorent grandement l'espèce humaine. Ils ne rappellent que

de fort loin ces joueurs de bécane, le *Sauroctone*, le *Discobole* et l'*Improvisateur*. On se plaît à imaginer les disciples de Sunium bâtis d'une autre sorte et ne propageant point d'identiques balivernes quand, au sortir de la palestre, le « divin Platon, fils des vieux sanctuaires »

Épanchait sur eux un discours embaumé,
En flattant sous ses doigts la chevelure blonde
D'un jeune Athénien immobile et charmé.

Pour les Grecs dont on nous rebattait volontiers les oreilles, au moment où divers infirmes s'avisèrent de « lancer » les jeux olympiques dans le monde moderne, ce qui faisait, tout d'abord, songer aux vers de Veillot :

Regardez-les un peu ! La plupart sont malsains !
Cuirassés de flanelle antirhumatisme,
Ils vont en Grèce, ayant des onguents dans leur malle
Et ne peuvent s'asseoir que sur certains coussins !

pour les Grecs, Hermès, dieu du Gymnase, était aussi le dieu de l'Agora, le bel adolescent dont la Lyre, faite d'une écaille de tortue, accompagnait la plainte d'Orphée et marquait le rythme des nobles entretiens. C'était l'inspirateur de tous les échanges, de tous les trafics, hormis les échanges de coups de poing et le trafic de la laideur. Il présidait aux luttes des tribuns, aux débats des marchands, à l'enthousiasme des poètes. Il souriait même à l'astuce des larçons, comme Athéna aux mensonges d'Odusseus. Mais on ne se le représente guère appuyant un

boxeur nègre ou menant à la victoire un cycliste cagneux par les genoux. Il n'avait prévu ni Sam Mac Vea, ni Jacquelin.

Le mépris des lettres anciennes, modernes et généralement de tout exercice intellectuel, résulte de cette gymnique insensée. A l'âge où l'esprit se meuble, au lieu des *Géorgiques* et des *Oraisons* de Tite-Live, on inculpe aux éphèbes de la bourgeoisie un ensemble de connaissances que les pédagogues d'autrefois croyaient tout au plus bonnes pour les lutteurs forains. Aussi faut-il entendre ces athlètes ricaner devant toute manifestation d'art ou de beauté. Ils sont ignares, malappris ; ils vivent dans une admiration de leur personne où le dindon lui-même atteint difficilement. L'amour effréné des femmes pour les imbéciles n'est pas étranger à cet état, si l'on ose dire d'esprit. Etant sûrs d'être « gobés » par elles, ces plats-pieds se gobent éperdument. Un homme qui « cause », fût-il beau, jeune, riche, élégant, fût-il, comme Chamfort adolescent, un Adonis-Hercule, ne peut inspirer au « sexe qui a les cheveux longs et les idées courtes » que beaucoup de mépris accompagné d'un peu de répulsion. Il ennuiera toutes les femmes. En vain essaierait-il de lutter contre n'importe quel goujat, champion de n'importe quel sport, mais particulièrement des sports qui enlaidissent et ramènent celui qui les exerce à l'anthropopithèque, dont il incarne encore l'intelligence et les appétits.

AU PAYS DE L'ALCOOL ET DE LA FOI

Pêcheurs d'Hommes

La presqu'île de Crozon, désolée et funèbre, s'amarre dans la baie de Douarnenez, descend par la grève de Morgat, les sables de Cador, jusqu'au promontoire de la Chèvre, qui darde ses arêtes de basalte vers la pointe du Raz, vers la baie des Trépassés, où l'Atlantique brise de hautes lames, éparpille en écume sa houle furibonde. C'est un lieu sinistre, de mélancolie et d'épouvante. Le clair azur de septembre, les jeux infinis du couchant sur la mer, les ombres vertes des falaises, la lumière d'améthyste et d'or ne déguisent point la sombre horreur des coteaux en friche, des landes que hérissent l'ajonc et la bruyère marescente. Des chênes malingres des cormiers, çà et là quelques pièces de blé; puis, aux marges des fossés, un enchevêtrement de broussailles, d'arbustes, que pavoise le généreux automne : grappes violettes, baies écarlates ou corymbes noirs, aubépins, sureaux, églantiers, ronces et nerpruns tendent pour la soif du pauvre leurs pulpes astringentes. C'est le vendé-

miaire des trimardeurs aux vignobles du grand chemin.

Une route sablonneuse, cruellement défoncée, à travers des pentes raides, conduit au bourg qui domine le paysage raboteux. Ici finit un monde ! Ici, les rocs violemment arrachés des entrailles du globe marquent à la vie une limite infranchissable. Peu d'oiseaux terrestres, sauf l'ardente alouette qui, de son timbre clair, invoque le soleil, ou bien un épervier tout à coup immobile, puis abîmé soudain vers la lointaine proie. Des foulques, des bécasses de mer, des mouettes grises à tire d'aile gagnent les rivages de Kerlor, sinon vers l'ouest, la *Grotte des Korrigans* où leurs œufs sont éclos.

L'église de Crozon, qu'entoure un mail planté de charmes, a subi naguère une hideuse restauration. Les murs blancs, propres et unis, offrent les plans rectangulaires chers aux maçons de tous les pays. Seul, à peu près intact, le clocher du xvii^e siècle, ventru et redondant, témoigne d'une préoccupation architecturale. Quant au surplus, le bâtiment reluit de platitude. C'est une grange, c'est une étable à porcs. Des aveugles, estropiés du cerveau tout autant que des yeux, en on fait la maison de l'Idéal. Franchissez la porte. Le spectacle n'est pas moins saugrenu. Un jour blanc, tombé sur les murs nus des vitraux incolores, décèle crûment vingt horreurs de moderne bondieuserie, un déballage de la rue Saint-Sulpice, des vierges à la crème, et des saints au cold-cream ; puis, égayant le chœur, un maître-

autel découpé, semble-t-il, dans quelques fonds de vieilles boîtes à cigares, pour l'amusement de Pécuchet.

Sculptée en plein bois, d'après ce goût emphatique et pesant qui garde le nom de style Louis XIV, la chaire supporte un ange emperuqué, bouffi et bête comme le Roi-Soleil. Dans une chapelle, à droite du transept, vestige infiniment curieux de la sculpture bretonne vers la fin du Moyen Age, un rétable où grouillent des figures cocasses, des bonshommes charmants et ridicules, expose à la vénération des fidèles quelques scènes pathétiques de l'Ancien Testament. Le clergé local n'a pu encore, faute d'argent, troquer ce morceau d'une facture probe et originale contre les stucs de Bouasse, si exactement appropriés à sa compréhension du Beau.

Le théâtre est fort laid. Mais la scène qu'on y joue, et les spectacles donnés à l'église de Crozon par les ecclésiastiques du pays valent bien qu'on pénètre dans leur bâtisse. On y peut étudier la cristallisation de la Foi chez les âmes primitives, toucher du doigt les causes de l'« hiérogénie » et le *processus* dans les milieux dévôts de l'empoisonnement sacré.

Vers le milieu de juin, afin de préparer leur croisade en faveur des monges et béguines, d'exalter au service de l'Église, les maîtres vidangeurs, quelques prêtres d'ici, organisèrent un festival, sinon gratuit, du moins inaccoutumé. Ces choses-là perdent beaucoup, même au récit

le plus exact. La méchanceté, la bêtise collective des foules appartiennent au genre épique. Zola romancier, Steinlen dessinateur, peuvent seuls mettre en branle cette machine stupide et formidable : la Populace. Néanmoins, voici un opuscule, publié avec l'assentiment de M. F. Corrigou, vicaire capitulaire à Quimper (l'Evêque sans doute n'a pas osé signer), qui ne laisse pas d'être fort instructif sur les comportements du clergé concordataire, salarié, comme chacun sait, par les deniers de tous. La chose se nomme *Taolennou ar Mission* (Tableau de la Mission), ayant pour auteur M. l'abbé Balanaut, prêtre du diocèse. Le texte, breton comme il convient, n'est pas traduit en français. L'emplette en est d'ailleurs malaisée. Il faut montrer patte blanche, obtenir la recommandation du desservant pour la boulangère mystique aux pâles yeux, à la face recuite et blanche, vendeuse du libelle. On sait que le Breton, à l'exception des Anglais, n'exècre personne au monde tant que les Parisiens. Mais la boulangère de Crozon vend des faïences peintes, ces hideuses faïences de Quenysen » qui, avec l'ébénisterie en faux vieux chênes de Malo ou de Servan, ont pour les yeux bourgeois d'invincibles attraits : pichets de formes naïves, porte-bouquets, assiettes à fleurs et autres bagatelles. Entre l'intérêt de son commerce et l'intérêt du ciel, que peut faire une âme véritablement chrétienne? Vendre le plus cher possible, tondre le Parisien, car les écus des mécréants n'ont pas d'odeur.

Les Tableaux de la Mission, au nombre de douze, reproduisent les simulacres appendus autour de l'Eglise, pendant que les missionnaires de Crozon travaillaient de leur métier. Ce sont des moralités d'un dessin fort libre qui rappelle, mais avec moins d'élégance, les « croquis effrontés » (ô Coppée! ô François!) dont les voyous, amis des arts plastique, embellissent les murailles à leurs moments perdus. On y voit l'Ame pécheresse et l'Ame fervente au milieu des accessoires de la Damnation ou du Salut. Dans les foirails de banlieue, aux portes des baraques, des « entre-sort » comme disait Vallès, au seuil des géantes, des torpilles et des somnambules triomphent d'identiques enseignes où quelque vitrier en délire badigeonna la Femme Colosse, découvrant ses jambes énormes à des hommes graves et stupéfaits. Rien de plus nauséabond que ces malpropretés.

Debout sur une table, une baguette (la verge de sa vertu!) dans la main, le pasteur de Crozon édifiait ses ouailles, répétait du matin au soir le boniment approprié. L'orgue hydraulique et le chapeau chinois manquaient à la parade, car l'homme noir tenait avec maîtrise l'emploi de queue-rouge, d'avaleur de sabre et de pantalon.

Ces tableaux ne sont pas chose neuve — atteste Balanaut, dans sa préface, car il vaut toujours mieux se réserver une porte de sortie, alors qu'on exhibe de pareils objets. Ils furent inventés par Michel Le Noblez, natif de Plouguern-de-Léon, qui mourut en odeur de sainteté dans

la soixante-quinzième année de son âge, le 29 septembre 1577. Encore que l'assertion du pieux auteur semble mensongère — les costumes des gens du monde (tableau neuvième), remontent simplement aux environs de 1860 — il n'est pas impossible que l'usage de ces tableaux ait pris naissance au moment qu'il indique, c'est-à-dire vers la fin du xvi^e siècle. La Ligue avait débarqué des Espagnols, avec leurs prêtres, leurs moines, leur police dévote, en Bretagne. La péninsule armoricaine en fut immédiatement infestée. C'est à peu près de ce temps que date la *Vie des Saints bretons*, par Albert Legrand, dominicain de Morlaix, dont la pesante sottise et l'ignoble matérialité cadrent assez bien avec les représentations de Michel Le Noblez.

Au xvii^e siècle — dit Renan — notre Bretagne française fut tout à fait conquise par les habitudes des jésuitiques et le genre de piété du reste du monde. Jusque-là la religion y avait eu un cachet absolument à part.

Mais dans les placards de Le Noblez, le caractère fétichiste se mariait avec la religion toute charnelle des jésuites : culte du sang, des viscères, amulettes et autres gestes régressifs vers la pure bestialité des religions préhistoriques. A Crozon, en 1902, les jésuites, bien entendu, restent dans la coulisse, et les carmes et les dominicains. Ce ne sont pas les « pêcheurs d'hommes » d'Albert Juhellé, insinuants et doucereux, mais bien les grossiers manœuvres de

la bâche ou de l'avano qui opèrent ici. Leurs maîtres laissent au clergé séculier le bénéfice précaire et ridicule des *Tableaux de la Mission*.

Le cœur de l'homme en état de péché, vous entendez le cœur lui-même, l'organe de la circulation, est hanté par sept bêtes infernales, atteste le prédicateur crozonais : le Paon d'orgueil, le Bouc de luxure (on fait avec sa peau la culotte du Diable), le Pourceau de gourmandise, l'Escargot de paresse, le Lion de colère, la Vipère d'envie et le Crapaud d'avarice. Touchant ce batracien, M. le curé veut bien entrer dans quelques précisions zoologiques. Le Crapaud symbolise l'attachement aux biens périssables à cause qu'il porte un sac de louis (!) sur son échine et, de peur de manquer, s'endort chaque soir avec une motte de terre dans la bouche. Sur le Bouc et sa fourrure, le saint homme abonde en commentaires. Il se tourne vers l'auditoire féminin et n'épargne aucunement les ordures. Ce qui ne fait pas rougir une Bretonne pieuse ne saurait, même enrubanné de périphrases, trouver place dans un honnête discours. Les instruments du péché figurés par Le Noblez sont le miroir, le biniou, les cartes, la bouteille — et par-dessus tout. LE LIVRE. Romans, poèmes, journaux, histoires, chansons, il ne faut *rien* lire, pas même la *Bible*, pas même les bouquins de piété. Le chapelet suffit, le simple moulin à prières qui abêtit à coup sûr, empêche de penser.

Par une attention délicate pour ses ouailles, Balanaut représente les damnés en costume cita-

din. Les Bienheureux, au contraire, assument les coiffes armoricaines, la veste soutachée et la robe de droguet, le chapeau de saint Thégonnec. Dimanche dernier, au prône de Camaret, le curé de Pont-Croix insultait les baigneurs qui font vivre son auditoire. Aimable tolérance du clergé bretonnant, séparé, comme au siècle d'Auguste, de l'Univers tout entier!

Les tableaux se succèdent. Après les sept péchés, l'humble Contrition où l'âme reconquise se sustense de hareng et de clous dans le cul (si j'ose emprunter à Voltaire cette expression un peu vive). Le pécheur pénitent monte au ciel, tandis que le têtù, emporté par le Grand Diable, va rôtir dans les chaudières infernales. Un tableau de la Mort du juste apprend aux moins lucides comment le bienheureux Michel, qu'invoque chaque soir l'amiral de Cuverville, met en fuite le Malin et veille autour du moribond. A son chevet, un enfant de chœur assiste le prêtre qui, d'un air bête, graisse le pauvre homme de saintes huiles, tandis que Pierre, en chasuble d'or, la tiare au front et marchant sur des nuages, lui montre le chemin du Paradis.

Les représentations du Diable sont tout à fait expressives. Les *vrais* catholiques d'à présent croient au Satan cornu, velu et puant du Moyen Age. Le cagotisme du batave Huysmans n'est aucunement sporadique : ce chef de bureau acariâtre ne pourrait compter ses frères de foi.

Mais la fourche de Satan qui, dans les éjaculations de mystique pornographie où se délecte

l'auteur d'*A rebours*, n'est qu'un trope dégoûtant, parmi d'autres épluchures, garde pour les indigènes de Crozon l'efficacité d'un horrible épouvantail. Les femmes grosses avortaient pendant les représentations des *Choéphores*. Au départ des missionnaires de Crozon, une femme noyée et deux hommes pendus ont démontré de sorte péremptoire la vertu de leur catholicon. Il faut plaindre ces victimes de la peur. Les turpides grimaces qui les épouvantèrent font partie intégrante de la pédagogie ecclésiastique. C'est pour inculquer aux enfants des tableaux pareils aux affiches de Balanaut que les politiciens de Bretagne ont lancé leurs meutes contre les représentants de la Loi, et que la Loi elle-même s'est faite si lâche, si menteuse.

Il faut plaindre les victimes, cerveaux empoisonnés d'alcools et de ténèbres, d'où la raison, la possibilité de comprendre, le bon sens et la lumière sont à jamais bannis.

Il y a quatorze jours, aux grandes marées d'équinoxe, les pêcheurs de langoustes, de sardines et de mulets, ceux qui venaient d'Ouessant ou des côtes d'Angleterre, les Douarnenez, les Kerlor, les Plougastel, ayant amarré leurs embarcations, dépensaient joyeusement leur part de prise. Nuit et jour, une semaine durant, ils n'ont quitté les débits que pour vomir, s'entre-tuer ou cuver dans un pesant sommeil leur « cuitè » meurtrière. Pleins étaient les cabarets : or, chaque maison est ornée, ici, d'au moins un cabaret. Ivres, ils chantaient *Notre-Dame de la*

France et la Polka des Anglais, avec des hurlements de fauves et des hoquets d'imbriaques, mêlant ainsi la dévotion, le goût des spiritueux et la haine des autres peuples : tout leur génie et tout leur cœur.

La mer laiteuse, d'un mauve mordoré, déferle sur la plage de Morgat. Un ciel pommelé de nuages roses plaque des taches de cuivre sur les teintes douces que prend la vague au moment du crépuscule. C'est un déroulement de flots à peine ombrés par les approches de la nuit que passementent, comme un lacis de blanc jayet, les moutons soulevés par le schiste des falaises. La nature s'endort au milieu de sa féerie éternelle, insoucieuse du clocher bedonnant qui surplombe, là-bas, de sa sottise, l'ironie adorable et pacifique de la mer.

Vieilles Carêmes

Gravissez, par un bel après-midi, l'acrotère de Pen-Form, rude promontoire qui surplombe le Ster-Aôn (rivière profonde) et cette presque-île de Térenez que la marée haute sépare du continent, comme une barque déliée de ses amarres.

L'ascension, parmi les végétaux épineux, ronces, genévriers, camarines, houx aux branches agrippeuses, dans un éboulis de schistes effrités, sur l'herbe glissante des corniches, avec le cinglon des rameaux et des lianes frappant au visage le promeneur indiscret, l'ascension ne va pas sans quelques déboires. Mais, franchi l'escarpement et gagné le plateau qui règne sur la mer, une allégresse monte des vagues paresseuses et de l'air embrumé. Des nuances confuses de perle, depuis le gris tourterelle jusqu'au mauve défaillant des hortensias, une palette de tons sourds de teintes dégradées, amortit le bleu céleste, de l'émeraude un peu trouble de la rivière endormie. En face, des coteaux où la nappe blanchâtre du sarrasin, le vieil or du froment alternent avec la sombre et fastueuse ver-

dure des chênes ou des pins. A la base de Pen Form, un dolmen érige son impudeur ithyphalique au bord de la falaise acore, devant un abîme de saphir et de jais noir. Le tempérament idolâtre des Bretons a guerdonné ce caillou d'une historiette priapique. Aux belles époques et chez les peuples chrétiens, la légende grivoise accompagne en faux bourdon la légende dorée. Pour enfant de chœur, Jacques de Vorage a Gautier-Garguille ou Fagotin. Donc, le « moine » de Landevenec était, sous le roi Hoël de fainéante mémoire, une sorte de frère Jean des Entommeurs, grand dépendeur d'andouilles et grand sécheur de pots. Il abusait des crêpes de blé noir et des boudins fumés, grands compulsoires, comme chacun sait, à beuverie. Au temps où ses pieux confrères s'exténuaient de jeûnes et de veilles, il décrottait vaillamment les zigues de chevreaux, les poulardes engraisées. Il entonnait, comme eau de roche, le cidre vieux de Fouesnan et le claret de Saumur. Bon compagnon du reste, faisant honneur à l'écot par ses chansons tumultueuses et ses rires lébridés. Un des plus ordinaires passe-temps du cher homme était de se rendre à la cale de Pen-Form pour assister aux débats des péronnelles qui, pendant la canicule, se baignaient dans les eaux mortes, près des bas-fonds de l'érenez. C'était un spectacle à damner saint Yves, saint Malo, saint Tudwal et saint Jacut eux-mêmes, encore que la chasteté de ces graves personnages qui, selon toute son apparence, n'ont

jamais vécu, ne fasse pas un doute pour les hagiographes de la maison Poussielgue, pour les « écrivains » de chez Palmé. Le moine goûtait fort les jeux dévergondés, et les ris, et les pudeurs feintes des baigneuses. Il en recherchait la tentation; il se délectait dans son péché. Un rire silencieux écartait ses oreilles de faune, découvrait ses dents blanches sous des lèvres sanguines et charnues. Mais, certain jour de malheur, le saint abbé Matmunucle surprit dans cette damnable extase. Fou de douleur et d'indignation à la pensée qu'un frère de son Ordre en transgressait la règle fondamentale, Matmunucle sur le chef du prévaricateur posa la main qui lie et qui délie et, touchant son froc de la crosse abbatiale, enjoignit au coupable de rester en faction à cette même place, jusqu'au soir de Josaphat.

A présent, la boucle du Ster-Aôn (que les Français traduisent inexactement par Aulne) sert de remise aux bateaux fourbus, aux navires hors d'usage, qui ne tiendraient plus avec la dignité qu'il faut leur emploi dans le golfe de Brest. Sur l'eau morte croupissent et pourrissent le *Richelieu*, la *Séminaris* qui rapporta les cendres de La Bourdonnais, modèles désuets d'un art aboli, où quelques faibles machines se mêlent aux voiles des antiques nef; l'*Onon-Daga*, une folie de Napoléon III, qui, après la guerre de Sécession, avait acheté aux Yankees, et pour armer les côtes françaises, ce drôle de bateau. Des tourelles blanches sortent de la carène et

renferment des canons. Cela pourrait venir des chantiers de Laputa — île des hommes à projets, dont Swift immortalisa les gestes — cela pourrait être exécuté par des calfats et des charpentiers en démente, d'après une épure de Bouvard et Pécuchet. Le « somnambule obscur, brusquement frénétique », dont les mornes rêves eurent pour conclusion le réveil de Sedan, s'était épris de cette machine extravagante, bonne tout au plus à chasser le canard sauvage, le héron et la poule d'eau. Tout les ans, on envoie à Brest l'*Onon-Daga*, que l'on remet en couleur comme les sièges de jardin et les arbres en tôle peinte dans les nids à bourgeois de Bécon-les-Bruyères.

Ces coques invalides, ces frégates en retraite ne vont pas sans quelque mélancolie. Elles ont couru les océans, porté d'un monde à l'autre, l'espoir et la douleur des hommes, la scélérateuse des armes, le néant des entreprises coloniales. Vieilles machines de mort, elles gisent à présent, laides et tordues, sur la vase des calanques, pleines de goémons, sous la rouille des conferves et des plantes marines, à travers les fucus gélatineux, les varechs pareils aux crinières vertes des noyés.

Mais la plus émouvante de ces épaves tragiques c'est, parmi les coques réformées, le *Sfax*, qui de l'île du Diable ramena, il y douze ans, le capitaine Dreyfus vers les juges iniques de Rennes, plus impitoyables au malheureux que les requins et les géôliers. Temps héroïques

où nous pûmes espérer l'avènement de la justice sociale. Dreyfus, correct et digne, stupéfia le monde par sa fermeté, par son calme, par la précision de ses réponses. Mais, à cette situation shakespearienne, on aurait voulu des mots shakespeariens, des traits de flamme pour stigmatiser Mercier; la canaille antisémite. Dreyfus ne les a pas dits, obstinément fidèle à cette discipline militaire qui fut son idéal de jeunesse, dont nulle infamie et dont nulle torture n'a pu le détacher. Cela vaut mieux peut-être ainsi. La personne du capitaine d'état-major disparaît dans une pénombre de gloire et de douleur, tandis que les problèmes soulevés par l'Affaire demeurent pendants. Les revendications qu'elle suscita pèseront sur la conscience publique d'un poids que l'avènement seul de la justice est capable un jour de soulever.

Le crépuscule descend parmi les nuages couleur de cuivre et de turquoise morte. De larges gouttes pleuvent sur la baie, en même temps qu'un rayon amorti de soleil doré les mûres du *Sfax*, vaisseau mémorable, que poussa le vent de la Raison et qui, pour l'honneur de l'espèce humaine, porta un jour de l'histoire dans ses flancs.

Morgat, septembre 1903.

Le pardon de Rumengol.

La route chemine, empoussiérée, à travers les coteaux, descendant aux bas-fonds, escaladant les cimes où flamboie un clair soleil d'août. Une ombre dense tombe des chênes sur les bruyères mauves, les ajoncs d'un vert noir, seule flore du pays armoricain. Des groupes d'ivrognes étançonnés l'un à l'autre, des filles droites dans leurs jupes froncées en tuyaux d'orgue autour des hanches et, sur la tête, ces coiffes légères dont les ailes, comme d'un goéland, palpitent au front des vierges de la mer. Des touristes — imbéciles à roulettes — passent au grand fracas de leurs autos, soulevant la poudre et laissant derrière eux un souffle nauséabond d'huiles grasses. Les voitures du pays : chars-à-bancs, jardinières, tape-culs, au triple galop de leurs bêtes gorgées d'avoine, emportent vers le Pardon un chargement effroyable de chrétiens avinés. Quelques vieilles, nu-pieds, hululent des cantiques, cependant qu'à l'horizon les cloches du sanctuaire se mettent en branle, annoncent la fin des vêpres et la marche de la procession.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Un homme d'âge mûr, les favoris en pattes de lapin, dans un état de nudité bachique, trône sur le cailloutis des ponts et chaussées, au grand amusement de quelques bavolettes que ne scandalisent en aucune manière les gestes de ce faune bas-breton. Ici, la foi cohabite avec la pochardise, l'une prêtant à l'autre de robustes appuis.

L'église, sur les flancs du coteau, ouvre sa croix latine, parmi les fleurs anciennes et les tombes vermoulues d'un cimetière abandonné :

Sous ces ormes rugueux, à l'ombre de ces ifs où le gazon s'arrondit sur maintes tombes de terre, reposent pour toujours, chacun dans sa cellule étroite, les rustiques ancêtres du hameau.

C'est une illustration toute faite pour l'*Elégie* adorable de Thomas Gray. Les sépultures villageoises, avec leurs ifs rogneux, leurs cyprès séculaires, ont oublié depuis longtemps les impostures dogmatiques. La Mort, en ce lieu de calme et de sérénité, dépouille les terreurs si longtemps mises en œuvre par le prêtre. Elle apparaît comme la loi inévitable des échanges, le recommencement perpétuel de la Vie en ses modalités.

Quand nous entrons, les processionnaires ont effectué déjà leur mystique promenade. L'église regorge d'une foule enthousiaste et recueillie. Les bonnets en huit des environs de Brest se mêlent aux béguins surbrodés et

magnifiques de Plougastel, aux cornettes héroïques d'Ouessant, aux frivoles chaperons de Guéméné. Le prêtre, vaste rougeaud à la lippe malicieuse, encapuchonné d'un merveilleux taffetas Louis XVI, œillets rouges sur fond paille, donne le salut et promène l'ostensoir avec l'air capable d'un notaire qui n'a pas perdu sa journée. Les têtes se courbent « sous le vent des cantiques », cependant que l'orgue déchaîne ses tonnerres et que grelotte la brusque sonnette des enfants de chœur. Nitide, baroque et scintillante, la chapelle, avec ses doubles transepts, les rétables aveuglants de dorure et les saints de bois peinturlurés, apparaît comme un décor de féerie, une grotte d'ombre au porche grand ouvert sur le poudrolement jaune du soleil. Le célébrant a remisé la lunule dans le tabernacle; les ouailles sont debout. Hommes et femmes se pressent à gauche du maître-autel, vers le pilier où reluit, en chasuble de satin rosâtre, le fétiche du lieu, Notre-Dame de Rumengol. C'est le moment de la collecte. Le troupeau se rue à « l'adoration », vide son boursicot dans la patène offerte par un bas officiant, et chacun, hommes, femmes, adolescents, touche le pli miraculeux du manteau de la Vierge. L'hymne qui jaillit de leurs poitrines ardentes ne dépasse pas la fadeur habituelle de ces sortes de poèmes. Sous les formes sanscrites et les rudes consonnances du patois breton, l'art jésuite édulcore, aplatit la vision extatique :

Lys aux corolles d'argent
Vers les sources, dans les prés,
Dieu te fit une blancheur
Qui pavoise nos campagnes.

Madone de Rumengol,
Vierge, ô Vierge salvatrice!
Au nom de ton Fils, accorde-
Nous santé de corps et d'âme!

Il n'est souchet, dans les eaux,
Dont le parfum rivalise
Avec toi. Muguet et rose
Pâlissent à tes genoux :

Car tu verses, dam' Marie,
Comme un baume incomparable,
La senteur du paradis,
Sur Tréguier, Léon et Kerne (Cornouailles).

Les filles brament la musique assez plate du morceau. L'on y chercherait en vain quelque trace des harmonies d'antan, de ces airs bretons où Bourgault-Ducoudray a retrouvé maints vestiges des modes que chantait le chœur de Sophocle ou d'Euripide. C'est un cantique et voilà tout. Au milieu du parvis, un groupe se fige dans une sorte de coma extasié. Une grand-mère aux yeux pâles et clairs dans une face recuite, des jouvencelles et, menant le chœur, un gars de dix-huit ans, l'air têtue et délibéré d'un chouan prêt à mal faire. De sa chemise sans cravate émerge une tête dure, aux yeux bruns, aux lèvres épaisses, au front bas, sous des cheveux luisants. C'est le Breton de l'espèce noire et courte, si différent du Celte blond qui

porte dans ses yeux la couleur indécise et les tristesses de la mer. Le costume, veste de futaine, larges braies, ceintures éclatantes, avec le *sombrero* d'où pend un velours orgueilleux, paraît conforme exactement à la vêtue du peuple aragonais. Les faces dures et hâlées ne contredisent en rien cette vue du prime abord. L'aspect tout entier du pèlerinage évoque la même impression d'Espagne. J'ai retrouvé dans l'église de Rumengol, dans ses nappes d'autel et ses vierges costumées, les dorures, le paillon, le clinquant cher au catholicisme d'outre-mont. Les peuples croyants sont les peuples idolâtres. Ce n'est pas la Vierge mère d'un dieu, la pucelle qui enfante le Soleil, comme Isis ou Devaki, « *virgini Dei parae* », mais bien le manitou, le simulacre de bois ou de pierre, l'image éponyme dont la bonne volonté ne dépasse pas les limites du canton.

La vierge de l'Espérance — dit une chanson de *romeria*, — celle-là qui est à Saint-Gilles — seule, cette Dame connaît — à quel point je t'aime, toi!

De même à Rumengol, Notre-Dame n'exauce que ses paroissiens et les bigots des communes limitrophes. Et j'ai retrouvé encore, sous son autel, le Bienheureux de cire peinte que l'église de Pasajes-san-Juan expose à la vénération des fidèles, sous une vitre de cristal. Le sanctuaire est opulent. Des largesses pauvres mais continues ont permis au clergé d'édifier sur la prairie où s'assoient les pèlerins une sorte de piscine

dans le goût moderne le plus parfaitement hideux qui semble, à côté du vieux calvaire, une chanson de Botrel près d'un poème d'Ossian. Les desservants de Rumengol prospèrent, fument des cigares exquis, montent à bicyclette, logent dans des maisons toutes blanches et vertes, sous un manteau de clématites, de vignes-vierges, de cobéas. Nul métier plus facile ni plus doux. Il est à la portée de tous. Car il suffit d'une absolue impudence et d'une foi relative dans les sottises que l'on ingurgite au bétail des fidèles prosternés.



Dans le golfe de Camaret, les barques reviennent lentement au port, leur voile gonflée à peine, sous le vent amorti, comme des cygnes blancs et noirs qui, d'une aile pendante, rasant le flot ensommeillé.

A marée haute, la mer se diapre de rose et de mauve, tandis que le soir appelle vers leurs nids, au « lion » du Toulinguet, aux sommets de Penthir, mouettes, cormorans, guilloux et macareux. Le granit des falaises qu'imbibe de lumière le crépuscule à son déclin semble fondre, s'évaporer dans les ors en poudre du couchant. Elles deviennent d'une transparence laiteuse, pareille à des blocs d'opale ou de quartz hyalin, tandis que vers le nord des vagues d'améthyste encerclent l'horizon de gemmes frissonnantes.

Heure exquise de calme, de douceur et de paix

rayonnante que trouble à peine, au lointain, le sinistre aspect d'un torpilleur, décrivant sur le golfe une hydre écumeuse, un serpent de ténèbres, évoquant la présence de la destruction, les hontes de la guerre à travers l'apaisement du soir et le rythme paisible de la mer.

Camaret-sur-Mer, 20 août 1903.

Santer Anna ar Palud.

Ceux qui, vers 1884, au temps où Gustave Kahn disputait à Krysinska l'impatronisation du vers libre, ayant lu *Poètes maudits* et dramé le *Cantique spirituel*, imaginent, sur la foi de Tristan Corbière, les pompes archaïques d'un pèlerinage médiéval, théorie en extase de rustres dévotieux, harnais barbares et splendides, couleurs bizarres, pennons orfévrés, casaques chatoyantes, corsets pareils aux élytres des cétoines, hennins orgueilleux, pourpre phénicienne et lampas féodal; ceux qui rêvent encore mendians à la façon de Callot ou de Ribeira, ladres superbes, *grivolants* décoratifs, miteux dorés comme l'épi de messidor, béquillards, éclopés narquois étalant au bon soleil squirrhes, ulcères et malandres fomentés par l'herbe-aux-gueux, toute une romantique pouillerie issant de la Cour des Miracles, des îles de San-Lucar ou du faubourg de *Lavapiès*, truculente comme un charnier de Zurbaran et joyeuse comme un refrain de séguedille; ceux que hantent les vers néo-mystiques, les strophes épu-

riles et vieillottes des premiers décadents et qui, sous le porche vétuste d'une église baroque, sous le campanille ajouré des chapelles armoricaines, cependant que montent les vapeurs du benjoin et les rudes cantiques, aperçoivent encore

à travers la danse des hosties,
le rêve violet d'un doux évêque blanc;

ceux enfin que délectent les cortèges sanctimoniaux, et les bannières, et les châsses, et les Bienheureux gestatoires, et, comme gazouillait cette pauvre mâchoire de Scudo,

les vierges marchant dans les fêtes sacrées,
en voiles blancs,

feront preuve de circonspection, le dernier dimanche d'août, en s'abstenant de diriger leur tourisme vers Sainte Anne de la Palud.

Ce *Cantique* de Corbière! Il éclata comme une fanfare dans les jardins ennuyeux du Parnasse, à travers les quinconces de bois mort et les fleurs en papier peint. Les odes maladives, cocasses et somptueuses de Rimbaud — raté sublime — n'absorbaient pas la badauderie éclosée des apprentis symbolistes au point de leur inhiber les *Amours jaunes*. Le biniou aigret de Corbière et sa feinte guitare amusaient, par la fallacieuse candeur, le mauvais ton sincère, le négligé vantard de leurs ariettes. Les Fouquier, les Schérer, les critiques d'alors agitaient leurs oreilles et demeuraient pensifs.

Des audaces, des tours familiers, un romantisme tutoyeur de brasserie ou de bastringue, le mot cru mis en sa place et, dans une volte, l'éclair indéniable du génie, exaltaient le miso-néisme des bonzes, renfrognèrent leur inintelligence coutumière jusqu'à la plus parfaite imbécillité.

Corbière vaticinait des paysages, ricanait une litanie obscène, théologale et picaresque, au grand contentement des jeunes daims que le « dernier bateau », sans relâche, transporte vers les îles du Plagiat.

C'est le pardon, liesse et mystères
 Déjà l'herbe rase a des poux,
 — Sainte-Anne, onguent des belles-mères
 Consolation des époux!
 Prête ta douce et chaste flamme
 Aux fidèles qui sont ici,
 Tes remèdes de bonne femme
 Pour les bêtes à cornes aussi.
 Demande, maîtresse altière,
 Très haute devant le Très-Haut,
 Au pauvre monde pas fière,
 Dame pleine de comme il faut!
 Si nos corps sont puants sur terre
 Ta grâce est un bain de santé.
 Répands sur nous au cimetière
 La bonne odeur de sainteté.
 Aux perdus dont la vue est grise,
 — Sauf respect perdus de boisson —
 Montre le clocher de l'église
 Et le chemin de la maison!

Cela sentait l'étable, la huche à pétrir, la bouillaison des pommes, la « cire jaune » des abeilles, les remugles des logis armoricains, le

bouge à ivrogne, le lieu d'honneur à matelots. Tout à coup, de ce réalisme impudent jaillissait, comme aux *Annonciations* de Memling ou du Frère Angélique, le lys épanoui de la mysticité, l'effusion d'une éloquence naïve qui reposait de l'école banvillienne et de ses trop beaux vers.

O fleur de la pucelle neuve,
 Fruit de l'épouse au sein grossi,
 Reposoir de la femme veuve
 Et du veuf Dame-de-Merci!
 Bâton des aveugles! Béquille
 Des vieilles! Bras des nouveau-nés!
 Mère de madame ta fille!
 Parente des abandonnés.
 Arche de joachim! Aïeule!
 Médaille de cuivre effacé!
 Gui sacré! Trèfle-quat-feuille!
 Mont d'Horeb! Tige de jessé!
 Des croix profondes sont tes rides!
 Tes cheveux sont blancs comme fils.
 — Préserve des regards avides
 Le berceau de nos petits-fils.
 Fais venir et conserve en joie
 Ceux à naître et ceux qui sont nés
 Et verse, sans que Dieu te voie,
 L'eau de tes yeux sur les damnés.
 Prends pitié de la fille-mère,
 Du petit au bord du chemin :
 Si quelqu'un leur jette la pierre
 Que la pierre se change en pain!

C'est avec raison que M. Charles Le Goffic, dans la claire et noble préface vouée à la glorification de Corbière, souligne les traits émouvants de cette doxologie, en note l'ardente et généreuse familiarité

Il faut lire — dit-il — toute la pièce ; plutôt il faut la laisser se déployer devant soi. C'est le chef-d'œuvre du réalisme lyrique. Dans cette grande fresque barbare, violemment colorée d'une fougue d'exécution prodigieuse, tient à l'aise toute la Bretagne des pardons et des calvaires, celle qui chante et celle qui mendie, celle qui titube et celle qui s'agenouille, et qui est la même parfois à des heures différentes de la journée. L'orgie sacrée se déroule pendant quatorze pages, sur cinquante-neuf strophes de quatre vers.

Merveille citamie ! Et elle peint au vif cette Bretagne insoupçonnée des Chateaubriand et des Brizeux, campée sur son roc de misère, dans la grande immensité hostile, avec ses haillons, ses plaies, sa vermine et ses orémus !

Le gauche dandy et faussement désinvolte, le mauvais loustic qui proféra sur l'Italie — à vingt ans ! — les « mots » d'un Gaudissart en belle humeur, le provincial aux attitudes « insupportables » des *Amours jaunes* et des *Raccrocs*, s'est, au moins une fois, réalisé dans cet hymne plein de rustique fervent et de sincérité. Pour avoir écrit la *Berceuse en nord-ouest mineur*, la *Rhapsodie foraine* et le *Bossu Bitord*, sombre et magnifique poème où râle, pue et « plangore » dans toute son horreur « l'amour à trente sous », Edouard-Tristan Corbière a conquis le nom de poète, s'est fait digne des honneurs que Roscoff, sa ville, « trou de flibustiers, nid à corsaires » entre deux « sommes de granit » lui décernera demain.



La dune sablonneuse de *Pen-Trez*, à Ploaré, domine sur le golfe de Douarnenez. Au loin,

dans un brouillard nuancé de mauve et de rose, le *Cap de la Chèvre*, puis en découpures indécises, la *Baie des Trépassés*. La chapelle Sainte-Anne, abritée par un valloonnement des coups de mer et des tempêtes, n'offre au passant rien que de banal.

Restaurée, à ce qu'il semble, par des maçons ivres de platitude, elle n'excède aucunement le pittoresque d'un bureau d'omnibus. Un vicaire oléagineux pédale, sur un petit harmonium, l'harmonium de toutes les paroisses indigentes, maints cantiques nasillards et dévots que reprennent en chœur des commères assez peu transfigurées. C'est au Palud — attestent les guides, les loueurs de pataches et les bateliers de Rosnoen — que se tiennent les dernières assises du luxe bas-breton. Surcots papelonnés de broderie et de cannetille, coiffes aériennes palpitant comme des ailes, vestes héréditaires où, tour à tour, splendent au milieu du dos le vol d'un perroquet et le Saint-Sacrement, le jais, le clinquant, les pointes d'aiguille reluisent à Sainte-Anne, bouquet de fleurs antiques sur la vivante fleur humaine, versicolores et nitides, comme l'arc-en-ciel. Aux marges des grèves dont la basse mer dénude les sables jaunes et soyeux, par les falaises qui déclinent et penchent vers la mer, quand la procession déroule sa fantasmagorie ancestrale de costumes, de bannières et de cierges tremblotants, l'on peut sans trop d'effort et d'imaginative rétrograder vers les illusions où, sous les chênes druidiques

Viviane, mal exorcisée encore, menait aux étangs de perdition les hommes du roi Gralon et de Conan Meriadeck.

A vrai dire, on ne rencontre guère à *Sauter-Anna* d'autres costumes que ceux dont la vue est ici coutumière. Le drap, la futaine bleue, avec ça et là des agréments écarlates ou jaunies serin, quelques rubans de velours ponceau et force guimpes de mousseline blanche, représentent l'effectif des splendeurs indigènes. Seuls deux ou trois porte-fanions qui marchent autour de l'évêque, un lourdaud mal harnaché, ont arboré des toilettes somptueuses, les costumes d'antan, mais si peu harmoniques, si drôlement ajustés à celles qui les portent, qu'on les croirait venus en location de chez quelque Babin sous-préfectoral.

Grand, osseux, mal bâti, coiffé d'une mitre à soufflet rouge pareille aux sacs à pralines des moins illustres épiciers, le « custré violet » ne bénit pas avec toute l'élégance désirable.

Pour exercer honnêtement son industrie et bonifier son attitude, il devrait obtenir quelques leçons de Mounet Sully, répéter ses pas avec Mme Stichel.

A l'issue des vêpres, le cortège se reforme et prend, malgré l'averse opiniâtre, le chemin de la mer. C'est un remous de parapluies aux ombelles uniformes, assimilant de point en point la boueuse théorie à ces ballets de champignons ou de cucurbites que le Châtelet fait d'habitude reluire vers dix heures et demie du

soir. Le ciel gris, d'un vilain gris fumeux et sale. Des nuages encapuchonnent le *Menez-Hom*; la procession barbote dans une fange liquide; tous les pèlerins sont plus ou moins éclaboussés; les fonds d'or et d'outre-mer noyés dans la bruine; le temps « sinistre », comme le disait, non sans quelque emphase, le passeur de Dineault qui, dès l'aube, transportait dans son bac les voitures et les promeneurs du Faou.

Le spectacle n'est point à l'église. Les romances bêtes, la procession vulgaire, l'évêque très inférieur aux choristes de l'*Africaine*, vite-ment expédiés, reste le fête véritable, la kermesse, la ducasse, la *vervena*, la réjouissance canaille, enfin, quel que soit le nom dont il vous plaira la nommer.

Au milieu des tentes où grailonnent maints ragoûts pestilentiels, attablés à des tréteaux boiteux, des hommes boivent, mangent, écorchent le renard avec l'aisance de Bruscambille ou de Sancho Pança. Une toute jeune fille, sous le chaperon éclatant de Pont-l'Abbé, mord à même les os de sa pitance, le menton lubrifié de graisse et d'échalote. Une odeur d'évier, de peau humaine, de spiritueux, de caporal et de papier d'Arménie offusque l'odorat. Des ivrognes, le dos plaqué de boue, à la façon des ruminants, s'effondrent sur le chemin, dans les flaques de vase. D'autres chantent, vavacrent et se gorgent d'eau-de-vie à chaque reposoir, dans les cabarets de feuillage dont la verdure tient encore, grâce à l'ondée inépuisable. Une tribu de roma-

nichels, vieilles grimaçantes, jeunes hommes hautains comme des dieux, bohémiennes aux regards luisants, à la peau couleur de cuivre neuf, mioches pouilleux et superbes, occupe le champ de foire tout entier. Les femmes exercent le métier de somnambules pour l'édification des gobe-mouches, à qui sainte Anne elle-même ne suffit pas. Les mâles tiennent des jeux de baraqués, des têtes de turc, des « massacres » et des tirs aux macarons. D'autres, et ce sont les mieux achalandés, exercent le bonneteau avec une maîtrise que ne surpassent en aucune manière les apaches dans les trains de course, les *sunday men* au Point-du-Jour. Avoir quitté Paris, ses ergastules et ses vapeurs fiévreuses, les lampes Popp et le pavé de bois; habiter un coin perdu, un coin érémitique des Cornouailles; avoir en carriole et par des routes exécrables fait un nombre imposant de lieues; avoir franchi à gué des rivières et supporté les grains tenaces qu'apporte le suroît; avoir des limbes du souvenir mandé le poème de Corbière, pour trouver en face du sanctuaire et parmi les ajoncs de la Palud ce même guéridon où les voyous du dimanche rançonnent leurs victimes dans les sites frituriers! Mais, ici, le bonneteur opère sans crainte. Il ne redoute pas qu'un agent malévole interrompe le cours de ses travaux. En dix minutes, les trois cartes dévalisent un croquant allumé déjà d'une pointe de vin. *Panem et circenses!* Il faut bien que l'électeur s'amuse et que le contribuable goûte

quelques loisirs après sa visite au percepteur.

Le soir tombe déjà. Les voitures, breaks jardinières, calèches déhiscentes, l'une après l'autre, s'en vont au pas funèbre de leurs rosses. Des bourgeois endimanchés, des fillettes à chapeaux hideusement fleuris, des adolescents vêtus de complets trop modernes, s'égaillent à la recherche de leurs tape-culs. La *Belle Jardinière*, comme partout ailleurs, étend sur les coteaux de Plomodiern son règne incontesté.

Mais, là-bas, à l'horizon, sous une écharpe de brume qu'emporte le vent sonore, tout à coup paraît un lambeau d'azur. Des gouttes de soleil pleuvent sur les flots. Comme un linceul de taffetas bleuâtre passementé d'argent, la vague borde l'arène de franges dentelées. Dans sa grâce alanguie de courtisane amoureuse, la mer halète doucement; la mer nue et splendide; la beauté console d'âge en âge les Ephémères de leurs vaines turbulences, de leurs superstitions grotesque et de la laideur incurable qu'ils propagent autour d'eux.

Août 1902-1912,

La Médaille qui s'efface.

Les Pardons, manifestement, dépouillent leur caractère primitif, alléguait un beau parleur, à table d'hôte, poussant vers les Parisiens chaque trait de son discours. Le manque de foi, le snobisme, les Grands Magasins qui permettent à chacun d'endosser le hideux uniforme de la « civilisation » ; les trains qui, six mois durant, vomissent dans les paysages les plus écartés leur bétail omniprésent de touristes, concourent à désorganiser les pompes de ce genre, à substituer aux fêtes populaires un spectacle payant. Ce ne sont plus les jeux ordonnés par le culte ou les goûts d'une race, mais bien un trompe-l'œil idoine à foraminer les bourses étrangères. Aux visiteurs des Pyrénées, le montagnard fait admirer sa grotte, son herbier, ses vaches, sa cahute. Il donne au poids de l'or une écuelle de ce lait parfumé d'origan et de thym, froid comme l'eau neigeuse des torrents, où le pain de seigle prend un goût d'ambroisie. Les paysans d'Oberammergäu cabotent la *Passion* aux gobe-mouches que la mode conduit vers leurs bois

de mélèzes, d'épicéas, de hêtres et de pins. Les *plazas de toros*, accessibles à tous les genres d'aveugles protecteurs d'animaux, font paraître, de jour en jour plus attristant le déclin de la tauromachie. Où sont les « grandes épées », comme disait cet excellent vicomte de Bornier? Qui tient aujourd'hui le glaive magnanime de Montès, d'*El Tato*, de José Dominguez, de Frascuelo et de Guerrita? Il en est de même en Bretagne où les pardons, au lieu d'une manifestation de l'allégresse plébéienne, du mysticisme local, n'offrent qu'une parade niaise, propre à divertir les cyclistes en rupture de comptoir, les victimes des « petits trous pas chers » que leur insuffisance intellectuelle oblige à se crever d'ennui devant l'azur de la mer et du ciel. Dans quelques années on sera tenu de louer des choristes pour symboliser l'âme des vieux Bretons,

L'homme immobile auprès de l'immuable chose,

comme dit José-Maria de Hérédia.

L'Armorique, pour peu d'argent, acquerra la fleur des lavoirs, la crème des « fortifs », qu'elle aura bientôt fait de maquiller en pèlerins convaincus. Théodore Botrel ne se déguise en Breton que depuis qu'il fréquente la Butte et se sent à jamais incapable de parler français. Pourquoi les bourdonniers de Lourdes, les cucupiètres d'Auray ne suivraient-ils pas l'exemple du barde montmartrois? Cet été, d'ailleurs, le peu qui reste encore des antiques pardons n'a revêtu

aucune espèce de gloire. Il en faut accuser d'abord les météores, tant de brouillards et d'ondées où se détrempe les horizons que le prestige du Soleil n'a point illuminés. La dévotion en *waterproof*, l'extase sous un parapluie, à travers les pentes boueuses et les chemins défoncés, cela dégoûterait même les bienheureux ascètes du sixième acte de *Faust* : *Pater Angelicus* et *Pater Profundus*. La fenaison est en retard. Les blés couchés pourrissent, attendant la faucille des estivandiers. Mais ce qui réduit avant tout les assemblées d'automne, c'est le dérangement causé aux champêtres par la sédition de MM. de Mun et consorts. Pendant qu'ils buvaient du trois-six à Landerneau, élevaient des abeilles à Ploudaniel, vociféraient à Quimper : « Mort aux juifs ! », nos culs-terreux abandonnaient leur froment, leurs patates, leurs moissons. Boire de l'eau-de-vie aux frais des congrégations, braire des cantiques assaisonnés de *Marseillaise*, beugler tour à tour : « Vive le Sacré-Cœur ! Vive la liberté ! » cela n'emplit guère l'estomac ni le grenier. Ce n'est pas de cette viande que l'on pourra dîner pendant l'hiver. Aussi, la géorgique donne ferme depuis que le dernier hobereau, conduisant la dernière nonnain dans le pigeonnier de ses ancêtres, a, sans risque ni labeur, protesté contre la Loi. Les rustres que menace la famine se sont remis à l'ouvrage, étourdis encore un peu des libations qu'ils popinèrent depuis quelque temps. Absence qui détourne du sanctuaire la catterve

pittoresque des porteurs de braies. En un mot, les figurants de la pieuse mascarade ont fait relâche ce mois d'août.



Ce qui fait relâche, c'est encore le type breton, ce fameux « type breton » que les érudits et les penseurs de l'*Antijuis* tiennent pour incommutable et permanent. A vrai dire, les types bretons se ramènent ici (à part quelques éléments excentriques) aux apports ordinaires du conglomérat français. Parcourez la collection de cartes postales éditées par Villard. Vous trouverez les caractéristiques ordinaires de toute la province, en exceptant peut-être les rares et gigantesques néo-Celtes, les Kymris aux yeux pers, aux crins fauves, que l'on trouve encore à peu près purs dans les districts maritimes : Tréguier, Saint-Pol-de-Léon, Vannes et Quimper. Il est juste de dire que c'est en leurs pays que le dialecte breton s'est perpétué.

Quant à ceux de la montagne et de la plaine intérieure, ce sont des ibéro-ligures (comme la plupart des riverains de la Loire). Vous avez marqué précédemment le caractère espagnol de leurs costumes, de leurs églises. Cette nation est double. Voici d'abord le brun à tête elliptique, à face longue, aux traits finement dessinés, à méplats. C'est le type du sud, l'exemplaire sémitique, nombreux dans le Morbihan, l'Ibère tel qu'on le voit dans les deux Navarres, les pays

de Soule et de Labour, la Biscaye et le Guipuzcoa. Quant aux bruns dont la tête s'avère sphérique, les cheveux luisants, les yeux noirs et petits, ce sont les Ligures. Eux ne vinrent point, comme les Ibères, de l'Afrique. Ils dévalèrent de l'Asie en suivant le Danube, le Haut-Rhin et la trouée du Jura. Apparemment, ce furent au début des Mongoloïdes. Le type extrême, à Pont-l'Abbé, semble presque Chinois. Les femmes portent un casque phallique dont les dessins se retrouvent dans l'Extrême-Orient (cercle solaire, gouttes de clarté, ornements de paillon qui symbolisent la génération émanant du Soleil). A Ploudergat, l'habit des mariés semble de tous points identique à celui des princesses iakoutes, dont un portrait décore le roman de Strienski : *Sur la lisière des forêts*. Ernest Renan qui, par certaines origines, était un peu cousin des gens de Pont-l'Abbé, disait qu'il y avait en lui des traces de Lapon.

Ces peuples qui, s'ils avaient gardé leur langue maternelle, parleraient les uns le turc ; les autres le berbère (*eskuarra*), par quelle incantation les a-t-on voulu donner pour Celtes ? Parce que, sans doute, depuis trois mille ans à peine, ils ont adopté le sanscrit — après avoir été celtisés par une immigration d'Aryas. C'est le lignage peu mâtiné des Kymris, Celtes ou Bretons, venus de la Grande-Ile, au v^e siècle, pour fuir les Saxons et la peste jaune, sous la conduite de chefs religieux et militaires, Saint Dunstan, saint Colomban que vénèrent encore

d'une même patrie, Armoricains et Irlandais. Ils parlent encore le kimraëg, une langue sanscrite analogue à l'ancien gaulois et correspondant, malgré quelques nuances de dialectes, à l'erse, ou *érinnack*, employé en Irlande et dans tout le *border* écossais.

Mais, avant cette occupation tardive, la Bretagne n'eut d'autres éléments ethniques, d'autres habitants que ceux dont est formé, à part les provinces excentriques de l'Est et du Midi, ce qu'on nomme si mal à propos le peuple français. La race indo-germaine — les Celtes ou Gaulois aux yeux bleus, à la chevelure ardente, venus de l'Europe occidentale ou septentrionale peut-être même, comme les Ligures, de la haute Asie — n'abonde pas dans la Bretagne armorique. Je n'en ai vu, quant à moi, que deux types dans tout l'arrondissement de Châteaulin : une aubergiste du Faou, déjà très vieille femme, et M. François Leguiner, juge de paix à Landevenec. César, qui traite l'ethnographie avec la plus calme désinvolture, classe les divers Asiates parmi les Celtes ou Gaulois. *Linguâ suâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur*. Il confond les masses populaires avec l'aristocratie blanche qui les « civilisa ». Déjà, donc, au temps de César, ils usitaient le langage celtique. C'est pourquoi le latin — dérivé de leur idiome — les entama peu, sauf dans l'est, à Rennes, où les *gallots* furent ainsi nommés parce qu'ils parlaient français. Au petit nombre de Celtes incorporés alors aux peuplades ibériques et liguriennes, il convient

d'ajouter les néo-Celtes blonds, venus de la Grande-Ile, au v^e siècle. Géants flaves, idolâtres et magnifiques, race de poètes et de marins qui se plaît aux rêves légendaires, aux entreprises insensées. A eux, pour une importante fraction du moins, appartiennent Chateaubriand, Le menais et la plupart des grands navigateurs armoricains. Au panthéisme druidique des anciens habitants, au polythéisme védique des néo-Celtes se sont greffés quelques vestiges des cultes égyptiens. Dans le Morbihan, pour dix femmes en noir, leur habituelle parure, on en trouve une qui, de la tête aux pieds, se revêt d'écarlate. C'est une phénicienne. Les jésuites qui composent des hymnes pour les paroissiens du diocèse de Vannes font dire à leurs choristes ce refrain, idiot parmi tant d'autres :

Catholique et *Breton*, toujours!

Or, ces « traditionnels », race de soi-disant granit et de chêne, ont sans cesse combattu pour des dogmes importés du dehors, des fétiches adventices, contre les Romains pour les Druides (Velléda), contre les rois de France pour les princes anglais, contre la Révolution pour les rois de France et, maintenant encore, pour les rites orientaux. Quels indigènes!

Le catholicisme, néanmoins, a marqué ce pays d'une empreinte vigoureuse. C'est lui seul qui, par la vertu de son obscurantisme, conféra l'homogénéité à des peuples si divers. L'entêtement, l'ivrognerie et la saleté, comme des cryptogames

vénéneux, ont grandi sous sa tutelle, champignonné dans son ombre. Mais voici que les types s'oblitérent; la foi des aïeux se désagrège. La médaille s'efface, les contours adoucis peu à peu se confondent avec la généralité du type humain. Il faut longtemps chercher dans une foule bretonne pour trouver un gall, un ibère offrant les traits caractéristiques de leur sang. Les échanges plus communs, l'air béni de la Révolution qui balaie chaque jour la lande bretonne et chasse les miasmes du passé, rendent l'homme pareil à lui-même, d'un bout à l'autre de l'univers. La fraternité des cœurs et des intelligences pétrit dans un moule identique la face de tous les peuples en marche vers la lumière, la délivrance et la raison.

Morgat, 1903.

Marines.

Un matin gris, d'un gris mat et blême, d'un gris après l'orage, décolore le golfe de Brest, en estompe les lointains, approche, comme une toile de fond sans air ni perspective, les falaises de Querlen, des Espagnols, de Roscanvel. Horizon terne, mer plombée, avec çà et là, comme des écumes pâles, un vol — grisâtre aussi — de mauves et de goélands.

Depuis ce mois d'août mil neuf cent trois où notre éminent confrère de la *Dépêche* à Brest le nommé Coudurier, essaya pour accroître son tirage de me faire assassiner par les *yaous* de Camaret, en collaboration avec le sieur Toudouze, cacographe mort depuis, je n'avais point revu ce coin maritime, sauvage et délicieux.

Le bateau de Morgat traverse la rade, au beuglement des sirènes que parfois interrompt le grincement aigu d'un sifflet à vapeur. Encombré de malles et de touristes sans prestige, le pont a l'aspect inhospitalier des tramways quand tombe une averse inopinée. Et voici toutes les espèces de petits bourgeois. En

rupture de comptoir, de bureau, la famille Homais et celle de Joseph Prudhomme vont à la conquête des « petits trous pas chers ». Cela bavarde, épilogue, échange des aperçus tout faits, éprouve déjà l'immense ennui que la mer communique au bétail humain. Le bourgeois, en effet, se crève sur les plages, comme le paysan dans les baignoires : mais il n'en convient pas.

Sur la passerelle, une femme laide et rêveuse établit, à grand renfort de tabourets, une sorte de barrage autour du timonier, intercepte le « point de vue » au commun des passagers. Son mari, désagréable et chafouin, prélève des kodaks sur l'immensité, en exhalant des apophtegmes, La sirène mugit. La nef s'ébranle et, dans un remous d'eau trouble, inscrit le sillage du départ. Des odeurs salines montent dans la froide clarté : l'amertume des varechs, l'émanation fraîche des algues, le parfum sexuel des goémons. Les rocs de porphyre se découpent en arêtes menaçantes, inhospitalières à l'homme, inhospitalières au végétal. Pas d'arbres, peu de gazon. Le vert sans éclat des bruyères et des genêts, avec, aux fonds vaseux, les pâtes noirs de salicores et de pourpier maritime.

Ces escarpements, ces côtes de basalte et de granit qui saignent, comme écorchés, dans le jour neutre d'un mois d'août sans soleil, revêtent par moments une splendeur étrange, un éclat de rêve et d'incomparable beauté. La lumière vive

des après-midi, les rayons incandescents du crépuscule se réfractent, se dégradent en colorations véhémentes. Et ce sont de lucides améthystes, des saphirs aux grèves d'or, aux cirques de lapis. Le flot verdâtre et bleu, fascé d'azur et de sinople, entraîne pêle-mêle aigues-marines et turquoises ou bien, laiteux, pareil dans sa cuve atlantique à du bronze fondu, semble éteindre le couchant sous une vague de perle, de nacre et de burgau.



La mer étale — dans l'entr'acte du flux et du reflux — prodigue ses mirages, de la pointe du Gouïn au fanal du Keravès. Une brume vaporeuse, une apparition édénique de Thulé ou d'Asegard. Bleus pers, lilas et mauve, gris turquin, pastel violacé des héliotropes, rose des roses-thé, outremer des turquoises et verts des malachites se transforment, se dégradent en mille nuances délicates ou violentes, comme si des élytres de scarabées, des corolles de fleurs, des ailes de papillons, des nacres de pétoncles mariaient leurs teintes dans le poudroïement du soir, tandis qu'à l'horizon, sous l'écharpe de rêve et le brouillard magique, un double azur : les cieux, les flots, vibrent confondus en un baiser de lumière. Le soleil plonge son orbe de cuivre aux fournaïses du couchant. Les petites vagues chaperonnées de flammes étincellent au large, comme une danse d'esprits ignés, comme un

vol de Salamandres en ambassade aux pays des ondins. Mais sous le granit des falaises dont les rochers d'ocre et de vermillon, les escarpements se détachent en vigueur autour de cales assombries, déjà les eaux prennent leurs teintes crépusculaires, le *sfumato* qui mue en noire architecture l'image ondoyante des écueils.

L'anse de Camaret, qui s'arrondit et se creuse derrière la presqu'île de Crozon, met à l'abri des tempêtes un peuple tout entier de barques et de pêcheurs. Le village s'oriente d'après ce golfe en miniature, avec ses maisons blanches, au pied d'un morne coteau que, par places, anime le geste puéril des moulins à vent. Le quai où viennent s'amarrer les canots de plaisance, les embarcations des caboteurs et les bateaux de pêche domine un cirque de coteaux qui descend vers l'Atlantique et se perd au lointain. A gauche, un « sillon » transformé en estacade désoblige les regards épris de beauté par deux monuments vétustes et saugrenus. L'un, une chapelle caca d'oie sans aucune apparence de ligne ou d'architectonique, l'autre une tour lie de vin, érigée par Vauban contre les Anglais.

Rien de plus sot que l'aspect de ces ruines, dont Toudouze, littérateur déjà nommé, a jadis empêché la destruction avec un déplorable succès.

Quand l'approche de la nuit ramène au port la flottille des sardiniers, les preneurs de congres ou de langoustes, c'est le jeu des voiles

blanches, des voiles couleur de tan, le sillage des carènes abordant comme des cygnes au lieu de leur repos. Les cordages, les mâts, les antennes découpent en plein éther leurs images hardies. Les filets bleuâtres, qui se mêlent à la vague et trompent les bêtes méfiantes de la mer, pendent aux vergues comme une chevelure de sirène et, dans les lueurs expirantes, prennent le reflet somptueux des pierreries.

Ici, comme dans presque toute la Bretagne armoricaine et dans la plupart des pays français, la haine de l'Angleterre empoisonne les meilleurs esprits.

Le chanoine Moreau, qui s'est fait l'historiographe du siège de Roscanvel par le maréchal Daumont, au xvi^e siècle; la Société des bibliophiles bretons, qui narre dans ses *Mélanges historiques* la descente des Anglais vers la fin de Louis XIV, et la défense de Vauban; le chevalier de L..., qui a raconté les horreurs de la *Surveillante* et la pieuse férocité de Ducouëdic lequel, après avoir fait sauter un navire et massacrer l'équipage du *Québec*, ordonna des prières pour les morts; Levot, dans son *Histoire de la ville de Brest*, manifestent contre l'Anglais une animadversion qui n'a d'égale que la turpitude et la bassesse de leur langue. Leur chauvinisme ne va pas jusqu'à parler français!

En souvenir de la grande bataille du 18 juin 1694, les habitants de Camaret ont donné à la grève de *Tréz-Rouz* le nom de *Maro-ar-Saozon*, « la Mort aux Anglais », nom amplement justifié

par le massacre qui se fit sur la crique au sable rouge. Un bardit vanté par les folkloristes modernes est le *gwertz* plus ou moins authentique, le chant commémoratif de cette boucherie : « *Homo homini lupus* », dit Hobbes. Le Breton, ivrogne, misonéiste et catholique, a, pour se montrer un atroce loup-garou, deux raisons de plus que ses frères en humanité.

Aucun vestige des anciennes horreurs ne subsiste dans l'heureuse bourgade où se plaisent les peintres et qu'a choisie André Antoine pour séjour d'été. L'hôtellerie, accorte et lumineuse, ouvre sur la calanque même où s'abritent les nefs. Après le canotage, les plaisirs alternés de la voile et de la rame, Camaret n'offre pas d'amusement plus soutenu que la chasse aux volucres de l'Océan. Sur le « lion » du Toulguet, sur les pointes du *Garrec-hir*, sur le *Berniou-Piz* abondent les oiseaux maritimes : goélands à manteau bleu, guilloux, mouettes, hirondelles de mer, et ces perroquets bizarres qui se nourrissent, comme les pêcheurs ailés dont ils partagent l'habitable, de poulpes et de crustacés. Les cormorans, hardis écumeurs du golfe de Brest, reviennent chaque soir, le cou tendu sur leurs ailes noires, comme une flèche sur son arc, vers ce « lion » accroupi dans l'arène écumeuse. En juin, les nids abondent, confiés à la formidable tutelle de la mer. Les pauvres gens dévorent la chair coriace des vautours à pieds palmés qui mangent leurs poissons, et de leurs œufs ils fabriquent toutes

sortes de pâtisseries locales dont il n'est guère possible de goûter la saveur qu'après un long entraînement.

Eux, les dompteurs de la vague, de la vague perfide et nourricière, ne regardent pas de si près aux moissons qu'elle donne. Rois sur leurs « petites fustes », comme disait Villon, ils ont en récompense de la terre et des repos médiocres la vie haute et libre des hommes qui n'obéissent qu'à eux-mêmes, et tirent leur subsistance comme une gloire, du danger.

*
**

A marée basse.

Cette côte du Finistère est le pays des cavernes ; leurs architectures surhumaines, leurs voûtes en arceaux, leurs déambulatoires, leurs salles mystiques, leurs porches enveloppés d'un jour crépusculaire, s'étendent sous la mer, pénètrent les rochers. Quand viennent les jours de l'équinoxe, emportant le flot qui se contracte et n'alanguit plus son rythme aux grèves coutumières, c'est une féerie inquiétante et douce, pareille au chant des Nymphes qui, sous les vertes ondes, tissaient, dans la grotte de Cyrène, la toison des béliers maritimes, des troupeaux hyalins. Voici que la marée, en désertant les plages, met à découvert les royaumes humides, les lacs prisonniers dans les abîmes et les bois sonores que Virgile a chantés. Un air bleu, d'un bleu triste d'automne, baigne les longues avenues, les hautes nefs où traînent, çà et là, des ombres gigantesques. Par

places, des étangs, limpides comme un regard, font sur le sable roux des taches d'émeraude. Sous la transparence des eaux, le marbre accroit sa blancheur; cependant, les calcaires violets apparaissent comme des blocs d'améthyste, que les anémones de mer, les amadisias, ces vivants chrysanthèmes, étoilent d'une exquise floraison. Des astéries, les unes mauves, hyalines, d'un azur très doux — pastel ou turquoise — d'autres d'une teinte plus violente, « haricot rouge » ou vert foncé, rampent aux bas-fonds, dans les jardins « où croît l'algue salée », parmi les laminaires, le goémon et les fucus.

L'eau ronge le basalte, le porphyre. Elle use peu à peu les roches les plus dures, émiette le granit et rend au flot la poussière des montagnes. Mais quelques blocs subsistent, dardent au loin des écueils obstinés. C'est la protestation magnanime de la terre contre l'Océan despotique. A ces rudes lutteurs, la vague donne un riche manteau de pétoncles et de coquillages : patelles, vigneaux, gibbules, haliotides, et, par masses compactes, le test ardoisé des moules qu'un byssus opiniâtre fait victorieux des courants et qui s'applique aux récifs comme les écailles d'une armure japonaise.

L'imagination populaire, le goût mythique des Bretons ne s'est guère mis en frais pour inventorier ces trésors. Dans un roc découpé, creusé, ajouré par la tempête, ils découvrent platement la silhouette d'un lion accroupi. Sur la côte de Dinan, les guides s'obstinent à vous

montrer un donjon illusoire, « le château », comme ils disent. Les trois écueils redoutables qui montent leur faction pérennelle devant la pointe du Toulinguet se nomment les *Tas de pois*. Il est permis de supposer qu'un touriste dont le romantisme fut éduqué par *la Sabotière* ou le *Pardon de Ploërmel* s'est institué le parrain bienveillant de la *Grotte aux Korrigans*, vers l'anse de Morgat.

Mais les noms imbéciles ne prennent rien à la beauté des lieux, où le deuil de la mer a posé son empreinte. Ici règne le silence et la désolation des villes englouties. Ces arcs, ces nobles pendentifs, ces caves, ces portiques baignés de leurs vertes où, pêle-mêle avec toutes sortes de débris et d'épaves, l'on rencontre, au lendemain des tempêtes, la forme pâle d'un noyé, ces antres échafaudent leurs magnificences étranges, pareilles aux cathédrales d'un culte malfaisant, à la pagode sinistre d'une divinité meurtrière, Kali, Artémis ou Dourga. La grande magicienne leur communique ses prestiges, les captieux mirages qui font aimer l'Océan comme une courtisane.

C'est le charme propre de la mer, de la « grande femme » qui se révèle ainsi dans l'attrait permanent d'une éternelle mue, épouse de l'Air, dont elle reflète les couleurs et subit les météores. Par un léger matin de septembre, elle pétille, elle miroite au grand soleil; des étincelles flambent et l'embrasent, tandis que la vague, au bord de l'arène jaunâtre, se déroule

comme un clair manteau de satin bleu. Puis ce sont des couleurs de perle que nue à peine le rose et l'orangé. Voici, avec leurs iris profonds, les cailloux du Labrador, la blancheur laiteuse des pintadines et l'arc-en-ciel orageux du burgau.

Mais qu'un nuage fasse écran : toute gloire, toute lumière s'abolit. D'un coup, la mer se plombe, et, livide, menace cruellement : les grottes, si pleines de charme et d'illusion tout à l'heure, ne sont plus que l'égout de l'Atlantique, un coupe-gorge qui pue et qui fait froid.

Les Arts du feu.

Entre le cap Fréhel étendant au loin comme une estacade violâtre les écueils de ses roches poreuses et le golfe de Saint-Malo où Chateaubriand rêve encore dans sa tombe, aux cieux transatlantiques, aux lointaines florides qui, pendant les orages de l'an II, accueillirent la mélancolie incestueuse de René, en une longue découpure la Manche festonne le littoral et, selon des courbes harmonieuses, monte sur le sable roux les dunes, en déchiquète les promontoires, ou bien s'échevèle et se cabre contre les écueils.

A Saint-Briac, limite occidentale de l'Ille-et-Vilaine, point extrême de cette côte adoptée hélas ! par la laideur et la sottise des riches, l'estuaire du Frémur s'envase quand descend la marée. Il ne reste sur la plage médiocre, d'où le flot s'est retiré, qu'une teinte fugitive, le pâle azur du ciel, reflété dans l'eau croupie. Et, même, en pleine mer, cette côte malouine assume les coloris les plus doux, une gamme de nuances opalescentes, de reflets dégradés où se confondent, se mêlent, se pénètrent les

nuances délicates et changeantes d'un arc-en-ciel affaibli. Ciels vaporeux, lointains de brumes, flot de cendre, toute lumière s'atténue et s'harmonise en des gammes d'une douceur pénétrante. Ici, le spectre solaire, peut-on dire, ne chante qu'en mineur. Verlaine parle d'« un bain de jour si blanc que les ombres sont roses ». Les bords du Flémur, la pointe de Saint-Lunaire, le Port-Hue et la Garde-Guérin, les prés sur la falaise de salicornes et d'oyas, la piste des grèves, tout ce paysage de la mer occidentale garde un peu de gris, même sous les éclairages les plus vifs. C'est la « mer de lait », cette mer que les Argonautes de Pallas n'ont point connue, « où la joie elle-même est un peu triste », dont le plus grand des Bretons, Ernest Renan, déduisit les charmes et la tristesse en des phrases immortelles. Tout ce qui, d'ordinaire, sert à la confection des marines littéraires, tous les lieux communs, les comparaisons faciles, toutes les images empruntées au minéral par la longue suite des versificateurs y manqueraient d'à-propos et d'efficace. Le saphir ne brille guère ici, encore moins l'« émeraude » qui sert aux entrepreneurs de casinos pour désigner la côte armoricaine. Si ces industriels étaient capables de voir, ils abandonneraient l'« émeraude » aux lacs des Pyrénées, aux gaves de Pau ou d'Argelès. Mais il ne s'agit aucunement de peindre pour aguicher les amateurs de billets circulaires. Témoin les croûtes aux épinards de M. Hugo d'Alési!

La seule image qui subsiste, c'est la « mer de lait » prise à l'*Invocation sur l'Acropole*, soit que la vague, épaisse comme un laitier de fonte, pousse au coucher du soleil, sur un lit d'algues et de varechs, le trouble indigo, le « vert monstre » de la marée haute, soit que les claires vapeurs de l'aube amortissent de leur haleine et transforment en gris turquin le cobalt, l'outremer des moires laiteuses qu'emportent les jusants vers la ligne d'horizon. Quand la tempête brouille d'un noir de plombagine l'opprimante nuée où crépitent maints éclairs, ce sont encore des gris morts et sinistres, des écumes d'un blanc pâle d'où toute couleur paraît absente, hormis le « roux fumeux » de l'orage, le bleu ardoisé de la pluie. Et l'œil se plaît à cet achromatisme, à cette longue suite de clartés diminuées, autrement riche et diaprée et féconde en jeux de lumière que la dure incandescence, le « bleu perruquier » des ciels méridionaux.

J'ai retrouvé le charme de ces flottantes lueurs, de ces grisailles où le rayon blanc se décompose à l'infini dans les émaux, les grès, les porcelaines auxquels MM. Eugène et Paul Baudin ont attaché leur nom. Rien de plus charmant ni de plus doux que les œuvres de ces maîtres potiers.

Quand, au retour de la Commune et de l'exil, ayant monté ce calvaire qui même pour les forts et les heureux sera toujours la *scale d'altrui*, mais ayant, par là même, agrandi sa technique

chez ses confrères de Londres, que l'esthétique de Ruskin et des préraphaélites orientait déjà vers un art nouveau, Eugène Baudin eut le bon esprit de ne point retourner à l'atelier de sa jeunesse. La politique l'avait déraciné. Il demanda tout d'abord à la politique un emploi, un gîte, une consécration, peut-on dire, qui le rachetât de son exil et le dédommageât du temps perdu. Toute une législature, on put voir au Parlement sa grande barbe d'apôtre socialiste, sa blouse blanche de faïencier. Il fut, comme Thivrier, « député du prolétariat », forçant par la dignité de sa vie et la raison qui découlait de ses discours l'estime générale, aimé, choyé, de son parti, en honneur chez ses adversaires.

Un hasard, cependant, l'avait conduit dans le pays malouin, que ne déshonoraient encore ni les panades à la guimauve de M. Théodore Botrel, ni la diffusion des élégances bourgeoises, ni le pullulement des tramways.

Après quelques essais d'élevage et d'horticulture, après avoir tâté de la ferme et de la basse-cour, vendu aux gens des œufs, du lait, toute la boutique de Perrette, Eugène Baudin se rappelant, un beau jour, la glaise et le kaolin de son adolescence, par grand bonheur se refit potier.

Est-ce l'aspect vaporeux de la côte armoricaine, les nuances multiples et charmantes du flot, est-ce le route violâtre qui l'ont aidé à préciser l'inspiration un peu flottante de ses premiers essais ?

Évidemment, la forêt d'automne instruisit

Gallé de Nancy, lui révéla toute cette poésie qu'il vitrifiait dans les vases et les coupes dont ses héritiers ont fait, à présent, un si fâcheux objet de commerce. On imagine volontiers que Baudin emprunta la rare distinction de ses émaux à l'ambiance mélancolique, aux suaves couleurs du pays qu'il habitait. Pour la plupart, le grès flammé, quelle qu'en soit la provenance, tout d'abord suggère une idée éclatante de vitrification métallique et dure, de corps hyalin cruellement poli. Massiet, du golfe Juan, en retrouvant le secret des faïences hispano-arabes, n'a pas peu contribué à mettre cette opinion en crédit.

Pour complaire à la clientèle, au faux goût, au désir du public d' « en avoir pour son argent », il n'a cessé d'appuyer, de monter les reflets des pièces qu'il expose. Artiste, certes ! mais gâté par les nécessités commerciales d'une production toujours plus abondante !

Baudin, au contraire, a pu méditer sa formule, tâtonner à loisir, étudier, comparer, opposer aux jeux de la lumière et du plein air les trouvailles de son laboratoire. Du ciel, du flot, de l'atmosphère, des arcs-en-ciel prodigieux où se décompose le rayon blanc, dans ce décor de brumes fugitives, il a extrait la plus riche palette. C'est aux plages de Saint-Briac et de Saint-Lunaire qu'il doit le meilleur de son talent.

Abandonné pour une part à la collaboration des températures magistrales, au travail du feu, le dessein des potiches qu'il édite, jalousement.

arabesque, n'admet point la représentation — même stylisée et schématique — d'un objet, quel qu'il soit.

Une fois tourné, revêtu de substances métalliques (fer, cuivre, manganèse ou cobalt), le vase est enfourné pendant une trentaine d'heures. Que ce soit une grande pièce, une potiche, une vasque ou bien l'un des mille objets usuels, cendriers, écritaires, bonbonnières où se plaît le caprice du maître potier, l'objet subit une chaleur de treize cents degrés qui liquéfie les sels et parfois en libère le métal. Ainsi, la flamme du chalumeau, le courant saturé d'oxygène donnent aux sels de cuivre des teintes mauves lilas, perses ou bleues, l'émail vert turquoise de Deeck, tandis que le courant réducteur, de moindre intensité, dégage en plaques d'un pourpre éclatant le métal rouge de Cypris. La fumée épaisse de l'ajonc, de la tourbe, des bois humides et des charbons gras agit sur les sels d'argent, les irise et ménage même au fournier des étonnements lorsqu'il déroche la pièce et la produit au jour. Cette chaleur qui, dans les premiers âges de la terre, fondit les marbres, jaspera les bûches, veina la griotte et le portor, opère encore et seconde le travail humain. C'est elle qui donne aux vases de Baudin ces couleurs mates de pulpes florales, ces pruines de fruits mûrs, ces teintes mourantes de vagues au soleil couchant, cette variété discrète de tons atténués et somptueux.

Les arts du feu commencent toute civilisation.

Hephaistos et Tubalcaïn forgent les outils, les armes, fondent les vases magiques, les ornements des Immortelles, collier d'Aphrodite, armure de Pallas, et la foudre des Dieux.

Seul, un *Welsing* peut forger l'Épée éternelle qui affranchira le *Walhall* et rachètera la race de *Wotan*. Partout, la mythologie du Feu célèbre sa force libératrice, la gloire du forgeron, de l'orfèvre, de celui qui dompte et façonne les métaux devant la fournaise embrasée.

C'est avec la première libation qu'*Agni* s'élance et naît du *soma* renversé. Le bûcher, le foyer, sont les premières formes de l'autel. Et quand il s'adoucit, quand il se fait amical, industriel et prospère, quand il se civilise, le Feu, mis en œuvre par des artisans, pareil aux grands ouvriers du Moyen Age qui cherchent encore, tels que les *Baudin*, à exceller dans la technique de leur art, donne aux yeux que leurs ouvrages émerveillent, l'enchantement et le réconfort de la beauté.

Saint-Briac, 1911.

La route et le costume.

Avec les jours chagrins bornés d'aubes grisâtres et de couchants morfondus, les semaines s'envolent, et les mois avec les semaines, et les saisons avec les mois.

Août emporte au déclin, dans sa robe pluvieuse, les fleurs moribondes et les fruits avortés. On ferme! Voici la clôture, la mort du Casino, la fin du baccara, le départ des grands juifs, des « pêches à quinze sous », des gentilshommes slovaques, des princes hunigares, des comédiens célèbres, des évêques *in partibus*, des ministres et des croupiers. Vers tels sites nouveaux, le cours des heures emporte les forçats de la montagne ou de la mer, excite leurs intellects à des plaisirs condignes, promettant des chasses et des tripots « à la hauteur ».

Les « dames de charité » ont sué leur bal d'adieu, chanté faux leur suprême ariette. Le conducteur de cotillons a vagi sa dernière conférence et, pour tant de peine, a touché les vingt-

cinq derniers louis de ses appointements. Les boxeurs, les jockeys, les étoiles du chant et les princesses de la tragédie ont fait chacun leur numéro, couverts d'or, de horions ou de gloire. Et tous de repartir avec empressement.

Hélas! C'était hier l'Été! Voici l'Automne!

Et déjà les personnes qui redoutent l'imprévu du dialogue demandent à leurs connaissances, à leurs amis « en quel endroit ils passeront l'hiver ».

La Fourberie (qu'il faudrait écrire « tourberie » à cause de je ne sais quel gisement de tourbe incrusté dans ses falaises) est une « agglomération » entre Dinard et Saint-Lunaire, dans la baie de Saint-Malo.

Vos périples en Bretagne vous ont, sans doute, fait connaître ce beau lieu, inventé, peu de temps après la Guerre, par Emile Bergerat, Maurice Bouchor et ce Jean Richepin que toutes les femmes nommeraient prince des orateurs si la question leur était soumise. Nous la découvrimmes, quant à moi, l'an dernier, cette Fourberie, en arrivant à Saint-Briac, mais avec tant d'admiration que nous ne pûmes nous empêcher d'y revenir pour un nouvel été. Il y pleut désespérément, ce qui gâte notre extase première et nous enseigne une fois de plus qu'il ne faut prétendre jamais recommencer n'importe quelle chose dans la vie. Il y a peu de temps encore, le pays était absolument, délicieusement sau-

vage. Mais les peintres s'y ont mis, et les bâtisseurs de villas, et les *scarlet pimpernel* de tous les sports. Il y a déjà force tennis et bientôt, sans doute, une baraque propice aux petits chevaux. Le concours hippique y transporte ses gentillâtres, ses lieutenants et son crottin. La route s'encombre d'autos si nombreuses et fourmillantes que la Mort y semble installée en permanence. De temps à autre, on est informé qu'une vieille femme, une oie, un enfant sont écrasés : de quoi les autorités prennent leur parti, comme si le maire et ses adjoints avaient lu Marc-Aurèle. Il faut bien que ces pauvres riches s'amuse! MM. Aaron et Blumental, de la rue du Caire, MM. Postmandatt et Bleimbimhaus, de la rue d'Aboukir, font de la vitesse après dîner. Vous n'auriez pas le droit de molester leur névrose et de chagriner ces notables commerçants. On porte d'ailleurs la victime sur l'addition, et c'est un grand bien pour une famille rurale d'avoir un ancêtre ou quelque rejeton mis en chair à saucisse par le mécanisme d'une 40-HP.

Le voisinage presque immédiat de Dinard, « station aristocratique », promulguent les échos payants des gazettes mondaines, le voisinage de Dinard implante ici toutes les variétés de sous-élégances que l'on voit aux alentours des bains célèbres : Ostende, Blankenberghe, Biarritz, Guétharie. Les bourgeois y foisonnent et les snobs avec eux. Cela met le *swagger* à la portée des modestes budgets. Sur la dune de Saint-

Briac, le golf déterre des pelotes; à chaque instant, le promeneur de se voir défenestré par une balle hors de son orbite. Qu'un chemineau, un pauvre homme entre deux vins, un fol s'avise de vous jeter à la tête ne fût-ce qu'une pomme verte, il n'y aura pas assez de gendarmes, de chats-fourrés et de porte-clefs pour exclure du monde ce dangereux malfaiteur. Que n'est-il actionnaire du golf à Saint-Briac? Il aurait licence de vous écorcher le ciboulot comme un babouin fait d'une amande verte, avec l'assentiment, que dis-je? l'approbation même de la sous-préfecture et de la municipalité.

Cela ne serait rien encore, ou du moins pas pas grand'chose. Il faut payer de quelque peine ce charme nostalgique et la féerie éternelle de la Mer! Azaïs, l'amoureux transi de M^{me} Cottin, ne déraisonnait pas autrement quand il précônisa le système des compensations. Mais les aviateurs exécutent leurs prouesses dans le même coin d' « azur » qui nous prête son nébuleux abri. Toutes les sortes d'avions : hydro, aéro, nigaudplanes se déchainent sur le golfe, de Jersey à Paramé. Vous savez à quel point leur aspect enflamme la respectuosité de nos contemporains. C'est, à parler proprement, la foi nouvelle. Même les souverains en déplacement n'obtiennent pas un tel succès. J'ose dire que Mahomet ne fut jamais de son vivant si populaire que Védrières. Garros, beaucoup plus qu'Ernest Renan, est notoire à la majorité des Français.

Ces pèlerins de la badauderie intégrale font

des kilomètres, s'encaquent dans des trains fétides, se conglomèrent à faire éclater les remparts de Vauban pour le plaisir singulier de voir une caisse d'emballage en possession de voltiger. Pendant une semaine, le « nid de corsaires », comme dit Théodore Botrel pour désigner Saint-Malo, a congrégé un fort concile de gobe-mouches. On n'y pouvait remuer. Dans les plus immondes bouges, la moindre soupente valait des prix de palace-hôtel. C'était un luxe que de dormir sur les billards. Enfin, il y avait tant de monde que les punaises, dans les chambres, en étaient incommodées! « Sainte simplicité », comme disait Jean Huss avant qu'on le braisât.

Seuls, par leur mauvais goût tenace, par leur mépris sublime du ridicule et la composition farcesque de leur accoutrement, les Anglais diversifient le paysage et l'animent de gaieté. L'influence de Ruskin sur les femmes entraîne quelques résultats divertissants. Apercevez-vous une dame britannique mi-partie vert pistache et glace à la framboise? Gagez à coup sûr qu'elle revient de Florence, qu'elle s'est approprié les *Uffizi*. Son harnachement préraphaélite sort de Lorenzo Monaco, à moins qu'elle ne l'ait copié sur un ange, dans les prédelles de Fra Angelico ou sur les nymphes de Botticelli.

Quant aux hommes, la coutume qu'ils ont prise de traverser nu-tête l'existence les rend tout à fait précieux et distingués. Ils ressemblent à des concierges qui prendraient le frais sur le pas de leur porte. Et le brûle-gueule qu'ils tettent opi-

niâtement n'est pas pour nuire à l'assimilation. Le matin, quand ils sortent vêtus de *blazers* aux couleurs des clubs, et promènent, semblent-il, une enseigne de teinturier sur leur dos, ils donnent aux races latines une grande et forte leçon. L'homme qui, pour son plaisir personnel, revêt dans la grise lumière de l'Occident un veston pareil, tantôt à une peau de léopard, tantôt à une tulipe perroquet, manifeste une singulière indépendance d'esprit. Oser être soi-même, ne déférer que le moins possible aux préjugés, n'est-ce pas un effort louable et qui mérite qu'on le vante? Et comme elle avait raison cette miss quadragénaire que Taine vit danser avec une couronne de roses et des lunettes bleues !

Hier, à marée haute, le soleil tombait parmi des nuages troubles, sous des vapeurs de plomb. « La mer, couleur d'écaille d'huître » et par places, aux endroits où ne venait plus aucune lumière, d'un bleu ardoisé, le bleu déjà mort du soir, quand la nuit est prochaine. Mais, au large, couvert à demi par l'écume et les vagues toujours plus hautes, Cézembre, le Grand-Bey, d'où Chateaubriand regarde à jamais vers l'Atlantique, apparaissaient tout roses, et comme glacés par une lumière de féerie. Et de ce calme, de ce beau paysage montait vers nous la paix éternelle du soleil et de la mer. Est-il permis d'en noter ici le souvenir, d'employer dans ce but — une fois n'est pas coutume! — le pronom personnel? Coppée avouait au public, chaque semaine, les

onguents qu'il employait et quel usage il faisait de ses vieilles malles. Mais il était de l'Académie. Or, l'Académie imprime un caractère, et les vieilles pantoufles d'un académicien intéressent beaucoup plus de gens qu'on ne le croit.

Dinard, le 31 août 1912.

Introduction à une Histoire de la Torture

Voici un livre sans éloquence ni beauté. C'est une galerie où, disposés en bon ordre, éclairés d'un jour tout plat, haches, baillons, glaives, carcans, les mains de gloire et les cravates de chanvre — antiquailles du supplice, bric-à-brac du terrorisme légal — dorment sur les rayons des vitrines, méthodiquement. L'auteur, William Andrews, consciencieux et maussade, avec un flegme que nulle horreur n'est en possession d'émouvoir, coordonne les pièces remarquables de sa funèbre collection. Rien ne l'ébranle. Pas un cri de miséricorde, pas une larme de colère, pas même une secousse des nerfs exacerbés. La torture, la potence, l'échafaud, les étrivières alternent dans son catalogue morfondu, sans communiquer une pulsation d'émoi, un élan de vie à la phrase honnête, prosaïque et minutieuse. C'est *la Cuisinière bourgeoise* de la férocité. Anglais, William Andrews ne voit que l'Angleterre : sa philosophie de l'histoire n'est pas moins bornée que celle de Rudyard Kipling, encore que d'un *jingoïsme* plus discret. Mais le sentiment ethnique, l'infatuation nationale sont

affirmés ici par le volontaire oubli des autres peuples qui, pourtant, ne le cédèrent en rien aux Anglais dans la cruauté des inventions pénales. Andrews a documenté son ouvrage par une lecture étendue et perspicace des archives, des registres; il a parcouru villes et bourgades, consultant les rôles des paroisses, les écrous des prisons, les livres de compte du bourreau. Avec le goût de tourisme inhérent à la vieille Angleterre, il a fait un périple autour des châtiments abolis. C'est le résultat de sa dernière enquête qui forme le présent volume. N'y cherchez fièvre, ni tendresse, ni généralisations d'idées, mais ce qu'Andrews vous apporte dans la traduction, parfois élégante et probe toujours, de M. Paul Guérie, à savoir des faits, des documents de toute sorte, des matériaux que leur sécheresse même recommande au philosophe, à l'historien. Car ce livre terre à terre soulève un monde et, pour un esprit éclairé, devient l'instigateur de puissantes rêveries. Il soulève un monde : le monde sanglant de la cruauté juridique. Ici, le magistrat est féroce, mais le justiciable n'est pas moins barbare que lui. Car toutes ces horreurs s'accomplissent à la requête, aux applaudissements de la foule, avec même son concours. Le spectacle de la mort grise les multitudes. Lâche et sanguinaire, la populace hume avec transport l'odeur infâme du charnier; elle se délecte aux hurlements des intercis. Ravallac, Damiens ont « amusé » Paris de leur agonie épouvantable, et ne sait-on pas que la

guillotine, en France, est toujours un des plaisirs le plus courus? C'est la tauromachie des peuples adonnés à protéger les animaux. Mais, sous l'influence du christianisme, quand la religion de la mort compliquait de pieuse inhumanité le cannibalisme spécifique de l'homme, l'abomination des tortures brilla d'une splendeur merveilleuse. Nul bourreau plus sinistre que le pithécanthrope baptisé. Nulle sauvagerie comparable à celle des nations éduquées par le prêtre. Qu'était un Néron, un Tibère, un Attila, qu'étaient les ogres et les anthropophages au regard de Dominique, ou de Bossuet le Dominique de l'Inquisition, le Bossuet des Dragonnades? Le juge immiséricordieux, le chat-fourré sans entrailles appliquaient la loi sanguinaire à des justiciables non moins atroces que lui.

Mais en dehors même du christianisme, en dehors de la longue stagnation qu'il imposa au genre humain, c'est une douloureuse histoire que celle des efforts tentés pour acclimater dans les lois pénales un peu de logique et de douceur. La série initiale va de la cruauté au châtement; c'est un premier pas vers la lumière. La marche ascendante continue; elle monte du châtement à la défense individuelle ou sociale. Que d'ossements rompus, que de sang et quels déserts d'épouvante, depuis les limbes de la préhistoire jusqu'au marquis de Beccaria, jusqu'à cette coutume de raison et de bonté que la gratitude publique a nommée « jurisprudence de Château-Thierry »!

Ce fut, aux premiers jours, la méchanceté de l'enfant, de l'anthropoïde incomplètement évolué, abusant de sa force pour torturer les faibles, réjoui par les tourments d'inoffensives bestioles. Dans l'*Echelle* (MM. Poinot et Normandy), un gamin de race cléricale arrache les yeux des pauvres oiselets. Il n'est pas rare de trouver, dans les maisons bourgeoises, d'aimables garnements qui chargent de poudre la carapace d'une tortue vivante et se délectent de l'explosion. Ce sont des attardés (Lombroso), qui du singe ancestral ont gardé l'appétit du carnage imbécile et malfaisant sans autre but que le plaisir de nuire.

A l'action réflexe de l'homme qui se venge, du père qui bat son enfant, de la multitude qui lynche un prévenu, les tribus congrégées opposent l'action méditée du législateur, qui monte de la vindicte à l'expiation, de l'expiation à la prévention, de la prévention à la cure du délinquant, principe entrevu de Platon qui, pour son idéale République, institua le *sophonistère* où les coupables sont guéris du crime comme d'une infirmité.

Le Moyen Age, centre de toute ânerie et de toute hideur, invente le symbolisme des peines comme celui des remèdes : les siècles monarchiques héritèrent de ces sottises avec fidélité. Ainsi, le feu aux hérétiques, champions de l'Enfer, l'écartèlement aux traîtres, fauteurs de division, le poing coupé aux parricides et, dans l'ordre simplement correctionnel, la *cucking-*

stool aux femmes impudiques ou calomniatrices, le masque aux propagateurs de fausses nouvelles, aux imbriaques le tonneau. Dans l'*Homme qui rit*, Victor Hugo enregistre la plupart des coutumes pénales en vigueur au début du XVIII^e siècle dans le Royaume-Uni. Voici le crayon de la *cucking-stool* :

Un trébuchet, dont l'appellation composée du mot français *coquine* et du mot allemand *sthul*, signifie chaise de p... La loi anglaise étant douée d'une longévité bizarre, cette punition existe encore dans la législation d'Angleterre pour les femmes querelleuses. On suspend la *cucking-stool* au-dessus d'une rivière ou d'un étang. On asseoit la femme dedans et on laisse tomber la chaise dans l'eau, puis on la retire et on recommence trois fois ce plongeon de la femme « pour rafraîchir sa colère », dit le commentateur Chamberlayne.

Le goût caricatural dans l'application des tourments appartient en propre à la Chine ainsi qu'aux peuples chrétiens. L'inquisition goguenarde ses victimes, les affuble en talamasques ; ainsi, le bourreau du *Jardin des supplices* découpe un mac-farlane dans la peau d'un condamné. L'horrible Jeffreys assaisonnait de compliments ironiques la flagellation d'une voleuse :

Bourreau — disait-il — je te recommande cette dame. Fouette ferme ! Fouette jusqu'au sang ! C'est Christmas ! le temps est froid et madame aura l'ennui de se déshabiller. Veille donc à lui réchauffer sérieusement les épaules.

A l'inverse de l'allégorie expiatoire, chère aux civilisations (?) chrétiennes, Voltaire, dans

son commentaire sur le livre *Dei delitti e delle pene*, disait :

Le faux monnayeur est un excellent artiste. Il faut le faire travailler à la monnaie avec des fers aux pieds, l'obliger à graver des billets authentiques.

« Le bon vieux temps », cher aux âmes tortionnaires, à Joseph de Maistre, à Veuillot, à Lacordaire, au libérateur Montalembert, apparaît dans sa pouilleuse et sanglante nudité à chaque page de William Andrews. La Cité antique, amoureuse de la vie et sachant le prix de l'être humain, était avare de supplices. Les cruautés que rapportent avec indignation tels mémorialistes d'Athènes ou de Rome n'étaient que jeux d'enfant auprès des tortures inventées par les évêques et les moines. Quand le fils d'Ænobarbus torréfiait (avec tant de sagesse) la crapule des Catacombes pour en éclairer ses jardins, il soulevait l'indignation théâtrale des annalistes et des poètes. Qu'eussent-ils proféré, ces déclamateurs pindariques, devant les autodafés, les grillades en masse du duc d'Albe, le bûcher aux sorcières, le feu bénit mêlant dans ses tourbillons malades, hérétiques et proscrits, les névropathes, les maures, les juifs et les penseurs?

Tant que subsista le paganisme, la douceur des lois gardait les citoyens. Nos mémoires vibrent encore des imprécations contre Verrès, de qui le geôlier Sertius, préluant aux Narcisso Portas, aux Henrique Marzo de la régente d'Espagne, tourmentait si cruellement ses condam-

nés, que la mort ne se pouvait acheter d'un prix assez royal : « *O magnum atque intolerandum dolorem! o gravem acerbamque fortunam! non vitam liberum, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur parentes.* » (Cic. In Verrem, *De suppliciis.*)

Verrès était un officier, ayant par conséquent une justice à lui, faisant de la loi Portia le même état que les modernes Conseils de guerre font du droit, de la justice et de la pitié. Le vol des simulacres divins, la ruine de la Sicile, tant de forfaits et tant de hontes, il combla la mesure en soumettant aux verges un citoyen romain. Du haut de sa croix, les bras étendus sur le rivage de Messine, Gavius fit entendre une clameur plus haute que le sifflement des lanières. Il attesta le nom de Rome, le droit du citoyen et, par la ruine du proconsul, racheta de l'abîme son pays infortuné.

Dès que s'établit le culte du nabi galiléen, le monde retourne à la barbarie, aux ténèbres des peuplades omophages. Un raffinement inouï dans les supplices indique seul une culture plus ancienne. Les « lentes mâchoires » de Tibère pendant quinze cents ans serviront à mordre la chair humaine. Les pontifes du culte nouveau, comme le César de Caprée, et mieux que lui, peut-être, distilleront goutte à goutte une mort épouvantable aux justes, aux martyrs de la libre pensée.

Priscillien fut le premier en date. Sa mort est caractéristique de la noirceur chrétienne.

Aucun empereur — dit Voltaire — n'avait imaginé, avant le tyran Maxime, de condamner un homme au supplice, uniquement pour des points de controverse. Il est bien vrai que ce furent deux évêques espagnols qui poursuivirent la mort des priscillanistes auprès de Maxime. Mais il n'est pas moins vrai que ce tyran voulait plaire au parti dominant en versant le sang des hérétiques. La barbarie et la justice lui étaient également indifférentes.

Jaloux de Théodose, Espagnol comme lui, du sinistre Théodose, complice de l'évêque Théophile, incendiaire du *Serapeum*, il se flattait de lui enlever l'Empire d'Orient, comme déjà il avait envahi celui d'Occident. Théodose était haï pour ses cruautés; mais il sut gagner tous les chefs de la religion chrétienne. Maxime voulait déployer le même zèle, attacher les évêques espagnols à sa fortune. Il flagornait tour à tour l'ancienne religion et la nouvelle; c'était un homme aussi fourbe qu'inhumain, comme tous ceux qui, dans ces temps-là, prétendirent ou parvinrent à l'Empire. Cette vaste partie du monde était gouvernée comme Alger en 1766. La milice faisait et défaisait les empereurs, que très souvent elle choisissait parmi les nations réputées barbares. Théodose, opposait alors à Maxime d'autres barbares, ceux de la Scythie. Ce fut lui qui remplit les armées de Goths, et qui éleva Alaric, le vainqueur de Rome. Dans cette confusion horrible, c'était donc à qui fortifierait le plus son parti par tous les moyens possibles.

Maxime venait de faire assassiner, à Lyon, l'empereur Grattien, collègue de Théodose; il méditait la perte de Valenti-

nien II, nommé successeur de Gratien à Rome, dans son enfance. Il rassemblait à Trèves une puissante armée, composée de Gaulois et d'Allemands. Il faisait lever des troupes en Espagne, lorsque deux évêques espagnols, Idacio et Ithacus ou Itacius, qui avaient alors beaucoup de crédit, vinrent lui demander le sang de Priscillien et de tous ses adhérents, qui disaient que les âmes sont des émanations de Dieu, que la Trinité ne contient pas trois hypostases, et qui, de plus, poussaient le sacrilège jusqu'à jeûner le dimanche. Maxime, moitié païen, moitié chrétien, sentit bientôt toute l'énormité de ces crimes. Les saints évêques Idacio et Ithacus obtinrent qu'on donnât d'abord la question à Priscillien et à ses complices, avant qu'on les fit mourir; ils y furent présents, afin que tout se passât dans l'ordre, et s'en retournèrent en bénissant Dieu et en plaçant le défenseur de la foi, Maxime, au rang des saints. Mais Maxime ayant été défait par Théodose, et ensuite assassiné aux pieds de son vainqueur, il ne fut point canonisé.

Il faut remarquer que Martin, évêque de Tours, peut-être homme de bien, sollicita la grâce de Priscillien; mais les évêques l'accusèrent lui-même d'être hérétique, et il s'en retourna, de peur qu'on ne lui fit donner la question, à Trèves.

La mort de Priscillien fut atroce.

Deux bourreaux attachèrent ses jambes avec des chaînes et ses bras avec des cordes.

Un prêtre lui dit : « Abjure tes erreurs, Priscillien! soumets-toi à l'évêque de Rome. »

Priscillien ne répondit pas.

Les bourreaux mirent ses pieds dans un brasier.

Le prêtre le somma de nouveau d'abjurer ses erreurs et de « glorifier le Père des fidèles ».

Priscillien persista pas son silence.

Le prêtre et un moine ordonnèrent aux bourreaux d'achever leur œuvre. Les bourreaux

obéirent. Ils couvrirent de plaies le corps de Priscillien et versèrent sur ces plaies saignantes du plomb fondu. Puis la peau du crâne fut arrachée; enfin on plongea une fourche rougie au feu dans les entrailles du martyr, dont le moine et le prêtre savouraient les tortures.

Priscillien expira après avoir courageusement enduré cet effroyable supplice. Il fut le premier martyr de la Libre Pensée, la première victime officiellement immoléé par les prêtres de Jésus-Christ, dans l'intérêt de leur Eglise qui ne tarda pas à devenir la plus terrible ennemie du genre humain.

Les six disciples de Priscillien furent torturés comme lui.

Quant à Priscillien, il eut la consolation, après avoir été pendu, qu'il fût honoré de sa secte comme un martyr. On célébra sa fête et on lui fêterait encore s'il y avait des priscillianistes (1).

De même, le tombeau du diacre Paris ne manquerait pas de soulager encore la meute des hystériques, aussi bien que Lourdes ou la Sallette : mais le janséniste est, tout comme l'anabaptiste ou le manichéen, une espèce perdue. Le seul patriarche Synésius, primat de Monsé-gur, attise, comme un veilleur de phare, les clartés de la Gnose pour éclairer cette Mer

(1) Cf. Voltaire, *Commentaire de Beccaria*, t. xxxvii, édition Collin de Plancy, Paris, 1823, et Hippolyte Magen, *Les prêtres et les moines à travers les âges*, « Publications illustrées », sans date.

des ténèbres où patauge la bêtise contemporaine.

Il résiste au Demiurge et favorise les Eons.
Laus sancto Plerômati!

*
* *

La monotonie implacable des tortures promulgue d'âge en âge la férocité du prêtre et le cannibalisme du roi. Ce n'est pas sans raison que la brute sanguinaire des *Soirées de Saint-Pétersbourg* proclamait le bourreau une des assises de l'état chrétien. Il en est même la pierre angulaire, avec le soldat, bien entendu — bourreau poussé au cube — auquel est dévolu cette fonction éminemment glorieuse d'exercer le vol à main armée, objet suprême, objet unique du patriotisme le « plus éclairé ».

Dès les premières tentatives de la pensée humaine vers l'affranchissement, dès que s'affirme la révolte initiale de l'esprit contre les « hommes obscurs », la tyrannie et la déprédation du clergé un rituel inquisitorial est sur le champ promulgué. Les jésuites d'Espagne, par l'entremise de la hideuse Christine, leur servante, n'ont eu, à quinze siècles d'intervalle, pour Aschéri, Noguès, Thioulouze, qu'à reprendre les tourments dont leurs compatriotes Idaco et Ithacus accablèrent Priscillien (1). Les Alfredo

(1) Leur mentalité reste la même, leurs procédés ne varient pas. L'abrutissement et le massacre, le vol à main armée — quand l'escroquerie est impraticable — tels sont les bienfaits du christianisme, invariablement.

Dans les *Annales de la Sainte-Enfance* (décembre 1901),

Péñas, les Narcisso Portas, le juge infâme Enrique Marzo recommencent, avec plus de cabotinage peut-être, mais d'un cœur non moins atroce, les abominations des Nithard, des Boguet, des Rémigius. Ils savent comment arracher les ongles, brûler à petit feu, écraser les

Marie-Augustine Balin, une de ces mégères papelardes que l'antiphrase populaire traite de « bonnes sœurs », écrit de Mandchourie avec un ton de gentillesse :

« Les Russes devenaient de plus en plus furieux contre les Chinois. Ils tuaient sans pitié tous ceux qu'ils rencontraient : en moins de cinq minutes nous les avons vus en tuer six : nous étions terrifiées devant ce spectacle ! »

Plus tard, la « bonne sœur » ayant suivi l'armée russe, s'accoutume aux égorgements.

« Deux mille soldats chinois nous attendaient à San-Sing pour nous massacrer... mais la veille, quatre mille Russes étant descendus du Nord, prirent le fort, firent sauter l'arsenal et tuèrent tous les soldats chinois, de sorte que nous n'en vîmes pas un seul aux bords du fleuve. *Deo gratias!* nous étions sauvées. »

L'assassinat de deux mille Chinois par quatre mille Russes délecte la fille Balin. Mais ce n'est pas tout :

« Une chose nous fit plaisir. Une pauvre maison brûlait à côté d'une superbe pagode; je me disais : Quel dommage que le diable ne soit pas brûlé! A l'instant même, un cosaque allume un fagot de paille, le porte à la pagode et la fait flamber. *Quelle bonne action! Nous en avons ri de bon cœur!* »

« Une autre fois, nous avons vu, avec quel plaisir! les soldats russes renverser les idoles gigantesques, les brisant à coups de sabre : *nous partageons leur bonheur.* »

L'incendie, la ruine, le pillage, comme au temps où la populace que fomentait l'évêque Cyrille écrasa Hypathie à coups de pierres, enivrent de plaisir évangélique cette pieuse truie. Elle eût apporté son cotret au bûcher de Jean Huss. Et, missionnaire du peuple de Diderot, de Voltaire, de Claude Bernard, de Renan, de Clémence Royer, elle emprunte au limier du Saint-Office le brandon incandescent qui dévore jusqu'au dernier vestige des civilisations. C'est pourquoi Waldeck-Rousseau, et les ministres ses porte-coton, et la Chambre sa servante, ne manqueront point de voter, avec l'argent de la France, une monstrueuse indemnité pour les pirates en soutane, les femelles à cornettes et à bavolets. (Février 1902.)

génitoires, émasculer par la faim, exaspérer par la soif, le tout afin que l'épiscopat espagnol garde un trône où le scrofuleux héritier d'Alphonse XII accomplira les basses œuvres du Jésus.

Dès le iv^e siècle, le cérémonial est ordonné. Il n'est fibre du corps humain qui ne puisse devenir, grâce à l'ingéniosité cléricale et monarchique, le siège d'une épouvantable douleur. Le brodequin brise en mille éclats les os des jambes; par-dessus les coins, on « voit issir la moelle ». Dans la chambre de torture, on arrache par petites touffes les poils du patient; car les successeurs de Dominique ou de Pierre de Castelnau dépassent de beaucoup en fureur meurtrière le Delaware ou le Pied-Noir, qui se contentent de scalper leur ennemi. Dans les plaies vives, on coule de l'huile bouillante, du plomb fondu; on insère des épines entre l'ongle et le doigt; on allume sous les victimes des feux ménagés de telle sorte que la mort n'apporte pas une brusque terminaison à leurs géhennes. On essorille: on arrache le sexe, les mamelles avec toutes sortes de raffinements et de subtilités. Près du bourreau se tient un médecin plus ignare et presque aussi infâme que ceux qui, de nos jours, constatent les « miracles » à Lourdes et autres casinos sacrés.

L'homme en robe noire instruisait l'homme en souquenille rouge. Il dosait la torture et gardait le patient d'une fin libératrice. L'estrapade rompaît les membres, disloquait les articulations.

La question de l'eau faisait éclater comme une outre pleine le sorcier ou l'hérétique. Le Moyen Age, cependant, négligea, la plupart du temps, une fioriture inventée par Tibère, « grand maître en la science de bourrellerie » et digne de l'approbation de tous les papes, de tous les rois qui, depuis les Césars, se baignèrent dans le sang des opprimés :

De tant de sortes de tourments qu'il inventa, celui-ci me semble plus cruel. Après avoir fait enyvrer des hommes par malice et à force de boire, il commandait qu'on leur liast fort étroitement les membres virils, et ainsi il les faisoit grossir et tendre, non sans endurer un cruel tourment de l'urine et des petites cordes de boyau dont ils étoient liez (1).

Chaque élément concourait aux exécutions publiques ou secrètes. Le feu surtout permettrait de varier l'horreur de la question, depuis le fer rouge, la marque, les compèdes, la lampe ardente, jusqu'à l'autodafé. Quand, excrucié par la question préalable, les chevilles rompues, les jambes fracassées, les bras en loques, le juif ou l'hérétique, le savant, l'honnête homme avaient épuisé les formes diverses de la méchanceté apostolique ou royale, sur le martroy, au *quemadero*, le bûcher consumait ces restes lamentables. Laffemas, complice de Richelieu, permettait aux capucins Lactance et Tranquille de

(1) *Histoire des Empereurs romains, avec leurs portraits en taille douce, écrite en latin par SUÉTONE et traduite en français par D. B. — A PARIS, chez Nicolas de Gras, au troisième pillier de la Grande Salle, à l'É couronné, MDCXCXI.*

cinérer vivant le misérable Urbain Grandier, ce pendant qu'à travers les nuages de la fournaise, « tendant au ciel ses bras dont le feu a déjà fait des os de squelette », le sublime confesseur William Hawkes attestait sa foi plus brûlante et plus haute que la flamme dévoratrice :

Tu as ici ton rang, ô invincible Haux !
 Qui, pour avoir promis de tenir les bras hauts
 Dans le milieu du feu, si du feu la puissance
 Faisait place à ton zèle et à la souvenance.
 La face était brûlée, et les cordes des bras
 En cendres et charbons étaient chutes en bas,
 Quand Haux en octroyant aux frères leur requête,
 Des os qui furent bras fit couronne à sa tête.

(AGRIPPA D'AUBIGNÉ.)

Pour la Féodalité, plus tard pour la Monarchie, en tout temps pour l'Eglise, les exécutions de mécréants furent un mode précellent d'acquérir la propriété.

Reginald Front de Bœuf qui, dans les souterrains de Torquilstone, menace le vieux Isaac de le coucher sur des barres de fer préalablement rougies, tandis « qu'un esclave sarrazin frotera ses membres d'huile, pour empêcher que le rôti ne brûle » (Walter Scott, *Ivanhoë*), n'est pas issu tout entier de la fantaisie épique du romancier calédonien. Pour extorquer aux Juifs leurs trésors, le roi Jean pratiquait des méthodes analogues aux expédients préconisés par M. Edouard Drumont, l'homme aux « chemises soufrées ».

Ayant fait enfermer dans un de ses châteaux un israélite opulent, il lui fit arracher tous les jours une dent, jusqu'à ce que le prisonnier, voyant la moitié de sa mâchoire dégarnie, eût consenti à payer une somme énorme dont le tyran voulait s'emparer (1).

(1) Les héritiers du Cœur-de-Lion n'apportaient aucune retenue dans leur antisémitisme :

* Si le roi (Edward 1^{er}, 1274-1307) trouvait de l'opposition dans ses tentatives de pillage, il existait une race d'hommes à qui (*sic*) il semblait permis de piller et d'opprimer avec impunité. Les juifs s'étaient originalement introduits en Angleterre sous Guillaume le Conquérant, et, quoiqu'ils fussent liés par de grandes restrictions, sujets à beaucoup d'extorsions et souvent égorgés par la populace, ils avaient, dans le cours de deux siècles, considérablement augmenté en nombre et en opulence. Ils étaient établis dans toutes les villes commerciales. Mais leur principale résidence était un quartier de Londres distingué par le nom de Juiverie. Ils obéissaient, sur toutes les affaires spirituelles, à un grand prêtre de leur choix, confirmé par une patente de la couronne; pour le temporel, ils se trouvaient placés sous la juridiction d'un officier chrétien, nommé par le roi, et appelé le Justicier des juifs. On a déjà dit qu'ils prêtaient de l'argent à intérêt; les amendes, les confiscations, les tailles et subsides des gouvernements féodaux leur donnaient de nombreuses occasions d'exercer leur industrie favorite. Ils avaient trouvé un protecteur dans le roi Henri, quoiqu'il leur en eût coûté des sommes énormes. Edward (il est difficile de rendre raison de sa politique) avait toujours passé pour leur ennemi et leur persécuteur. Il est aisé d'expliquer la haine du peuple qui les regardait comme de race maudite, descendant de ceux qui avaient crucifié le Sauveur et comme usuriers *accaparant les richesses et même le nécessaire des chrétiens* (Cf. la collection de la *Libre Parole*). Mais pourquoi le roi, supérieur, comme il semblait l'être, aux préjugés du vulgaire, se montrait-il leur ennemi plus qu'aucun de ses prédécesseurs et se privait-il lui-même d'une ressource qu'ils avaient si souvent employée avec tant de succès? Dans la première année après son couronnement, on défendit aux juifs d'élever des synagogues, de tenir aucun fief, ou aucun franc-tènement, et de prendre aucun intérêt pour prêt d'argent. Tout israélite, dès l'âge de sept ans, dut porter, sur la partie la plus apparente de son vêtement, deux bandes de drap jaune de six pouces de large, comme marque distinctive, et les individus des deux sexes furent, dès l'âge de douze ans, assujettis à une capitation de trois pences, qui se payait annuellement à Pâques. Exclue de toutes les sources

Après une résistance héroïque de trois siècles, le pays albigeois enrichit de ses dépouilles, inquisiteurs méridionaux rapaces barons du Nord, jusque au temps que, pressuré, affaibli, ruiné d'hommes et de courage, il passa, au XIII^e siècle et par l'intermédiaire d'un cadet entre les mains du stupide Louis IX, ce roi de France que les prêtres canonisèrent sans doute, à cause qu'il n'était pas possible d'en trouver un qui fût plus inepte, plus malfaisant et carnassier.

de bénéfices, cette race adopta d'autres expédients pour faire de l'argent; elle se mit à rogner les monnaies, délit dont la découverte fut difficile tant que dura l'usage légal de couper les pences d'argent en demi-pence et farthings. Ce crime doit avoir été général dans leurs familles, si nous en jugeons par le châtement (1279). Le même jour, tous les juifs soupçonnés de quelque délit furent arrêtés : le peu d'argent rogné que l'on trouva chez eux fut regardé comme la preuve évidente de leur culpabilité : une commission spéciale s'occupa de les juger pendant plusieurs mois : on en pendit à Londres deux cent quatre-vingts des deux sexes, et peut-être bien un plus grand nombre dans le reste du royaume, et l'on confisqua au profit de la couronne leurs maisons et toutes leurs propriétés.

Ce peuple malheureux n'avait pas cependant fourni assez de victimes. En 1287, à un jour marqué (2 mai), tous les juifs de l'Angleterre, sans distinction d'âge ni de sexe, furent arrêtés, jetés dans les prisons et retenus au cachot jusqu'à ce qu'ils eussent racheté leur liberté par un présent de douze mille livres (pounds) pour le roi. Trois années après, leur sort fut fixé (31 août). Il fut ordonné par une proclamation à toute la race de quitter le royaume à jamais dans le court espace de deux mois et sous peine de mort. Le nombre des exilés à qui le roi donna des passeports et accorda un secours suffisant pour leur voyage, s'éleva à soixante mille cinq cent onze. Mais leurs maisons et leurs terres, leurs trésors et leurs créances, tout fut confisqué au bénéfice de la couronne. On dit que, durant le passage, il en périt un grand nombre par la haine ou l'avidité des mariniens, dont plusieurs furent ensuite convaincus et subirent la peine de leur crime. (JOHN LINGARD. *Histoire d'Angleterre*, t. III, trad. par M. le chevalier de Roujoux. Paris, Carié de La Charie, édit. 1825.)

Les confiscations engraisaient la monacaille fainéante. Le Saint-Office, non content de réduire en cendre juifs, maures, cathares, albigéois, protestants, magiciens, astrologues, « possédés », héritait de leurs biens, les engloutissait dans ses coffres insatiables — ainsi, Caligula ou Néron « acceptaient » l'hoirie des condamnés à mort.

Ce n'était pas l'escroquerie onctueuse du clergé moderne et des congrégations « expulsées ». C'était le vol à main armée des Chauffeurs ou de Mandrin.

Diane de Poitiers demandait à son royal et gâteux amant le don d'un réformé comme celui d'un joyau.

Elle battait monnaie à la place de Grève. Pour les protestants, ce fut la féroce Diane de Tauride. Elle les dépouillait en les égorgeant sur son autel. La « Vache à Colas », comme on appelait alors la Réforme, fut sa vache à lait et à sang.

(PAUL DE SAINT-VICTOR, *Hommes et Dieux*, XIII).

La noblesse et le clergé de France vécurent, au xvii^e siècle, de la proscription des huguenots. A cette époque, ruiné par ses catins on ne peut plus duchesses, par ses guerres et par ses bâtiments, le vieil époux de la Maintenon, avec un cynisme tout monarchique, se prostituait au juif Samuel Bernard, grand « acquéreur » de parpaillots. Louis XIV préludait ainsi aux comportements de Louis-Philippe — arrière petit-fils de sa bâtarde — lequel, vers 1840, flagornait la première baronne de Rothschild.



C'était le « bon vieux temps ». William Andrews, pour la Grande-Bretagne seulement, recueille un spicilège des mieux fournis. En Écosse, l'usage s'est conservé, jusqu'au début du XIX^e siècle, de donner des fêtes publiques avant ou après l'exécution. Il est vrai que l'on ne mangeait pas tout à fait le corps du pendu. Le christianisme est une loi de douceur et d'abstinence, comme il appert de Flamidien. L'Église, d'ailleurs, tient beaucoup aux jours maigres. On se contente d'arroser le cadavre

... et la cave épuisée
Fait couler à pleins brocs une liqueur aisée,

ce pendant que les suppôts de Thémis bâfrent du plum-pudding. On bâmoche autour du pilori et de la potence, comme dans la tour de Ravenswood. A Paisley, juges, greffiers, *aldermen* s'emplissent de bière double et de *claret*. Ils font carrouse le jour même du supplice et n'hésitent point à dévorer d'un seul coup plus de quatre-vingts pistoles en l'honneur du défunt. Ce sont les épices du gibet, la ripaille de la mort.

La question ouvre l'appétit du magistrat. Non seulement « elle fait passer une heure ou deux », mais elle déchaîne agréablement le pourceau compliqué d'hyène qui grogne dans le fond des « diables engiponnés ». Le cabaret Paxton, à Edimbourg, était fort achalandé pour ces sortes

de repas. C'est à la taverne de Cleribug que le capitaine Mannering va consulter son avocat Pleydell, en train de s'ivroger, comme d'habitude, le samedi au soir.

Sous Henri VIII, soixante-douze mille exécutions donnèrent à la vieille Angleterre un spectacle nouveau toujours et toujours applaudi. Les gibets font partie de la chose municipale. C'est à leur présence qu'un village, qu'un bourg, un hameau de quelques feux doit son existence économique; c'est aux portes des églises que s'enchâssent les carcans!

Andrews abonde là-dessus en historiettes patibulaires; avec son calme imperturbé, il narre les « usages curieux », les « singulières anecdotes » et rend hommage, en passant, à l'« humanité de la nation anglaise » :

..... j'admire en tout ceci

De quelle allure aimable, ainsi qu'en son domaine,
De supplice en supplice Olivier se promène;
Quitte l'un, reprend l'autre et va sans trébucher
Du fagot au licol, du gibet au bûcher!
Comme il en fait jaillir mille grâces cachées! »

(VICTOR HUGO *Cromwell.*)

Les bois de justice, les arbres secs, les fourches où Gwinplaine heurte un pendu goudronné, concourent à l'agrément du paysage ainsi qu'à l'information des pèlerins.

L'*Itinerarium Anglicæ* d'Ogilby (xvii^e siècle) trace un itinéraire tout à fait galant à travers les ruisseaux, les forêts, les moulins à vent, et toujours, comme étoile indicatrice, un gibet à l'ho-

rizon. Pour aller de Frampton, Wilberton et Sherbeck à Nottingham, « vous gardez toujours votre droite et trouvez sur la gauche une potence au-dessus du pont de pierre ». Si le voyageur continue, il jouit encore d'une perspective dont les lakistes n'ont pas suffisamment orné leurs poèmes; car « en quittant Nottingham, après avoir passé le gibet, on monte sur une petite colline... » Aussi, la bonne foi d'Andrews n'est pas douteuse quand, sérieux comme un âne qu'on émouche, il opine que la hart fut, en Angleterre, « le genre de peine capitale en usage pendant de longs siècles et même encore aujourd'hui; car on a bien, pour donner la mort, employé d'autres modes de supplices, mais aucun comme celui-là n'a reçu une application générale ». Pour n'être pas formulé dans un langage exquis, l'apophtegme n'en est pas moins divertissant.

Outre le gibet si plantureux en corbeaux que Bewick, dans les *Oiseaux d'Angleterre*, n'assigne pas d'autre futaie aux corneilles, choucas, freux et corvinés de toute espèce qui, malgré les huiles empyreumatiques, dévorent les pendus; outre le gibet et le fouet saxon, ne discernant pas l'homme d'avec l'animal (si peu distincts au Moyen Age); outre les ceps, le pilori, la marmite d'eau ou de graisse bouillante pour les empoisonneurs et les sorciers; outre enfin les épreuves juridiques dont le résultat heureux, néfaste, peu importe, aboutissait à la mort du patient : l'ordalie par le fer rouge, l'immersion

ou les breuvages empoisonnés dont la vertu probatoire ne donnait un espoir d'impunité qu'aux gredins les plus endurcis, la miséricordieuse Angleterre tenait en réserve, pour certains délits, un châtement qu'Andrews n'hésite pas à qualifier de « cruel et de barbare ». C'est *la presse à mort*, dont Victor Hugo dramatisa les épouvantes dans l'un des plus mémorables chapitres de *l'Homme qui rit*. Le jeune lord Fermain Clancharlie, abandonné par les *comprachios* et retrouvé dans une baraque de saltimbanques, doit être confronté avec le misérable qui en a fait un monstre :

L'homme lié sur le sol était absolument nu, à cela près de ce haillon hideusement pudique qu'on pourrait nommer la feuille de vigne du supplice, et qui était le *succingulum* des Romains et le *christipannus* des gothiques, duquel notre vieux jargon gaulois a fait le *cripagne*. Jésus, nu sur la croix, n'avait que ce lambeau.

L'effrayant patient que considérait Gwinplaine semblait un homme de 50 à 60 ans. Il était chauve. Des poils blancs de barbe lui hérissaient le menton. Il fermait les yeux et ouvrait la bouche. On voyait toutes ses dents. Sa face maigre et osseuse était voisine de la tête de mort. Ses bras et ses jambes, assujettis par les chaînes aux quatre poteaux de pierre, faisaient un X. Il avait sur la poitrine et le ventre une plaque de fer, et sur cette plaque étaient posées en tas cinq ou six grosses pierres. Son râle était tantôt un souffle, tantôt un rugissement.

Le shérif, sans quitter son bouquet de roses, prit sur la table, de la main qu'il avait libre, sa verge blanche et la dressa en disant :

— Obéissance à Sa Majesté.

Puis il reposa la verge sur la table.

Ensuite, avec la lenteur d'un glas, sans un geste, aussi immobile que le patient, le shérif éleva la voix.

Il dit :

— Homme qui êtes ici lié de chaînes, écoutez pour la dernière fois la voix de la justice. Vous avez été extrait de votre cachot et amené dans cette geôle. Dûment interpellé et dans les formes voulues, *formaliis verbis pressus*, sans égard aux lectures et communications qui vous ont été faites et qui vous vont être renouvelées, inspiré par un esprit de ténacité mauvaise et perverse, vous vous êtes enfermé dans le silence et vous avez refusé de répondre au juge. Ce qui est d'un libertinage détestable, et ce qui constitue, parmi les faits punissables du cashlit, le crime et délit d'oversenness.

Le sergent de la coiffe, debout à droite du shérif, interrompt et dit avec une indifférence qui avait on ne sait quoi de funèbre :

— *Overhernessa*. Lois d'Alfred et de Godrun, chapitre vi.

Le shérif continua :

— C'est pourquoi, homme, puisque vous n'avez pas voulu vous départir du silence, bien que sain d'esprit et parfaitement informé de ce que vous demande la justice, puisque vous êtes diaboliquement réfractaire, vous avez dû être géhenné, et vous avez été, au terme des statuts criminels, mis à l'épreuve du tourment dit « la peine forte et dure ». Voici ce qui vous a été fait. La loi exige que je vous en informe authentiquement. Vous avez été amené dans cette basse-fosse, vous avez été dépouillé de vos vêtements, vous avez été couché tout nu à terre sur le dos, vos quatre membres ont été tendus et liés aux quatre colonnes de la loi, une planche de fer vous a été appliquée au ventre, et 'on vous a mis sur le corps autant de pierres que vous en pouvez porter. « Et davantage », dit la loi.

— *Plus que*, affirma le sergent.

Le shérif poursuivit :

— En cette situation, et avant de prolonger l'épreuve, il vous a été fait, par moi, shérif du comté de Surrey, sommation itérative de répondre et de parler, et vous avez sata-
niquement persévéré dans le silence, bien qu'étant au pouvoir des gênes, chaînes, ceps, entraves et ferrements.

— *Attachimenta legalia*, dit le sergent.

— Sur votre refus et endurcissement, dit le shérif, étant équitable que l'obstination de la loi soit égale à l'obstination du criminel, l'épreuve a continué, telle que le com-

mandent les édits et textes. Le premier jour on ne vous a donné ni à boire ni à manger.

— *Hoc est super jejunare*, dit le sergent.

Il y eut un silence. On entendait l'affreuse respiration sifflante de l'homme sous le tas de pierres.

Le sergent, en droit compléta son interruption :

— *Adde augmentum abstinentiæ ciborum diminutione.*

Consuetudo britannica, article 50½.

Ces deux hommes, le shérif et le sergent, alternaient; rien de plus sombre que cette monotonie imperturbable; la voix lugubre répondait à la voix sinistre; on eût dit le prêtre et le diacre du supplice célébrant la messe féroce de la loi.

Le shérif recommença :

— Le premier jour on ne vous a donné ni à boire ni à manger. Le deuxième jour on vous a donné à manger et pas à boire; on vous a mis entre les dents trois bouchées de pain d'orge. Le troisième jour on vous a donné à boire et pas à manger. On vous a versé dans la bouche, en trois fois et en trois verres, une pinte d'eau prise au ruisseau d'égout de la prison. Le quatrième jour est venu. C'est aujourd'hui. Maintenant, si vous continuez à ne pas répondre, vous serez laissé là jusqu'à ce que vous mouriez. Ainsi le veut justice.

Le sergent, toujours à sa réplique, approuva :

— *Mors rei homagium est bonæ legi.*

— Et tandis que vous vous sentirez trépasser lamentablement, repartit le shérif, nul ne vous assistera, quand même le sang vous sortirait de la gorge, de la barbe et des aisselles, et de toutes les ouvertures du corps depuis la bouche jusqu'aux reins.

— *A throtebolla*, dit le sergent, *et pabu et subhircis, et a grugno usque ad crupponum.*

Le shérif continua :

— Homme, faites attention. Car les suites vous regardent. Si vous renoncez à votre silence exécrable, et si vous avouez, vous ne serez que pendu, et vous aurez droit au meidefeoh, qui est une somme d'argent.

— *Damnum confitens*, dit le sergent, *habeat le meldefeoh. Leges Inæ*, chapitre xx.

— Laquelle somme, insista le shérif, vous sera payée en

doitkins, suskins et galihalpens, seul cas où cette monnaie puisse être employée, aux termes du statut d'abolition, au troisième de Henri cinquième, et aurez le droit de jouissance de *scortum ante mortem*, et serez ensuite étranglé au gibet. Tels sont les avantages de l'aveu. Vous plaît-il répondre à justice ?

Le shérif se tut et attendit. Le patient demeura sans mouvement.

Le shérif reprit :

— Homme, le silence est un refuge où il y a plus de risque que de salut. L'opiniâtreté est damnable et scélérate. Qui se tait devant justice est félon à la couronne. Ne persistez point dans cette désobéissance non filiale. Songez à Sa Majesté. Ne résistez point à notre gracieuse reine. Quand je vous parle, répondez-lui. Soyez loyal sujet.

Le patient râla.

Le shérif repartit :

— Donc, après les soixante-douze premières heures de l'épreuve, nous voici au quatrième jour. Homme, c'est le jour décisif. C'est au quatrième jour que la loi fixe la confrontation.

— *Quarta die, frontem ad frontem adduce*, grommela le sergent.

— La sagesse de la loi, reprit le shérif, a choisi cette heure extrême, afin d'avoir ce que nos ancêtres appelaient « le jugement par le froid mortel », attendu que c'est le moment où les hommes sont crus sur leur oui et sur leur non.

Le sergent appuya :

— *Judicium pro frodmortell, quod homines credendi sint per suum ya et per suum na*. Charte du roi Adelstan, tome I^{er}, page 173.

Il y eut un instant d'attente, puis le shérif inclina vers le patient sa face sévère.

— Homme qui êtes là couché à terre...

Et il fit une pause.

— Homme, cria-t-il, m'entendez-vous ?

L'homme ne bougea pas.

— Au nom de la loi, dit le shérif, ouvrez les yeux.

Les paupières de l'homme restèrent closes.

Le shérif se tourna vers le médecin, debout à sa gauche.

— Docteur, donnez votre diagnostic.

— *Probe, da diagnosticum*, fit le sergent.

Le médecin descendit de la dalle avec la raideur magistrale, s'approcha de l'homme, se pencha, mit son oreille près de la bouche du patient, lui tâta le pouls au poignet, à l'aisselle et à la cuisse, et se redressa.

— Eh bien, dit le shérif.

— Il entend encore, dit le médecin.

— Voit-il? demanda le shérif.

Le médecin répondit :

— Il peut voir.

(VICTOR HUGO, *L'Homme qui rit*, lib. IV, cap. v.)

A la plèbe sanguinaire, au juge sans entrailles faisait échec la victime endurcie. Au bourreau impitoyable répondait le prévenu stoïque. Ce « charme de taciturnité », où les démonologues trouvaient le *sigillum Diaboli* en attendant que la science y reconnût un des caractères essentiels de l'hystérie, est assez commun dans ces jours exécrés. L'excès des maux engourdit à la manière du chloroforme et prête au dernier des laboureurs une constance de héros.

Je sçais — dit Montaigne (*Essais*, lib. II, cxxxii) — qu'il s'est trouvé de simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, écraser le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, poulsier les yeux sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon... combien en a-t-on veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntées d'aultruy, ignorées et incogneues?

Grippeminaud lui-même usait ses « gryphes » sur la couenne du bélière, aussi dure que le cuir du buffle ou du rhinocéros.

La décollation, réservée aux grands personnages, était la peine la plus douce et la plus noble en même temps. Guillaume le Conquérant la réserva expressément à l'aristocratie. Les échafauds de Withehall (1649) et de Fotheringay (1587) virent tomber deux têtes royales : spectacle vengeur et consolant ! Jane Gray (1554), après Anne de Boleyn (1536), posa aussi pour mourir,

Sur le funèbre bloc sa tête pâle et belle.

Et ce fut le billot visqueux de la Tour de Londres qui reçut un dernier baiser de ces lèvres charmantes ! Jane Shore, en sa qualité de bourgeoise, femme d'un orfèvre de Lombard Street, endura les affronts du sinistre Richard III « brouillé avec l'amour dès le ventre de sa mère ». Elle paya de cruelles humiliations les jours de splendeur et la tendresse d'Edward IV. (Cf. le drame de Rowe infiniment supérieur à la plate et niaise adaptation d'Andrieux.)

Néanmoins, ce n'était pas toujours à la face que, pareille aux meurtriers de César, *feri faciem*, la vengeance de leurs proches atteignait les rois. Les exécutions du sinistre Gloucester sont enveloppées de mystère, comme celles d'un despote oriental. Quelques muets d'Ildiz-Kiosk en eussent été les ministres pertinents. Et quel supplice digne d'une Roxane frénétique, cette farce machinée en 1327, par Mortimer, le sanglant « paramour » d'Isabelle de France, calvaire d'Edward II, sous le fouet de John Maltravers,

exécution du prince voluptueux empalé avec des barres de fer rouge sur le cadavre de son amant! (1).

Les royaumes du continent prodiguent aussi les échafauds. Les têtes les plus hautes sont tranchées par la main du pautonnier : Biron, Cinq-Mars, Montmorency, Egmont, victimes des passions hideuses que fomenta la royauté.

Si la hache atteignait les grands, c'est sans nulle retenue que la potence châtiât la racaille bourgeoise et populaire. En 1817, Cruikshank vit pendre à Old Bayley une dizaine de personnes, dont deux femmes coupables d'avoir fabriqué, peut-être, mais à coup sûr propagé de fausses bank-notes. Cette monstrueuse crucifixion inspira au caricaturiste de nobles sentiments et l'un de ses plus mauvais croquis

*
**

Ce n'est pas la moindre vertu d'Andrews que de savoir dater. Il est précis et chronologue. Il

(1),... On l'affubla (Huges Spenser) d'une robe noire avec les armes de sa famille renversée; on lui posa un rouleau d'orties sur la tête; on le pendit à une potence élevée de cinquante pieds, au milieu des acclamations et des huées de la populace. A peu de distance au-dessous de lui, on supplicia aussi Simon de Reading, fidèle serviteur qui avait toujours partagé les diverses fortunes de son maître. On décapita, en outre, le comte d'Arundel et deux autres gentilshommes : ils étaient restés neutres durant toute l'invasion, mais on les accusait d'avoir consenti à la mort du duc de Lancastre. Aux yeux du public, tout leur crime était de posséder des terres contiguës à celles du mignon de la reine à qui elles furent bientôt données. (JOHN LINGARD, *loc. cit.*)

permet de comparer et d'établir des synoptiques entre les œuvres de la justice et les œuvres de l'esprit. L'intelligence humaine cherche, découvre, imagine et se souvient. Le juge, ossifié dans la nocuité pédantesque, promulgue les supplices avec une quiétude imbécile que ne troublent ni les lumières conquises, ni le déclin des mœurs vers la pitié. Rien de la boucherie afflictive ne tombe en désuétude. De 1673 à 1717, Dryden, Pope, Addison peuvent, à chaque instant, repaître leurs yeux du gibet national. En 1683, du vivant de Sydenham, un fou assassin de 19 ans, André Mill, est branché à la potence de Merrington, dans le comté de Durham. (Depuis vingt ans, le jury a fait guillotiner Kaps, Louis Menesclou, Vacher (1), tous trois irresponsables, uniquement parce que leurs

(1) Vacher, de si horrible mémoire, n'était qu'un malade dangereux. L'ayant rencontré sur le trimard, j'ai parlé avec lui à peu près pendant cinq minutes; quand je le quittai, j'étais mal à l'aise, impressionné comme quand on rencontre une bête venimeuse, un monstre (il se croyait envoyé de Dieu, être sur la terre pour accomplir une grande mission). Il m'assurait avoir vu Dieu de ses yeux, comme il me voyait moi-même, et en avoir reçu cette mission qu'il était chargé d'accomplir; en un mot, c'était un homme très chrétien, peut-être un peu plus fou *ou plus croyant* que les autres. Il me fit voir son livret militaire; il avait été sergent: c'était donc aussi un bon patriote, intolérant, sanguinaire comme tout bon patriote et chrétien doit être. N'était-il pas dans la tradition religieuse quand il cherchait à immoler et qu'il immola les plus blanches brebis, c'est-à-dire les plus innocentes victimes expiatoires qui lui tombèrent sous la main? Est-ce que les holocaustes humains n'ont pas été en grand honneur dans les religions? Est-ce que les grands sacrificateurs, les grands prêtres ont été dénoncés comme des criminels, des monstres? Non, au contraire: ils étaient admirés.

« forfaits » avaient mis en branle ce qui tient lieu de cœur aux épouses des bourgeois.) En 1744-1745, les savants Graham, Folkes sont contemporains d'Eugène Aram, instituteur supplicié; en 1721, Newton scrute les lois du monde, Swift, en modifiant l'échelle des proportions humaines, découvre le néant de la puissance, de la gloire et de la beauté, ce pendant que la « presse à mort » fonctionne sans relâche, écrasant des poitrines, comme le char de Djaggernaut. Au temps même de lord Byron, de Macpherson, de Watter Scott, de Brougham, de Macaulay, un autodafé à Lincoln (1772), les blasphémateurs au pilori (1812), les faux témoins ferrés aux pieds (1830) montrent que la vieille abominable justice est toujours implacable aux malheureux, qu'elle se raille de leurs plaintes, comme l'écuyer Ralph, des mésaventures d'Hudibras, tourmenté dans les ceps, à la diligence du caquemarre Sidrophel.

De nos jours, en France, quand un écrivain probe et fier crache son dégoût à la face des pantalons qui gouvernent la troisième République, un coup de téléphone venu de l'Intérieur met sur pied le quatuor de laquais dont se compose la IX^e chambre correctionnelle : aussitôt l'écrivain est condamné à un an de prison,

Abraham entendait Yaveh lui prescrivant de sacrifier, de brûler son fils. Vacher aussi disait l'entendre et, en me quittant il affirma que j'entendrais parler de lui; le malheureux, il obéit aux ordres divins. (EMILE HAMELIN, *Le Flambeau*, Vienne (Isère), 19 janvier 1902.)

exactement la moitié de la peine que subit le frère Coq, mariste, pour avoir, sans l'agrément du père de famille, sodomisé le petit Detollenaëre, auquel, par surcroît, il a communiqué la syphilis!

Autrefois, en Angleterre, le sort des gens de lettres semble avoir été presque aussi misérable. Ici, la chronologie de la cruauté pénale est concordante avec celle du progrès intellectuel. Presque toutes les victimes sont des porte-flambeaux de la pensée affranchie. Pour une mauvaise pointe sur les favoris de Richard III, Collingbourne est décapité, sa poitrine ouverte, ses restes pantelants jetés au feu. Les évêques Bancroft et Wifiting brûlent et condamnent *Les Amours* d'Ovide, traduits par Marlowe. Les écrits de Milton sont pareillement livrés aux flammes (sans doute vers une date postérieure à celle que donne Andrews : 27 août 1659; Charles II n'est rentré qu'en 1660). Et le martyrologe continue. Incarcéré, déchu, essorillé, le Dr Leighton, en 1630; flagellés, Littburne et Waston en 1628, William Pryn en 1633; exposés au pilori, le doux Benjamin Keach, en 1664; Daniel de Foë, en 1704 (Pope plaisante indignement, tandis que la foule s'attendrit, couronne de fleurs la victime et suspend des guirlandes au poteau d'infamie). Atwood (1766), Wilson (1793) furent condamnés à l'exposition, l'un pour philosophie de l'histoire, l'autre pour badinage satirique. Wilson, trop indigent, inhabile à payer l'amende, prit la fuite, gagna le

Nouveau Monde et découvrit les oiseaux! Il ne faut pas oublier que ces condamnations atroces furent la plupart édictées sous des princes que l'Histoire, l'Académie et les jésuitières congratulent pour avoir épandu leurs bienfaits sur les gens d'esprit, vaqué à la protection des lettres et des arts!

Après quoi (et après pendaison, bûchers ou bastonnades), les magistrats d'ordre municipal et judiciaire prennent place à table, hument le pot comme des dieux. Ils ont accompli un geste de civilisation. De même, une commune est incapable de tenir marché si elle ne possède au moins un pilori. L'instrument de torture sert à établir la capacité civile d'une agglomération menu réfractaire au havage du bourreau). Tel le Sénon, qui ne pouvait se marier qu'après avoir égorgé un ennemi. C'est par là que les peuplades religieuses et guerrières accréditent le dogme de l'Autorité.



Il serait présomptueux de dire que le progrès, « cette idole des gobe-mouches », ait amendé l'ordre ancien.

Beccaria, Voltaire, Diderot, la Révolution française n'ont édulcoré ni les lois, ni les mœurs. La cruauté se masque d'hypocrisie, et rien de plus. Au lieu des tenailles, des crocs, des araignées, des escarpins et des lanières, dans sa lâcheté sournoise et malfaisante, la bourgeoisie

capitaliste a ordonné des supplices qui, pour être moins formels, ne le cèdent en rien aux pratiques des anciens tourmenteurs. Le monde moderne exècre à ce point les misérables qu'il a inventé la philanthropie. En quelques mois, la prison cellulaire tue un homme, rompt ses membres comme la question et lui vide, en outre, le cerveau. Elle ne remonte guère qu'à 1786. Les quakers de Philadelphie, avec la méchanceté glaciale et méthodique du protestantisme, organisent dans Vanut-Street les premiers cachots d'isolement. Auburn (1816) construit une geôle pareille : mais les prisonniers deviennent fous. En 1833, Gustave de Beaumont, économiste, prêchant de l'amélioration par le séquestre, et Tocqueville, autre doctrinaire, inspirent les bâtiments de Mazas, où Louis-Napoléon, en 1851, les fait incarcérer : « Il n'est pas mauvais — dit alors Victor-Hugo — que le législateur tâte de sa loi. » La prison de Fresne-lès-Rungis — un chef-d'œuvre! — exalte jusqu'à la folie homicide les raffinements du régime cellulaire, de la claustration. Le prisonnier de cet écrou, même à la promenade, ne sort qu'emmitouflé d'une cagoule. Il ne peut chanter, ni parler, ni fumer. C'est la tombe, moins le repos. Car l'État, qui vole ces pauvres malfaiteurs, les oblige à travailler « pour quatre sous par jour »!

Oui, la plate horreur de la prison moderne surpasse en cruauté les combinaisons inhumaines des antiques bourreaux. Le cannibalisme paraît amène au regard de la vilénie

administrative. Ce qui caractérise les pénalités d'aujourd'hui, c'est la noirceur dogmatique, la hiérarchie de l'arbitraire, le meurtre dilué en protection, les sévices numérotés dans des cartons verts. Sous quelle basane de pachyderme, imbibée de poisons et, comme le bouclier d'Hamilcar, macérée dans les plus vénéreux topiques, rancit le cœur d'un bélière qui s'adonne, par état, au perfectionnement des postes de police ou des maisons d'arrêt! Imposture, verbiage et simagrées! Même le passant devine que dans ces hideux bâtiments, froids comme le verre et la fonte de leurs murs, le geôlier, promu à la dignité de rond-de-cuir, est beaucoup plus endurci, beaucoup plus loin des communes tendresses, que l'homme écarlate des mélodrames, surannés. La peur des responsabilités, la térébrante peur des responsabilités, affole ces budgétivores. A coup sûr, la passion est absente, la colère, mais aussi la pitié : pas de *retentum* possible avec eux. Ils ne servent plus un dogme social ou métaphysique, Ils obtempèrent à un règlement : c'est la psychose signalétique des bureaux. Certes, les gardiens y sont polis, d'une correction irréprochable avec le plus sombre voyou, le dernier des cambrioleurs. Ils appliquent la camisole de force ou le cachot comme ils dresseraient leurs écritures. Mais ils sont incapables d'« aimer » les mornes débris confiés à leur tutelle opiniâtre. Le bourreau antique pouvait, sans honte ni faiblesse, compatir à l'insolvable, au prisonnier de guerre, à l'esclave

que mordaient les verges empourprées : le *fraile* inquisiteur saignait peut-être des plaies de sa victime, âme égarée d'un frère mort pour le salut. Mais quels sentiments humains vivent encore chez un bureaucrate qui parle à ses administrés? Le régime cellulaire constitue une manie épouvantable, une infatuation lugubre de l'égoïsme contemporain. Des messieurs en redingote noire, idiots pour la plupart, galantins et dogmatiques, préfets sur le retour, substituts qui ont « rendu des services », bâtards d'apothicaires, neveux de ballerines ou cuistres de collège, promulguent l'*in pace*, la séquestration, effacent un homme du nombre des humains, en un tour de phrases creuses et de gestes arrondis. Or, de son côté, le professeur Fournier, prince des syphiligraphes, se flatte d'obtenir qu'on interne par mesure de prophylaxie administrative les blessés de Vénus, que suivront bientôt — n'en doutez pas — les alcooliques, les morphinomanes et les buveurs d'éther. Après celui des criminalistes, le tour des morticoles, si bien qu'entre collège, prison, *sanatorium* et caserne, l'anthropopithèque des jours futurs mènera l'existence idéale que préconisent les initiateurs de la classe Dirigeante-Imbécile, cagnard, soumis et résigné, corvéable du Domaine, en règle avec le percepteur, déférent à son propriétaire et plus exempt de cœur ou d'intelligence que le dernier des chiens perdus.



Le tzar Nicolas déporte en Sibérie, aux mines de l'Oural, dans les champs de glace et les puits de mercure, un journaliste coupable de scepticisme ou d'irrespect. Pour lui complaire, la valetaille du Saint-Synode excommunia Tolstoï; ses aïeux expédiaient au bague le romancier Dostoïewski. L'empereur d'Autriche faisait mourir de faim, de froid, de chaud, de misère et de gangrène, sous les *piombi* de Venise ou dans les ténèbres du Spielberg, Andriane, Maroncelli, comme les Bourbons de Naples avaient martyrisé les suprêmes défenseurs de la République parthénopéenne. En France, les lois de juillet 1894 (un siècle après la fête de la Raison!) permettent d'assimiler à la tourbe des cachots, l'historien, le journaliste, le poète réfractaire aux adulations de basse-cour. Les inquisiteurs d'Eglise ou d'Etat opèrent avec plus ou moins de cynisme. Larvées ou impudentes, décrétées par le Code ou favorisées par les mœurs, l'Europe moderne vit au régime des exécutions sommaires bastilles, donjons, culs de basse-fosse, prennent des noms divers. Sous l'étiquette « de passage à tabac », le préfet de police a droit de vie et de mort sur les passants inoffensifs.

Le régime cellulaire a les mêmes avantages que l'estrapade, le carcan ou le chevalet. Enri-rique Marzo, juge instructeur de Montjuich, a fait avouer aux « terroristes » des crimes qu'ils n'avaient pas commis, au moyen d'une simple carafe d'eau. Il est vrai que ces « infâmes terro-

ristes », nourris exclusivement de morue sèche et tenus au grand soleil, auraient donné leur tête pour le breuvage désiré. En France, les agents insultent les femmes, brisent des mâchoires, défoncent des poitrines, à la grande satisfaction du contribuable, qui se sait gré de vivre dans un pays de libéralisme et de douceur.

Les bagnes, les maisons centrales gardent le sommeil des heureux, comme les tarasques, les griffons et les stryges veillaient sur la Belle au bois dormant. Il ne saurait exister de peines trop cuisantes, de maux assez farouches ! Entre l'or du Riche contre la faim du Pauvre, quel juge, sinon le président Magnaud, hésiterait un seul instant ?

Et la phraséologie humanitaire, les prétextes de moralisation, d'amendement, et la culture philanthropique du détenu serviront à lui donner de plus lourdes chaînes, à restreindre ce peu de joie et de paix intérieure que l'absence d'air, le manque de lumière, la honte et la captivité laissent encore vivre en lui. Tous les prétoires sont des caves pénales, des chambres de torture. Il n'est pas une prison qui ne mérite l'enseigne de *carcere duro*, pas une des froides geôles où le moderne pharisaïsme claquemure ses condamnés qui ne puisse écrire sur sa porte maudite :

ICI EST LA MAISON DES MORTS.

Cela ne prendra fin que le jour — peut-être chimérique — où ceux qui possèdent le droit.

la force et la beauté comprendront qu'il est temps de ne plus déférer aux illusions qui les oppriment et qu'il ne s'agit pas de réformer les codes, mais bien de précipiter les codes à l'égoût. Toute loi est mauvaise par cela même qu'elle est une loi, supposant pour les uns l'autorité, pour les autres l'obéissance. « Il ne faut pas — dit M. Jacques de Boisjoslin — s'emparer de l'Etat pour réformer la Société, mais réformer la Société pour se passer de l'Etat. » On a, pendant plus d'un siècle, berné le Quatrième État avec de simples modifications, des renouvellements d'enseigne politique. Sous la Restauration, la Monarchie de Juillet, l'un et l'autre Empire, les diverses Républiques, l'argent et la superstition, le prêtre et le capitaliste n'ont pas eu d'auxiliaire plus tenace, plus acharné que la force — brutale ou sournoise — dans ses deux incarnations, à la fois serviles et féroces : le juge, le soldat. La Congrégation, la Caserne et la Préfecture gardent leur omnipotence meurtrière. Ces mots vides et sonores, dont le charlatanisme des politiciens use, comme de fausses clefs, pour crocheter le pouvoir, ces paroles magiques : raison, progrès, justice ne deviendront une réalité bienfaisante que du jour où nul ne voudra plus obéir ni commander ; où, libres dans leur for intérieur comme dans leur vie économique et sociale, exempts de chefs temporels ou divins, les peuples, conscients de leur propre génie, auront appris enfin de la rude expérience, à vivre sans dogmes et sans lois.

Le président Magnaud

M. le président Magnaud porte, aux yeux de l'Univers, un renom épiphane de clémence et de bonté. Rien de plus légitime. Le sauveur de Louise Menard obtient à bon droit cette louange pour la miséricorde que, si noblement, il impartit aux vaincus, aux déshérités, à ceux que le grand Dostoïewski nomme les *Humiliés et Offensés*. Mais à glorifier le magistrat exorable, le grand homme pour qui de l'humaine détresse rien ne demeure étranger, on oublie trop que ses nobles tentatives prennent leur plus vif éclat d'un retour vers la Loi, vers cet Ordre immuable que les codes saugrenus ou barbares peuvent mettre en oubli, mais qu'il n'est pas en leur pouvoir de supprimer ou de détruire.

« O justice ! O ma mère ! » lamente, sur son Caucase, le Titan crucifié pour avoir eu pitié des Ephémères». Duroc où l'enchaînèrent la Violence et la Force, du roc où, plus tard le stoïcien prendra un ferme appui, l'appel sublime a roulé d'âge en âge ; il a confondu en un seul devoir ces deux formes du droit, le pardon et la justice.

marqué l'idéal où tendent les civilisations en marche vers la lumière et la pitié.



L'étymologie, à défaut de pensée, aurait de quoi nous apprendre que, dans la Cité grecque, notre éducatrice éternelle, Dieux et Lois se confondaient, ceux-ci représentations concrètes de l'ordre universel dont le Droit formula plus tard l'expression abstraite.

Quand Socrate, précurseur du christianisme, eut ouvert la porte aux mensonges, aux ténèbres, aux religions énervantes et malpropres de l'Orient, une dernière lueur du génie hellénique, lueur antisocratique, lueur antichrétienne, vint ennoblir sa doctrine. C'est la conclusion même de l'*Eutyphron* : « rien que le Juste n'est divin. »

Retrouvée par le Portique, par les grands légistes qui, au deuxième siècle, ordonnancèrent le *Corpus Juris*, cette parole sacrée n'a plus d'écho dans le gâchis sanglant du Moyen Age. La grâce est désormais substituée à la Loi, l'arbitraire à l'équitable répartition des récompenses ou des peines. Dans le combat de la femme contre le stoïcien (1), la femme gardait la victoire et le caprice avec elle, triompha.

A l'homme sain de corps et d'esprit, le polythéisme antique montra le rude, mais accessible chemin de l'apothéose, la volonté, l'énergie, l'effort, l'ascèse de toutes les vertus, la philoso-

(1) MICHELET, *La Bible de l'Humanité*, chap. VII.

phie et le bûcher d'Hercule, Hébé tendant au héros une coupe d'immortalité. Dans une telle religion d'harmonie et de lumière, la douceur, la miséricorde accroissaient leurs divins fruits.

Derrière le temple d'Hercule, il y avait un autel à la Pitié (1).

Mais le christianisme apprit à l'Homme la défiance de soi-même, ne permit plus au Juste de créer par l'effort son paradis. La soumission à un Dieu féroce et maniaque y neutralise les facultés de l'adepte et sa vigueur. Tout dépend de la capricieuse fantaisie et du bon plaisir promulgués par un tyran céleste. Maudit dans son orgueil et sa virilité, le chrétien ne doit son salut qu'à la bienveillance illogique du Maître. Stupide enseignement, qui brise le ressort intérieur, fomenté la bassesse, exaspère la crainte, déchaîne les instincts serviles et rampants. C'est pour l'« amour de Dieu » que le Pauvre est secouru. La compassion cesse d'être un échange fraternel d'homme à l'homme : elle devient la dégradante, la menteuse charité.

L'écrasement du faible par le fort n'est plus le geste de la brute sauvage. L'avarice du prêtre, la rapacité du noble en fait un dogme religieux et social.

Ces doctrines de malsaine turpitude à présent fleurissent, comme au XIII^e siècle, contre-pointées simplement de bourgeoise hypocrisie et d'élégante frivolité.

(1) GUSTAVE FLAUBERT. *La Tentation de Saint-Antoine.*

Chaque fois que les peuples ont tenté de reconquérir le sentiment du Juste avec le goût du Beau, ils se sont évadés tous de l'emprise chrétienne. Les Anabaptistes, Savonarole, MM. de Thou et L'Hôpital, aux jours sanglants de Charles IX; les penseurs du XVIII^e siècle : Montesquieu, Voltaire, Beccaria, les Encyclopédistes, ont marqué de lumineux jalons cette voie triomphale de la Libre Pensée où le président Magnaud marche si noblement à leur suite, rompant les chaînes, déliant les captifs, et, sur la ruine des prisons, des cathédrales et des ergastules, érigeant le Temple de la fraternelle Humanité.

Et ceux-là aussi tentèrent d'asservir à la Loi permanente les codes transitoires qui, d'un cœur indomptable et d'un généreux effort, à la barre de ce tribunal d'exception.

Au meurtrier bénin des bénins meurtriers,
Témoin du faux témoin et pleige des faussaires, »

devant ce verdict de Rennes, honte pour toujours du nom français, comme au lendemain de la Saint-Barthélemy, MM. de Thou pleurant l'honneur perdu, appelèrent sur cet infâme dénouement du plus grand procès qui, depuis 93, ait sollicité la conscience humaine, les ténèbres d'une éternelle nuit :

*Excidat illa dies œvo, neu postera credant
Sæcula. . . . »*

Mais une aube surgit, aube de pitié, de douceur et de tendresse. Un homme s'est levé, de

cœur intrépide, qui ose tempérer la sinistre coutume d'autrefois par une jurisprudence de raison et de bénignité. La vieille Thémis, inexorable et sourde, recule éblouie aux rayons d'un nouveau printemps. Le Code malfaisant du malfaisant Napoléon, protecteur de l'argent, aux faibles rigoureux, inexorable aux pauvres, déchoit de sa rigueur première, comme la loi sanglante des Douze Tables, humanisée par l'Edit du Préteur. Ainsi, devant la colline d'Arès et la conscience d'Athènes, les Chiennes de la Nuit suspendirent leur course et turent leurs clameurs, tandis que Pallas aux lucides regards absolvait le meurtrier dont le crime ne fut imputable qu'à la scélératesse des Dieux.



Chacun des jugements du président Magnaud répond à une plaie sociale. Le vagabond, l'enfant voleur, la fille-mère abandonnée, le tâcheron sans ouvrage que la faim induit à la reprise nécessaire du bien commun, tous ces *outlaws* que le capitaliste, dans son égoïsme atroce, qualifie de larrons ou de déclassés, à moins qu'il ne les invite au labeur assidu, à la conduite et principalement au respect du dieu Dollard, ont trouvé dans ce justicier, non le bourreau machinal des audiences correctionnelles, mais un arbitre qui prend en considération la défense, même présentée par un va-nu-pieds. Grâce au président Magnaud, les misérables participent

aux bienfaits des lois et le manque d'argent ne confère plus l'interdit.

Mais ces plaies, que le juge de Château-Thierry panse et dévoile d'une main consolante, manifestent l'aberration de ses prédécesseurs. Pour guérir tant de maux, la chirurgie sociale doit instaurer de nouvelles méthodes. Ce n'est pas en livrant le délinquant au supplice, mais bien en réformant les causes du délit que l'Homme agrégé en Société peut atteindre des siècles meilleurs.

Que les criminels soient une tribu héréditaire en régression vers l'anthropoïde ancestral, comme le veut le docteur Roujou; que ce soient des aliénés, comme le prétend Lombroso; que, suivant le paradoxe du belge Quetelet, la civilisation perpète le crime par leur entremise, les déléguant à cet effet en qualité d'intermédiaires, ou, comme l'enseigne plus simplement le déterminisme, qu'ils subissent les fatalités de leur évolution atavique et personnelle, la communauté ne saurait leur imposer de châtimens.

En effet, si l'incrimination est faussée, le ministère public ne *sait* pas et doit apprendre; si l'incrimination est vraie, portant sur des faits *véritablement* nocifs, il est impuissant à garantir ceux qu'il représente. Que la Société d'abord acquière le pouvoir jusqu'ici honteusement livré aux dynasties, aux castes, aux congrégations ecclésiastiques et laïques, aux snobs. Mais rien de plus difficile que de constituer la Cité libre,

la Démocratie. A vrai dire, elle n'existe pas encore : c'est par elle seule que l'égalité devant la Loi ne sera plus un trope. Car c'est aux stationnaires aux heureux, aux *assis* qu'il faut demander l'amélioration de l'espèce. Dans l'étable fangeuse où croupit l'ignorance, où l'imposture et la cupidité propagent leurs ténèbres, aux fleuves de larmes que pleure éternellement la Souffrance humaine, ouvrir les écluses toutes grandes, afin qu'un jour ce repaire fétide, ce lieu d'embûches et de nuit, s'ennoblisse d'air vivant, de clartés et de parfums.

*
* *

« La table des actions illicites ou permises ne se dresse que par la pénalité » (Renan). Le vertueux satyre qui trouve sa compagne en posture criminelle ne manque pas de l'assommer (c'est le geste préhistorique de M. Cornulier). Après vingt siècles de cette institution, l'idée de la sainteté du mariage entre, à peu d'exception près, dans l'intellect des épouses, ce qui confère aux escapades un merveilleux ragoût. La famille est atroce, pour les mêmes raisons. Le travailleur inculte ne sait pas endurer le bavardage ou l'humeur acariâtre de sa femme. Il l'envoie au carcan. Le père à demi sauvage ne comprend pas la vivacité de l'enfant. Il le tient immobile, debout, en sa présence, avec la haine de la vie inhérente au christianisme. Il le fouette ou le fait fouetter.

Depuis le talion brut, le soudain mouvement

de l'Homme primitif jusqu'à la guérison du coupable, tenu pour un dégénéré ou pour un infirme à qui ses frères doivent assistance et guérison, l'Humanité a franchi péniblement toutes les étapes de l'amélioration pénale.

Ce fut d'abord la *Vengeance*, la vengeance de l'enfant, du sauvage, ébranlement réflexe où, les centres nerveux de l'organisme attaqué, dirigent l'impulsion du muscle défensif : l'œil pour œil des Lois dites de Moïse, la *vendetta* corse ou berbère. (Quelques procureurs de la République, ramenés, par l'abus du truisme, à l'âge de la pierre polie, disent encore la « vindicte des lois ».)

A la vengeance, l'*Expiation* succéda. Le psychologue, le chrétien, l'homme intérieur imaginent un ordre par eux *adopté* ou *subi* à chaque infraction auquel doit correspondre, pour faire équilibre, une souffrance équivalente. C'est la vie civile étendue aux nations par la théocratie : OEdipe, Macbeth ou bien (incarnation métaphysique) Jésus, Mithra, etc.

La peine adaptée suivant qu'on a péché contre la Divinité, ou l'État, ou les individus, varie d'après la cruauté aussi bien que d'après l'intérêt du juge. C'est l'échelle des supplices. Les tortures savantes des inquisiteurs : Springer, Boguet, Delancre; les tourments infligés à Ravailiac, Damiens, à tous les régicides, n'eurent d'autre point de départ. Même il reste quelque chose de ce préjugé dans la *proportionalita* de Beccaria. Néanmoins, Beccaria eut le mérite d'opposer une peine *rela-*

tive à des peines *absolues* et de faire entendre les revendications de la pitié devant les chats fourrés partisans systématiques de la torture, jugeant, comme Dandin, que la question *fait toujours passer une heure ou deux*. (Muyart de Vouglans).

Vint ensuite la théorie de l'*Exemple*. Il s'agit de terrifier à grand spectacle (tueries en pompe du Dahomey, de l'Assyrie; Saint-Dominique, Robespierre). Mais déjà le condamné a cessé d'être une victime piaculaire. Son exécution a pour but de prévenir par la terreur : « *Laissez passer la justice du Roi...* »

L'*Exemple* s'atténue bientôt en *Prévention*. Mieux vaut prévenir que punir. Mais l'inhibition qui pèse alors sur tous les rouages du mécanisme social en arrête le fonctionnement.

La *Réparation*, forme plus logique et plus douce du talion (que quiconque a nui travaille pour réparer le dommage causé), est le principe même des lois germaniques — (*le Wergeld*). Elle existe dans l'Iliade. La Grèce héroïque admettait volontiers qu'une satisfaction pécuniaire compensât les deuils les plus sanglants.

Le coupable pouvait fléchir la colère de l'offensé en lui offrant une réparation du dommage causé. L'exil du meurtrier donnait à l'irritation des parents et amis de la victime le temps de se calmer, les disposait à agréer une rançon. Ainsi, on évitait d'impitoyables représailles (1).

(1) LOUIS MÉNARD, *La morale avant les philosophes*, chap. V, *passim*.

Chez les Goths, quiconque a tué fera des enfants à la femme, fille ou fiancée du mort (1). En vertu de cette idée, la dona Ximena du *Romancero* poursuit en mariage Bivar, meurtrier de son père.

La loi salique des Burgondes et des Ripuaires n'est guère qu'un tarif de compositions.

Aux rites expiatoires ou vindicatifs succédera, dans un avenir meilleur, la *Curation* du coupable qui, souvent, est une victime et toujours un malade. Les prisons deviendront un sanatorium, un lieu d'amendement physique et moral. Deux mille ans de christianisme ont enrayé, jusqu'à nous, cette évolution de la Pénalité que Platon entrevoyait déjà dans son *sophronistère*, où les délinquants devaient reprendre la santé. Pareil est le concept des philanthropes curieux de moraliser le criminel. C'est une variété de sophronistère mélangé d'expiation que le régime cellulaire (Auburn); mais les philanthropes, dans leur égoïsme doctrinaire, s'y prennent mal. De quel droit moraliser? Il faut *soigner*, d'abord.

Quand l'homme régénéré, dans un monde plus doux, conquérant le libre jeu de ses forces économiques et personnelles, prenant conscience de lui-même, aura brisé ses fers et revomi ses dieux, l'utopie se transformera pour toujours en bienfaisante réalité. A la place de bagnes et de géhennes, les coupables trouveront la guérison.

(1) AUGUSTIN THIERRY.

Des codes criminels, l'avènement du Socialisme effacera peut-être le vol, cependant que la thérapeutique mentale se chargera de refréner l'assassinat. Car il n'est méchants ni coupables, mais bien des malheureux, des *minus habentes* à qui leurs tares psychiques ou corporelles ne se peuvent justement imputer; les *classes dangereuses* sont les classes en danger.

Pour avoir discerné, il y a trois mille ans, ces primordiales vérités, Déjocès, fils de Phaortes, fut intronisé roi des Mèdes.

Pour les affirmer, de nos jours, avec un esprit miséricordieux et scientifique, le président de Château-Thierry sera sans doute jugé digne d'obtenir les sceaux.

Exortum est in tenebris lumen rectis : misericors, et miserator, et justus.

Le Masochisme.

La fête qu'assaisonne et parfume le sang
BAUDELAIRE.

En un vers trop connu pour le citer avec élégance, mais qui porte au vif de notre sujet, Lucrèce parle de ce quelque chose d'amer qui sourd en la fontaine délicieuse, nous torturant jusque dans les fleurs :

*... Medio e fonte leporum,
Surgit amari aliquid quod ipsis in floribus angat*

Ce trouble inavoué, ces obscures épines, ce dégoût clandestin du partenaire et de soi-même dans l'acte qui passe, chez la plupart des anthropoïdes, pour le cramoyse de la félicité, dominant sur toutes les manifestations de l'intellect humain : légende, histoire, poésie. L'homme n'accepte point sans révolte secrète le joug que lui impose — dédaignant son éphémère individu — la loi inamovible de l'espèce. Vaguement, le plus borné perçoit la mélancolie éternelle du geste qui perpétue et soumet à la douleur immanente le « troupeau raillé des

Dieux » (Eschyle). Un dégoût se lève qui dit à l'amour satisfait que le plus grand crime envers les hommes c'est, non de leur prendre, mais bien de leur conférer le jour. Et l'adolescent gonflé de sève, l'époux à son midi, le vieillard que blêmit déjà le crépuscule abominent et provoquent tour à tour cette minute d'épilepsie où « Marc-Aurèle est égal à son palefrenier, Zénobie à sa fille de ferme, » avec des transes voluptueuses. Il aliène son vouloir, son orgueil, sa personnalité au bénéfice de l'énergie obscure, de l'instinct omnipotent qui l'asservit.

« Éros, maître des hommes et des dieux ! » répétaient avec Euripide les spectateurs d'Athènes. Eros, Himéros, Cupido, personnification mythologique de l'attrait sexuel, de l'inéluctable désir : c'est, d'après la coutume du polythéisme, le nom individualisé, le phénomène organique promu à l'existence divine. *Et caro factus est.* Rien de moins folâtre que cette incarnation. Les conteurs du Moyen Age, de la Renaissance et du xviii^e siècle, les prosateurs grivois nous scandalisent et nous rebutent. La façon joviale dont ils traitent de l'amour offusque les modernes bienséances. Époux bernés, moines paillards, matrones luxurieuses et pécores impudentes, ces propos de cuisine ou d'antichambre nous font tourner le cœur. De Boccace à Voisenon, c'est un déchainement d'ordures en goguettes, qui, pour des imaginations délicates, recule un peu les bornes du dégoût. Au lieu du tragique adolescent, né de l'Aphrodite marine, portant

dans ses yeux farouches la tristesse immuable du ciel et de la mer, le culte polisson de la « gaité française » taquine et glorifie le « petit dieu malin » galvaudé, cul-nu, parmi les roses de Boucher. L'étreinte des amants paraît aux Gaudissarts, qui rédigent les histoires de femmes, un passe-temps léger congruent à divertir les heures inoccupées. Voilà pourquoi, sans doute, leurs opuscles nous donnent l'impression la plus forte d'inintelligence et de vulgarité.

Caduques et précaires sont les ivresses de la chair. Une rancœur de nausée accompagne, dès qu'il est obéi, le plus tyrannique de nos instincts. Après le duel amoureux, l'homme et la femme se désenlacent avec plus de rancune que de lassitude; l'antagonisme des sexes imprègne d'amertume latente la joie et l'ardeur bestiale des combattants.

C'est que le plaisir physique est borné par sa durée, par le siège unique des sensations voluptueuses : goût, odorat, toucher. Quand Nature a fait son œuvre, quand l'individu a transmis le *principium individuationis* (Schopenhauer, *Métaphysique de l'amour*) qu'il détient pour un moment, son angoisse importe peu à l'indifférente mère. Que le reproducteur, ayant semé les races à venir, tombe dans le néant! Pourquoi l'homme prétendrait-il à plus de délices ou d'immortalité que les êtres aussi forts et non moins beaux que lui? Pourquoi donc un destin meilleur que les animaux ses frères qui naissent,

provignent et meurent sans plainte, dans une concordance équanime avec le plan de l'Univers?

Mais l'obstiné « roseau pensant », le maître d'un jour, n'abdique pas ainsi le domaine de ses voluptés. Si le plaisir transitoire ne satisfait point l'énorme concupiscence de bonheur qui le tourmente, il jettera dans le mælström de la luxure les instincts, les préjugés acquis, les fictions de l'honneur et les billevesées de la morale; puis, s'embarquant sur la Mer-des-ténèbres, il y jettera, dans ce mælström, la vie encore elle-même, et le sang de ses veines, et les crispations de ses nerfs, et le pantèlement de ses organes déchirés.

Pour marquer à son empreinte les froides mamelles de l'implacable Isis, il lui mordra le sein. Il greffera sur la délectation animale tout ce qu'il pourra imaginer de crimes, de vice ou de douleur. Il aimera des monstres, et, devenu monstre à son tour, il goûtera dans la mort les suprêmes délires que la vie est impuissante à fomentier. Car, si le plaisir physique a des bornes, la douleur, au contraire, est sans limites : c'est afin d'agrandir et de magnifier les extases charnelles que l'homme implore la douleur et demande à ses tenailles un spasme inattendu. Il n'est pas un seul point du corps humain qui ne puisse devenir le centre d'une torture sans limite. Une poussière dans l'œil, une tare imperceptible dans le plus menu des os, et le supplice rayonne, s'agrandit, enveloppe d'effluves térébrants la victime tout entière.

Au surplus, la cloison n'est guère étanche. Où débute la morsure? Où finit le baiser? A quel point exact de la sensation commence la géhenne? A quel point cesse la volupté? Râle d'agonie ou râle de jouissance, torture ou pamoison, la luxure et la mort ont les mêmes épouvantes et les mêmes hoquets (1).

Ma colère vaut la tienne. Je hurle, je mords, j'ai des sueurs d'agonisant et des aspects de cadavre. Mon gouffre est plus profond; des marbres ont inspiré d'obscènes amours. On se précipite à des rencontres qui effrayent. On rive des chaînes que l'on maudit (1).

Baudelaire atteste que :

L'amoureux, pantelant, incliné sur sa belle,
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Il dit encore :

Les glaives sont brisés, comme notre jeunesse.
Ma chère! mais les dents, les ongles acérés
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.
O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés!

Et ailleurs :

Je te hais autant que je t'aime :
... Aussi je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche, ramper sans bruit
Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour punir ton corps pardonné
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

(1) FLAUBERT. *La Tentation de Saint-Antoine, in fine.*

Et, vertigineuse douceur,
 A travers ces lèvres nouvelles,
 Plus éclatantes et plus belles,
 T'infuser mon venin, ma sœur!

Algernon-Charles Swinburne tient, dans *Anactoria*, un langage pareil. Au surplus, et ne voulant pas qu'on en ignore, l'ami de Swinburne, M. Powel (cf. Guy de Maupassant, *Notice*, Albert Savine, édit., 1891), propriétaire d'un petit chalet à Étretat, l'avait baptisé « Chaumière Dolmancé ». Dolmancé, le misogyne inverti et luxurieux, mène la bacchanale et sert de protagoniste à *La Philosophie dans le boudoir*.

Je voudrais que mon amour pût te tuer; je suis rassasié de te voir vivre et je voudrais bien t'avoir morte. Je voudrais trouver de douloureuses façons de te tuer, des inventions intenses et des superflus de douleurs; te torturer d'une agonie amoureuse et secouer la vie sur tes lèvres et la laisser là pour te peiner; étreindre ton âme avec des battements trop doux pour te tuer, d'intolérables répit et un mal infini; rechute et répugnance de ton souffle, tons muets et demi-tons tressaillant de la douleur.

Ah! que mes lèvres fussent tes lèvres muettes, mais pressées sur la fleur meurtrie de ta blanche poitrine flagellée. Ah! que ma bouche fût nourrie, au lieu du lait des Muses, du doux sang que tes suaves petites blessures ont saigné! qu'avec ma langue je les pusse sentir, et goûter les faibles gouttes de ton sein jusqu'à ta ceinture! que je pusse boire tes veines comme du vin et manger tes seins comme du miel.

Ne te blesserais-je pas parfaitement? Ne toucherais-je pas les pores de tes sens avec la torture, et ne voudrais-je pas brillants tes yeux des larmes sanglantes et d'une lumière blessante, et ne tirerais-je pas un spasme d'un spasme comme une note est tirée d'une note; ne saisirais-je pas la musique cachée du sanglot dans ta gorge; ne

prendrais-je pas tes membres en vie et n'y moulerais-je pas nouveau une lyre aux agonies impeccables et diverses? Ne te nourrirais-je pas de fièvre et de faim, et de subtile sécheresse; ne tordrais-je pas ta bouche parfaite de spasmes parfaits; ne ferais-je pas tenailler ta vie en toi et brûler encore, et ne hisserais-je pas ton esprit à travers ta chair? Cruelle! mais l'amour rend tous ceux qu'il aime bien aussi sages que le ciel et plus cruels que l'enfer.

(Traduction GABRIEL MOUREY.)

Henrick von Kleist, cité par von Kraft-Ebbing (*Psychopathia sexualis*, p. 121), se complait à décrire dans sa *Penthésilée* un cas analogue de cannibalisme luxurieux :

En lui arrachant son armure, elle enfonce ses dents dans la poitrine blanche du héros (Achille), ainsi que ses chiens qui veulent surpasser leur maîtresse.

(Cf. Barbey d'Aurevilly, *La Vengeance d'une femme*, la duchesse de Turrecremata disputant aux chiens le cœur de son amant, dans une de ces grotesques historiettes dont le ridicule auteur des *Diaboliques* était coutumier.)

Les dents d'Oxus et de Sphinx pénètrent à droite et à gauche. Quand je suis arrivé, elle avait la bouche et les mains ruisselantes de sang. Plus loin, quand Penthésilée est dégrisée, elle s'écrie : — Est-ce que je l'ai baisé à mort? Non, je ne l'ai pas baisé? L'ai-je mis en morceaux? Alors, c'est un leurre. Baisers et morsures sont la même chose et celui qui aime de tout son cœur peut les confondre.

De même Autooné reconnaît, au dénouement des *Bacchantes*, le chef sanglant de Penthée à la place du lionceau qu'elle croit avoir intercis.

Cette corrélation intime de la douleur et des caravanes sexuelles que, même les couples fortunés, dans leurs nuits souriantes, perçoivent au plus caché de leurs entrailles parmi ces « idoles de caverne » qui hurlent aux tréfonds du « moi », cette union de la souffrance et du *libido* vénérien sert de point de départ à la cruauté mystérieuse qui, pour ses adeptes, entérine et condimente le vulgaire déduit. Le sens de la beauté, en dehors de l'attrait spécifique et du vouloir (conscient ou non) de perpétuer le *genus homo*, a créé le saphisme et l'amour grec. Le goût paradoxal des tortures engendra ces deux formes de la cruauté passionnelle ou, pour employer un vocable teuton et suffisamment pédantesque, de « l'Algolagnie » (1) : le sadisme et le masochisme, le besoin de subir ou d'infliger des tourments.

*
* *

Ce fut un homme docte qu'Henri Meibom, fils de Jean qui latinisa son nom en Meibomius et, nourri des sucs de la plus bombinante rhétorique, dédia respectueusement au clarissime évêque de Lubeck, Christian Cassius, une oraison ou, pour mieux dire, un traité plein d'élégance et de pompe cicéronienne : *L'Usage du*

(1) Le mot que nous risquons, faute d'équivalent, appartient en propre à M. Carl. Félix von Schlichtergroll (*loc. cit.*). Il est permis de redouter qu'il surprenne les belles pénitentes de M. Bourget. Il eût effrayé Talleyrand, à qui sa mère avait appris l'art de n'employer jamais des termes techniques. Il nous faut ici un peu plus de vacance et congé de nommer les choses par leur nom.

fouet dans la chose de Vénus. En tête de l'opuscule, une épître de Thomas Bartold, autre savantasse qui aurait pu endosser le lyripipion de Jeanotus, pleine de louanges emphatiques où sont, d'après le bon usage, recordés les pères de l'Eglise et les auteurs profanes, les théologiens et les maîtres mires, et les poètes et les souffleurs d'athanors : Platon, Avicenne, Tertullien, Catulle, Juvénal, Prudence, Jérôme Cardan, Oribase et quelques autres, le tout, afin de démontrer l'influence apéritive de la flagellation dans le congrès d'amour et de conseiller les étrivières aux personnes immodestes qui ne craignent pas d'aiguiser d'un peu de cruauté le véhément de leurs plaisirs. Un distique latin à la manière de Naso engage ces prolégomènes et dispense de lire plus avant. C'est la philosophie intégrale de Meibom, touchant la bastonnade :

*Delicias pariunt Veneri crudelia flagra :
Dum nocet, illa juvat, dum juval ecce nocet.*

Depuis trois siècles et demi, l'opuscule de Meibomius est en possession d'alimenter les recueils d'anas. Il a servi de type *ne varietur* aux ouvrages plus ou moins érudits qui traitent la fustigation religieuse ou vénérienne (si tant est qu'une différence, même légère, existe entre les deux). Meibomius eut l'honneur d'inspirer l'abbé Boileau, dans son *Histoire des Flagellanst*, où, pour la première fois, sont reproduites

les anecdotes inévitables, par la suite, du comte Jean Pic de La Mirandole, qui ne pouvait s'acquitter du « devoir conjugal » qu'après avoir été, au préalable, chaleureusement étrillé, à coups d'une cravache trempée dans du vinaigre, si bien que *nescires utrum affectaret avidius verbera an coïtum*, et celle du beurrier de Lübeck, banni hors du pays pour avoir commis adultère et quelques autres peccadilles, qui ne se comportait jamais si bien dans l'action qu'après que la mérétrice l'avait régalaé sur le dos et les lombes d'une anguillade soutenue (1).

Ces faits de masochisme sont connus de tous. Kraft-Ebbing, dont la *Psychopathie* abonde en informations plus nombreuses que choisies, leur a fait l'honneur de les rééditer. Ce sont des manifestations connues et caractéristiques d'un ensemble d'accidents morbides qui ont laissé des traces dans la littérature et dans les arts de tous les peuples. On a jugé à propos de les citer une fois encore avant d'entrer plus avant dans l'étude assez monotone de *l'algolagnie* à travers les âges. Ce département redoutable de la psychopathie érotique, cette *malebolge* de l'enfer sexuel, abrite les mêmes désespoirs que l'autre enfer. Ici, point de recours à l'anathème. Comme dans la sylve du Dante, le « soleil se tait » ;

(1) C'est, disait Panurge, comme ceux qui, par le rapport de Cl. Gallien, ne peuvent le nerf caverneux vers le cercle équateur dresser, s'ils ne sont très bien fouettés. Par saint Thibault, qui ainsi me fouetterait me ferait bien au rebours désarçonner de par tous les diables. (*Pantagruel*, lib. IV, cap. XII.)

mais nulle Béatrice, debout, sous un porche de saphir matinal, n'enseignera aux maudits la voie épiphane de leur rédemption. Mystiques ou sensuels, pudiques ou obscènes, les aberrants qui se fouaillent de vimes ou d'escourgée, ceux qui se déchirent eux-mêmes ou se font déchirer, ceux qui implorent le chat à neuf queues ou le prodiguent à leurs compagnons (aussi bien dans les lupanars que dans les cloîtres) sont atteints soit d'une localisation anormale des zones érogènes, soit d'une déviation malade de la sensibilité qui transmue en délices les affres les plus cruelles, soit enfin de l'anesthésie hystérique appelée, au beau temps des sorcières, « charme de taciturnité ». Masochistes ou sadiques, ce sont des *perversis*. Les tribades, au contraire, les sodomites sont des « invertis » qui retomberaient dans la normale s'ils pouvaient changer le sexe (Cf. Kraft-Ebbing. *Psychopathia sexualis*, obs. 131 : la comtesse Sarolta Sandor). Les tourmenteurs de soi-même ou d'autrui ne paraissent aucunement susceptibles d'amélioration. Ils ont franchi une porte de crimes et d'angoisse d'où les pérégrins ne s'évadent jamais plus.

*
**

L'histoire et les mythologies donnent assez tardivement quelques exemples d'*algolagnie*. Les anciens auteurs ne mentionnent les faits de cet ordre qu'avec une certaine légèreté; c'est une énigme, une chose curieuse dont les con-

temporaires s'étonnent, mais à laquelle, une fois constatée, ils ne cherchent pas la moindre explication.

Toutefois, les Hellènes, dans leurs cités de lumière, de douceur et d'harmonie, avaient une indulgence qu'on peut nommer scientifique pour les troubles amoureux de l'esprit. S'ils ne regardaient pas l'aliéné comme en proie à la visitation d'un dieu (idée orientale et fataliste), du moins ils savaient que l'amour est une sorte d'envoûtement, une folie où se manifeste l'animosité des puissances cosmiques. Plus tard, le christianisme enveloppa les âmes de ténèbres. Ce fut la grande nuit. L'Eglise condamna tout ce qui lui parut neuf ou menaçant pour les dogmes implacables qui réduisaient le monde en esclavage. Elle proscrivit les superstitions exploitées en dehors d'elle comme une redoutable concurrence. Thaumaturges, sorciers, astrologues — tout comme les *chitomés* du Congo ou l'*angakout* des Innuits — les prêtres catholiques souffrirent impatiemment les miracles dont ils ne percevaient pas les fruits. Toute démente religieuse fut persécutée, ou du moins tenue en suspicion, qui ne les servait point dans la conquête de l'or et du pouvoir. Le progrès s'est fait en dehors de l'Eglise et nonobstant sa volonté.

Dans les hautes époques de leur mythologie, les Grecs ne représentaient pas le redoutable Eros, vainqueur des Phèdres et des Sténobées, sous les traits puérils qui lui donnèrent plus tard les poètes décadents. C'était un fauve lut-

teur, âpre comme la jeunesse, courbant sous sa royale main les monstres asservis, trempant de lourds poisons ses flèches redoutables, empruntant à Cypris cette verge despotique dont Horace, aux jours de son automne, implorait la vertu :

*O quæ beatam diva tenes Cyprum et
Memphin carentem Sithonia nive,
Regina sublimi flagello
Tange Chloen semet arrogantem.*

La « sainte démente » emportait Héraklès, à travers les chutes et les expiations, d'Omphale à Déjanire, de Déjanire à Iole et d'Iole, qui le reçut près de mourir, au brasier triomphal. Chez la reine de Lydie où l'emprisonnait son tendre cœur, le fort des forts, la « Force héracléenne » donnée en risée aux icoglans de sérail, aux hommes-femmes de l'Asie, endura de suprêmes douleurs. Mais il aimait au point où la souffrance même est une volupté. La rieuse, la méchante, s'attendrit afin. La semence du héros féconda ses entrailles : un fils, Lamos, naquit de leurs baisers.

Dans le monde antique, la Luxure et la Mort, la destruction et la renaissance, mêlent, échangent leurs aspects. Les Sirènes, Circé qui transmue en bête ses amants,

Et l'illustre Echidna, fille de Krysaor,

montrent ces deux aspects connexes de la vie :

Mais ceux qu'elle enlaçait dans ses bras amoureux,
Nul n'en dira jamais la foule disparue ;
Le monstre aux yeux charmants dévorait leur chair crue
Et le temps blanchissait leurs os dans l'ancre creux.

LECONTE DE LISLE.

Le taureau solaire enfante de Pasiphaé un monstre pareil à Moloch dévorateur. La bonne Déméter elle-même assiste à l'équarissage de Marsyas. Dans un accès de frénésie, éperdu, le jeune Athis, aimé de la Sangaride, comme, plus tard, Combabus, atteste qu'il est pur en arrachant l'orgueil de sa virilité. Diodore de Sicile (III-58) impute encore à Déméter la castration d'Hippomène, transformé en lion par la suite, et rivé sous le fouet, en compagnie d'Atalante, au char de la Mère des montagnes.

Les reines d'Assyrie, les Sémiramis, les Parysatis, mères-épouses du monarque, semblent prolonger dans la vie humaine la mythologie d'Athis,

... qui, sous les pins noirs de son antique amante,
D'un délire divin longuement transporté,
Par les pleurs, par les cris de sa bouche écumante
Clame son impudique et fière chasteté.

ANATOLE FRANCE, *Leuconoé*.

Lord Byron (*Sardanapale*) a cette vision de la reine de Badel :

... un monstre,
Vêtu en femme, la couronne sur la tête,
Le visage ridé mais de vengeance avide
Et ivre du luxe.....

La légende si vague de Sémiramis, sur les confins du mythe et de l'histoire, la représente comme une sorte de déesse, guerrière et lascive à la fois. Elle traîne les potentats captifs dans son palais, pour les crosser comme des animaux. Parfois, les prenant pour des chiens, elle exerce leur troupe à manger sous sa table, les fouette et s'amuse, par moments, à leur jeter quelques reliefs. Son dernier descendant est le morne Sardanapale, roi de harem, qui ne parvient pas à éclairer la tragique lueur de son bûcher funèbre.

Une fable cosmique, dans la Bible des Hébreux se superpose aux *pathémata* d'Héraklès. Samson (*Schimechon*, petit soleil) est exténué par Dalila, prêtresse de Dagon, le dieu des profondeurs humides, comme le fils de Zeus par les diverses figures de l'eau : mer, fontaines, rivières, Iole, Hylas, Omphale, Déjanire. C'est en coupant les cheveux de Samson (les rayons du soleil) que Dalila triomphe de sa vigueur et le plonge dans la nuit. Humanisé, le récit du livre des Juges (d'une époque bien antérieure à cette rédaction) fournit un exemple nouveau de masochisme, de servitude sexuelle chez le mâle et, chez la femme, de lubrique férocité. Le beau poème de Vigny chante dans les mémoires. Salomon, fils de David, déclare que la femme est la désolation du juste. Dans ses *Antiquités*, Josèphe incrimine le fils de Daoud pour s'être complètement abandonné aux sultanes favorites; de même, Phérocas, puîné d'Hérode le Grand, qui, tout au plaisir de se faire malmener par une esclave,

oublia d'épouser la reine Cypros à qui la raison d'État l'avait fiancé malgré lui.

En sa qualité de juif névropathe, Josèphe ne tarit pas sur ces aventures des princes masochistes ou invertis. On y chercherait en vain l'ampleur de Suétone ou de Juvénal. C'est une luxure de province qui n'atteint point à l'œcuménicité de l'Empire.

Suivant la mode orientale de proposer des énigmes, Darius Hystaspès, assis au milieu des satrapes et des grands de la cour, leur demandait après boire : « Qui possède le plus tyrannique pouvoir, du roi, de la femme, de l'ivresse ou de la vérité? » Chacun d'exalter, suivant son degré de courtoisie ou de duplicité, la puissance du roi, et le vin de sa table et la force du vrai. Mais Zorobabel, juif de Jérusalem, promu à la dignité de garde du corps, les réfuta victorieusement : « La domination de la femme ne connaît pas de bornes. Tous, nous sommes venus de ses flancs, comme le roi lui-même, comme les vigneronns qui récoltent le vin, comme les juges qui gardent la vérité. C'est pour elle que nous abandonnons le foyer paternel, que nous exposons notre vie et même nos trésors. Nous mettons à ses pieds le fruit de nos labeurs, cédant à ses caprices et nous prêtant à ses mensonges. Elle est donc plus impérieuse que le vin et que la vérité. Quant au roi, j'ai vu ce maître du monde *recevoir le fouet* de la main d'une de ses concubines, Apamé, fille de Rasbezate le thémasien. Certes, il paraissait fort

heureux de servir de jouet à cette belle et que, par amusement, elle posât sur sa tête le bandeau royal — maîtresse victorieuse de la royauté. » Ce trait, quelque peu niais, mais caractéristique, se trouve aussi dans le troisième livre d'Esdras, rejeté par les chrétiens de leurs livres canoniques.

A Sparte, couvent militaire, les jeunes hommes furent exercés aux macérations les plus sanglantes. Les bomoniques, devant l'autel d'Arthémis Orthia, enduraient les cruelles fustigations. La prêtresse tenait une statue de la déesse; quand l'exécuteur se relâchait, par fatigue ou par commisération, elle criait que le divin simulacre devenait trop lourd, qu'il échappait à ses mains, et les coups de tomber plus drus sur l'adolescent impassible. Plutarque (*Coutumes de Lacédémone*), Cicéron (*Tusculanes*), Nicolas de Damas (*Mœurs des nations*), le scholiaste de Thucydide, Lucien (*Exercices du corps*), d'autres encore, où se documente le coriace Boileau, renseignent amplement sur les jeunes Spartiates fouettés, une journée entière, dans le *pronaos* d'Arthémis, les honneurs dévolus aux intrépides et le contentement que goûtaient leurs familles. C'était une façon de concours général qui donnait au lauréat vainqueur un lustre sans pareil. Lucien (*perigumnasiôn*) ricane doucement. Les héros de la fessée, et leur mort, et les tombeaux élevés à leur mémoire ne le comblent pas d'enthousiasme. Dans la manière dont il parle d'eux, on sent déjà le sarcasme que

Houdon a posé sur la bouche de Voltaire : « Mais vous plantez-vous des clous dans le cul? » demande à Babouck un dervis renommé pour maint exploit d'ascétisme hypodermique.

Pausanias (VIII, 25) enregistre une cérémonie analogue aux fêtes de Bacchus, dans le temple d'Alea, petite ville d'Arcadie. Là, comme à Sparte, une femme jeune et belle faisait dilacérer de beaux jeunes hommes. Tels, jadis, sur les pentes du Cithéron, Ino, Agavé, Autooné, la troupe orgiastique des filles de Cadmos, avec des cris de joie et de colère, mordait à pleines dents la chair des louveteaux.

Les prêtres de Cybèle, curètes, baptes, corybantes, « ces capucins de l'antiquité », promenaient la Déesse, et leurs macérations appâtaient les âmes dévôtes. Les coups de lanière achalandaient leurs boutiques, pourvoyaient à leur diner (Cf. Apulée, *L'Ane d'Or*, lib. VIII). Athènes, Corinthe, Lacédémone, la Phrygie et Rome elle-même connurent cette démente. Une chapelle de corybantes déshonora le Palatin. Pendant les fêtes qu'on y célébrait, les dévôts s'infligeaient des tortures. Parmi les affres du plaisir, ivres de vin, de tournolements lubriques et d'extase sacrée, ils saisissaient des verges, des poinçons ou des cailloux tranchants. Dans un rôle suprême, ils déchiraient leurs membres ou se mutilaient comme l'éphèbe Athis. Les yodinnim de Moloch (Cf. Gustave Flaubert, *Salambô*) et « leurs horribles ferrailles » ; les croyants de Jaggernaut qui se font suspendre

au char de Kali par des hameçons implantés dans leurs chairs, ne diffèrent point du diacre Pâris ou des convulsionnaires de Saint-Médard. Anesthésie ou transposition de la souffrance en volupté, le mysticisme, l'hystérie et la *paranoïa sexualis* sont les mêmes à toutes les époques et sous tous les climats.

Ce n'étaient pas les seuls charlatans de la Bonne Déesse qui propageaient à Rome le goût des sanglantes paillardises. Servius, lorsqu'il explique ce vers du VIII^e livre de l'Énéide :

Hic exultantes salios nudosque lupercos

dit que les hommes qu'on appelait de ce nom de « Luperques » se dépouillaient de toute espèce de vêtements, couraient ainsi les rues, et qu'ils étaient munis de fouets dont ils frappaient les femmes qui leur présentaient la paume de leurs mains; parce qu'elles imaginaient que ces coups donnés sur la paume des mains ou sur le ventre les rendraient fertiles ou leur procureraient un heureux accouchement. De là vient que Juvénal dit (Satire II, vers 142) :

Nec prodest agili palmas præbere lupercis

et que son ancien scholiaste remarque là-dessus

Steriles mulieres februantibus lupercis se offerebant et ferubo verberabantur.

Prudence dit aussi, dans son *Martyr romain* :

*Quid illa turpis pompa? nempe ignobiles
Vos esse monstrat cum lupercis curritis.*

*Quem servulorum non reat vilissimam.
Nudus plateas si per omnes cursitans,
Pulset puellas verbere ictans ludicro.*

Festus Pompeïus, dans son III^e Livre, ajoute à tout ceci :

Crepos romani lupercos dicebant a crepitu pellicuarum quem faciunt verberantes : mos enim romanis in Luperca- libus nudos discurrere et pellibus obvias quasque feminas ferire.

Ici intervient l'idée, aussi tenace que l'erreur humaine, du sacrifice et de la propitiation. Dieu est l'éternel ennemi. Jaloux, malfaisant, cruel, on ne peut apaiser sa méchanceté qu'au prix d'un holocauste infiniment rare : sacrifice de vierges, d'enfants ou de captifs, grillades et massacres devant Moloch, Witzliputzli ou le fade Jésus. Mais un autre élément complique ces sortes d'immolations légales ou volontaires. A la psychopathie sexuelle, de nouveaux facteurs s'ajoutent dont le plan de cette étude n'a pas à tenir compte. L'hiérogénie analysée par le D^r Binet-Sanglé (*Revue de l'hypnotisme*, décembre 1899 à juin 1900), par les Goncourt (*Madame Gervaisais*), et que nous retrouverons d'ailleurs comme partie intégrante du masochisme chrétien, relève plutôt de l'aliéniste. Les malades canonisés, surtout par l'Eglise catholique ne sont même pas des névropathes ou des érotomanes, mais bien des lunatiques absolus, dont la camisole de force et la douche seules peuvent amender la stupide vésanie.

Racine prétendait que l'œuvre de Tacite est

dans toutes les mains. Cela pouvait être exact au xvii^e siècle. Il serait présomptueux d'imputer une lecture si soutenue à nos contemporains. Je les soupçonne fort de négliger Tacite, Juvénal, Suétone, Martial et même Lampridius. A peine connaissent-ils la *Légende des sexes* de M. Edmond Haraucourt.

Nulle part la cruauté libidineuse, le sadisme, le masochisme ne s'imposèrent moins de réticences que chez les *Impérateurs*, Césars, Flaviens, Antonins : l'Empire fut une longue bacchanale où se confondirent les rangs et les sexes, où la fureur de jouir mêla, pendant trois siècles.

L'écume du plaisir aux larmes de tourments.

BAUDELAIRE.

Néron émascule son bien-aimé Sporus et, par une fente large ouverte, à la place mutilée investit le bel adolescent. Il se fait poursuivre, harnaché d'une peau de bête, par l'affranchi Dorjphorus qui, après l'avoir sanglé durement, épouse le maître du monde. Il mord aux génitoires des captifs enchaînés. Il incendie, en déclamant des vers d'Homère, plusieurs quartiers de Rome. Il fait massacrer les histrions coupables de vocaliser mieux que lui. Il dispute le prix des chars à d'infâmes voyous semblables de tout point aux modernes jockeys. C'est la folie du Cirque. Les vainqueurs montent dans la couche de cet androgyne et souillent de leur immondice la pourpre des Césars. Entre temps, le fils d'Ænobarbus passe des nuits entières

« assis à côté du cithariste Terpnos, étudiant son jeu, perdu dans ce qu'il entend, suspendu, haletant, enivré, respirant avidement l'air d'un autre monde qui s'ouvre devant lui, au contact d'un grand artiste. » (Renan, *L'Antechrist.*)

Héliogabale, enfant malade, pareil aux eunuques d'Astarté, aux *mujerados* des peaux-rouges, aux castrats du saint-père, va plus loin dans l'abandon furieux de toute dignité. Son culte pour la vigueur mâle induit le frêle empereur à épouser des garçons de cuisine, des laveurs de vaisselle renommés pour la proportion de leur mentule, pour l'ignominie de leur visage et la bestialité de leurs comportements. Lampridius atteste ces choses, embaume dans le mucilage de sa cuistrerie la plupart des abominations que feu Jean Lombard devait transposer, un jour, en algonquin.

Aurigas Protogenem et Gardium, primo in certamine curuli socios, post in omni vita et actu participes habuit. Multos, quorum corpora placuerant, de scena et circo et arena, in aulam traduxit. Hieroclem vero sic amavit, ut eidem inguina oscularetur, quod dictu etiam verecundum est, Floralia sacra, se asserens celebrare. (LAMPRIDIUS. Héliog., par. VI.)

Aux festins impériaux, une pluie odorante de fleurs, des roses, des jasmins, des pétales d'orangers étouffaient les convives, comme une marée montante. On leur servait des poissons de marbré et des fruits en cire à modeler, tandis que, gisant sur des peaux d'ours et de tigre, caressé par la flabellation des éventails, le petit-fils de

Julia Mæsa faisait transverbérer sous ses yeux de beaux esclaves nus.

Ces rites de luxure et de méchanceté ne se limitaient point à la demeure impériale. On sait (Tibulle) que les dames romaines enfouaient par amusement leurs épingles à cheveux dans les seins de leurs chambrières. Trimalchio se plaisait aux chiquenaudes itératives d'un bouffon (1). Les patriciens, les affranchis opulents exigeaient de leur clientèle un hommage qui n'allait point sans dégoûts.

Le parasite Nevolus se plaint amèrement :

... numerantur deinde labores

An pronum est et facile agere inter viscera penem

Legitimum atque illic hesternæ occurere cœnæ?

(JUV., sat. IX, v. 42 et suiv.).

(1) Il avait un frère, nommé Lucius Quintius Flaminus, qui ne lui ressemblait en chose quelconque ; car il était si dissolu en voluptés et si abandonné à son plaisir qu'il en oubliait tout devoir d'honnêteté. Il aimait un jeune garçon dont il abusait charnellement et le menait toujours avec lui quand il allait dehors en quelque guerre ou en quelque charge et gouvernement de province. Ce garçon, le flattant un jour, lui dit qu'il était si fort épris de son amour qu'il avait laissé à voir les combats des gladiateurs et des escrimeurs à outrance qui se préparaient à Rome sur l'heure de son parlement, combien qu'il n'eût jamais vu tuer homme, ayant plus cher de servir au plaisir de lui qu'au sien propre. Lucius étant bien aise de ce propos, lui répondit incontinent : « Il n'y a rien de gâté pour cela, car je t'en ferai tout à cette heure passer ton envie. » Si commanda qu'on tirât de la prison un des criminels condamnés à mourir, et fit quand et quantes venir le bourreau auquel il commanda de lui trancher la tête au milieu du souper. (PLUTARQUE, tr. AMYOT, t. III, *Vie de T. Q. Flaminus*. Paris, J.-F. Bastien, 1784.)

Mauvaise édition dans laquelle un cuistre a « simplifié » l'orthographe d'Amyot ! L'inspecteur d'académie qui se propage sous le nom de Cuir et travaille à rendre Balzac « moral et séduisant » mériterait d'avoir grouiné aussi une vareille truffe.

Ailleurs, le satirique proteste contre le scandale des mariages uranistes en honneur chez les consulaires et les chevaliers.

*Quadraginta dedit Gracchus sestertia dotem
Cornicini, sive hic recto cantaverat ære.*

Le bardache pécunieux se déguise en mariée, assume la parure et les devoirs des justes noces. Voilé du *flammeum* orange, écrasant sous son pied les noix qui rebondissent, aux chœurs des hymnes fescennins,

Huc ades, Hymen o hymenæ!

il s'abandonne, pâmé de luxure, aux baisers malodorants d'un garçon de bains ou d'un palefrenier. C'est le mariage de mon frère Yves avec MM. de Bougreton et de Phocas.

Ainsi, depuis les temps fabuleux jusqu'à la décomposition du monde antique, un désir sanguinaire, un appétit de meurtre, une folie homicide condimentent le spasme vénérien. Le sang fume aux pieds de Cottyto. La Mort sert d'aphrodisiaque et d'entremetteuse aux couples enlacés. La douleur prête de nouveaux aiguillons à la concupiscence; tel, ce cavalier des phallophories qui, de son éperon aigu, talonne un priape déchaîné.

*
* *

Dans le monde chrétien, le goût des sévices érotico-mystiques, la fureur des verges et des plaies se systématisent, remplacent à la fois les vertus civiques et les ébats du lit nuptial. Plus

tard, la frénésie se compliquera de bêtises. La férule devient un instrument d'éducation : *portæ Musarum claves*, disent les pédagogues crasseux du Moyen Age. Et les ignorantins accablent encore de mauvais traitements les pauvres petits livrés à leur bestialité. Mais, au début du christianisme, l'amour des tortures est spontané. La religion de la mort perturbe naturellement le rythme de la vie. La fin du monde est proche; on s'en désintéresse : on le voudrait abolir avec ses fêtes, ses lumières et ses joies. Tout équilibre est rompu. Le « divin désir » n'a plus d'exutoires que dans le désert.

Le prêtre insinuant et plein de ruses empoisonne le foyer. Un manteau de glace tombe entre les époux. La femme regarde comme autant de souillures la gestation et la maternité. Elle se purifie après avoir donné le jour. L'éducation est un « castoïement ». L'enfant grandit sans allégresse ni beauté. « La maladie — affirme Pascal — est l'état véritable du chrétien. » Meure donc la santé, l'orgueil de vivre, l'énergie et la raison, la vigueur des muscles et la force de l'esprit? Le monde va finir. On exècre la vie; on s'efforce de la détruire par des moyens ingénieux et compliqués. On fuit dans les ténèbres; on aime la torpeur dissolvante des larmes. Lasse d'agir et de penser, l'humanité s'enveloppe d'ignorance. Le crépuscule tombe : la nuit chrétienne envahit l'Occident. Les pères de la Thébaïde héritiers des corybantes de l'Asie Mineure, des gymnosophistes égyptiens et des richis

indous formulent, pour une longue suite de temps, le rituel des austérités monacales. Poète, citoyen, philosophe, naturaliste, l'homme a parcouru le cycle des activités sociales. Mais il ne s'agit plus, à présent, de civilisation, de culture intellectuelle. Ce qui importe, c'est de manger le moins possible et d'écorcher sa peau. Voilà, désormais, ce qui remplace l'orgueil du citoyen, la connaissance et la beauté. Voilà ce qu'enseignent en 1912 les « abbés » jésuites ou affiliés que Waldeck-Rousseau, imité par Briand, surpassé même, a maintenus si vigoureusement comme éducateurs de la jeunesse.

L'influence barbare du christianisme en brisant le nerf des races de l'Empire, n'abolit point les usages païens capables d'asservir ou d'hébéter les hommes. Il eut soin d'emprunter aux sanctuaires polythéistes leurs macérations abjectes et, nommément, la pratique du fouet.

La chasteté des anachorètes de l'un et de l'autre sexe trouvait dans les épines une délectation inattendue. Hommes et femmes déliraient d'œstromanie et de souffrance. Excités par leurs manœuvres, par la solitude, par la claustration, les moines de toute espèce, tombaient en pâmoison devant le Christ, androgyne comme Bacchus, et, comme lui, époux de toutes les femmes, femelle de tous les époux. Moniales et cucupiètes célébraient, chaque nuit, à grand renfort de martinet, leurs noces spirituelles. Convulsifs et pâmés, ils hurlaient de douleur, ils sanglotaient d'ivresse. Dans la bave du plaisir, Thé-

rèse balbutie ardemment les mots de l'oreiller :
uteris in turba ; elle met aux pieds du divin jeune
 homme les espérances ineptes du ciel théologal
 et cette crainte de l'enfer qui rendit Louis XIV
 le plus exécration des rois.

Ce n'est pas l'enfer allumé
 Ni le paradis qui fleuronne
 Par quoi mon sein est animé.
 Garde pour d'autres la couronne

Et la gloire qui t'environne,
 Dans un éternel mois de mai.
 Que m'importe cette couronne,
 O Jésus ! ô mon bien-aimé !

C'est vers le baiser de tes lèvres
 Que hurle et pantèle ma fièvre,
 Dans un abandon sans retour.

Indifférente à toute chose,
 Géhenne livide ou ciel rose,
 C'est toi seul que je veux, Amour !

*No me mueve, mi dios, para quererte
 El Cielo que me tienes prometido,
 No me mueve el Infierno tan temido
 Para dejar por eso de ofenderte.*

*Tu me mueves, mi Dios ; mueveme el verte
 Clavado en la cruz y escarnecido ;
 Mueveme ver tu cuerpo tan herido :
 Mueveme las angustias de tu muerte.*

*Mueveme enfin tu amor de tal maneira
 Que, aunque no hubiera cielo yo te amara
 Yaunque no hubiera infierno, te temeria.*

*No me tienes que dar porque te quiera,
 Porque si cuanto espero, no esperara,
 Lo mismo que te quiero te quisiera.*

Voici quelques-unes des imaginations les plus caractéristiques dont les virtuoses de la bastonnade ont enrichi les catalogues de l'insanité humaine. Cela manque de supplices originaux; les bienheureux, d'âge en âge, se répètent. Ce sont toujours « les clous dans le cul » du talapoin de Voltaire. Parfois seulement une *sainte* de vigoureux appétit gobelotte son urine ou déjeune d'une purulence, au grand contentement de Montalembert et d'Huysmans le benêt. Il convient d'insister sur un point : c'est que l'auto-flagellation est ici, comme au temps des baptes ou des luperques, le moyen le plus efficace, le plus direct de provoquer le délire et l'extase. Elle remplace la jusquiame, la belladone des sabbats.

Voici quelques flagellants assez notoires : Antoine vit d'herbes et de coups de fouet dans son désert. Hilarion se charge le col d'une chaîne de fer, qui le tient à quatre pattes; tous professent une si profonde horreur pour les soins les plus élémentaires de la propreté, que Jérôme, écrivant *Paula et Eustachia*, leur cite, comme un exemple digne de mémoire, Sylvia, belle et vierge, qui, à dix-huit ans, ne s'était jamais lavé que le bout des doigts.

Plus tard, vers l'an 737, un grand homme pour les hagiographes, le moine bénédictin Pardulphe, se met tout nu et se fait battre à coups de verges. Ce Pardulphe, au témoignage du prier de Cluny, ne sortait point de sa cellule. Jamais il ne goûtait ni chair ni volaille. Il ne mangeait

qu'une fois la semaine. Si, pour cause de maladie, il se voyait contraint à faire usage de bains, il se tailladait auparavant la peau des cuisses et des bras.

En 1047-1056, quelques nobles esprits se font connaître par de houleuses fustigations : Pierre Damien, Rodolphe, évêque d'Agubbio, et Dominique Anson, dit l'Encuirassé, tant sa peau tannée par les sanglades était devenue insensible et rugueuse, telle une cuirasse étroitement adaptée. Ce Dominique poussa la manie des étrivières à un point même que ne saurait atteindre la clientèle des grands bars. Tout lui était bon, courroies, manches à balais, pourvu qu'il cognât sur quelque point de son individu et s'entamât le cuir. Sérieux comme un âne qu'on étrille, l'abbé Boileau déduit paisiblement l'historiette du crétin.

Sa pratique ordinaire était de s'armer l'une et l'autre main de verges, de se mettre nu et de se fouailler vigoureusement; c'était là son exercice le plus commun; mais, en carême, lorsqu'il entendait renchéris sur l'ordinaire, il endurait une « pénitence de cent années » (un homme doit être sûr de l'avoir accomplie lorsqu'il se donne la discipline durant tout le temps qu'il met à chanter vingt fois le psautier) et, chaque jour, il répétait au moins trois fois tout le psautier par cœur, tandis qu'il se fessait à coups de verges. Pierre Damien notifie aux siècles à venir que cet objet de son admiration se pouvait servir également de l'une et de l'autre main et

qu'il se donnait ainsi plus de coups que les autres qui n'emploient que leur main droite. Il rapporte, en outre, que l'encuirassé avait changé sa discipline de verges en celle de courroies, qui était beaucoup plus rude et qu'il goûtait un étrange contentement à cet exercice. S'il lui arrivait, dit-il, de sortir, il emportait ce fouet sous sa robe, pour ne pas manquer de houssine, quelque part qu'il fût obligé de passer la nuit. Lors même qu'il se trouvait dans un endroit qui ne lui permettait pas de dépouiller ses vêtements, il se cognait du moins les jambes, les cuisses, la tête et le cou avec une satisfaction peu ordinaire. Ces violentes pratiques n'allaient pas sans pâmoison ni extase. Force apparitions illustrent d'un bout à l'autre la vie des saints. On y traverse un hôpital de gâteaux; on embarque sur la « nef des fols », et tous les bedeaux, jésuites bollandistes, Veuillot, Huysmans, Montalembert, tiennent le livre de bord. C'est un rêve d'alcool ou de haschich.

Le pénitent excorié se fondait en délices. Après les coups de corde, François d'Assise éprouvait un tel orgasme que, pour en calmer la lubrique fureur, il pétrissait contre sa chair nue des phantasmes de neige ou se vautrait sur un étang glacé. C'est la crise d'épilepsie atroce et luxurieuse au regard de quoi le spasme vulgaire semble fait pour délecter simplement les courtards de boutique. La « grande simulatrice », l'hystérie, aux membres du fakir imprime des stigmates, érode son épiderme, en fait jaillir des

sérosités : *unda fluxit cum sanguine*. Ainsi, les faux vésicatoires du Dr Bernheim guérissent la pneumonie et boursoufflent la peau d'un sujet convenablement préparé. C'est le secret des béates, des « miraculées » dont les entrepreneurs de sanctuaires mettent en plein rapport les troubles fonctionnels.

Mais le *padre Francesco* ne vivait pas, comme a dit Edmond Schérer, d'après les fortes lois de l'économie politique. Ascète compliqué de bateleur, il dramatisait en conscience la grande farce de l'amour divin. Ses fustigations l'inondent, le martyrisent de volupté. Il jouit. Dans un accès de ferveur, il entonne pour son jeune amant, le Christ hermaphrodite, un cantique éperdu. L'univers tout entier lui sert de paranymphe; voici le dieu qu'il aime et leurs noces qu'il magnifie! Son épithalame retrouve les accents de l'idylle païenne. Comme aux églogues de Méléagre ou de Théognis, le rut panthéiste de François d'Assise exulte sur les hautbois siciliens :

Laudato sia, Signore mio, con tute la creature; specialmente, messer lo frate Sole, la lune, les vents, le feu e per suor aqua, la quale e molto utile, e humile, e preciosa, e casta, la terre et, enfin, per suor nostra la morte corporale. C'est le Cantique du Soleil.

Parfois le « trouvère de Jésus » succombe à ces étreintes. Ce n'est plus le moine théâtral d'Alonzo Cano — divulgué à la chrétienté par M. Zacharie Astruc — regard noyé, lèvres déclo-

ses, emporté dans un tourbillon d'extase vers les bleus paradis, ni le maigre époux de la Dame Pauvreté aux fresques du Giotto; c'est un bachelant ivre de langueur, de transports surhumains : les parfums sont trop lourds, trop aigus les baisers. L'homme demande grâce au dieu qui l'a féru :

*Amor de charitate
Perche m'hai si ferito?*

César du Bus (1607), plus tard Henri Suso combattaient le « démon de la chair » à l'aide (que spécieuse!) de la flagellation. Plus ils s'acharnaient, plus se manifestait l'aiguillon de luxure. Ces « bienheureux » jouaient pour eux-mêmes, dans leur cellule, quelques-unes des scènes les plus vertement priapiques de *Lysistrata*.

Idiots imperméables, ils ne s'obstinaient pas moins à leur besogne infra-lombaire. Ne connaissant d'autre métier que le maniement de l'étrille, les aspirants à la canonisation, pendant plusieurs heures, se gourmaient comme des bourriques. C'était leur faction, leur bureau. La discipline devenait une sorte d'onanisme têtue et machinal. Quand le Bien-Aimé retire ses faveurs, quand les courroies, les nœuds plombés, l'urtication et le vinaigre cessent d'agir sur les ganglions de l'évangélique masturbateur, il continue à pelauder son morion comme il époussèterait une bâche, avec l'indifférence d'un droguiste qui joue aux dominos (1).

(1) Les Turcs se font de grandes escarres pour leurs dames, et à fin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la

Les femmes apportèrent quelque drôlerie en ces mornes exercices. Marguerite de Cortone (1250) s'évertuait de la discipline. De même, Catherine de Sienne que les veilles, les jeunes et autres supplices avaient réduite à l'état de squelette. Mais ces béates goûtaient de suprêmes délices. Jésus les inondait de son amour. C'est le cas de tous les épimanes religieux.

Dans la vie religieuse, cet état engendre le besoin d'offrir des sacrifices. On offre un holocauste d'abord, parce qu'on croit qu'il sera apprécié matériellement par la divinité, ensuite, pour l'honorer et lui rendre hommage, comme tribut; enfin parce qu'on croit expier par ce moyen le péché ou la faute qu'on a commise envers la divinité et acquérir la félicité.

Maria-Magdalena di Pazzi, fille de parents d'une haute position sociale, était religieuse de l'ordre des Carmélites, à Florence, en 1580. Les flagellations, et plus encore les conséquences de ce genre de pénitence, lui ont valu une

playe et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrêter le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré: mais, pour dix aspres, il s'en trouve tous les iours entre eux personne qui se donnera une bien profonde taillade dans les bras ou dans les cuisses. Je suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous en avons plus à faire: car là chrestienté nous en fournit ci suffisance: et après l'exemple de notre saint Guide, il y en a en force qui, par dévotion, ont voulu porter la croix (mimétisme hystérique des stigmatisés). Nous apprenons, par tesmoing tres digne de foy, que le roy saint Louys porta la haire jusque à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensât et que tous les vendredis il se faisait battre les espauls, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portait emmy ses besognes de nuict... Foulques, comte d'Aniou, alla jusques en Jérusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets (sœur Nizette et les convulsionnaires de Saint-Médard) la chorde au col, devant le sepulchre de Nostre Seigneur. (MICHEL DE MONTAIGNE, *Essais*, liv. I, chap. XV. « Que le goust des biens et des maulx despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons ».)

grande célébrité et une place dans l'histoire. Son plus grand bonheur était quand la prieure lui faisait mettre les mains derrière le dos et la faisait fouetter sur les reins mis à nu devant toutes les sœurs du couvent.

Mais les flagellations qu'elle s'était fait donner, dès sa première jeunesse, avaient complètement détraqué son système nerveux; il n'y avait pas une héroïne de la flagellation qui eût autant d'hallucinations qu'elle. Pendant ces hallucinations, elle délirait d'amour. La chaleur intérieure semblait la consumer, et elle s'écriait souvent : « Assez! n'attise pas davantage cette flamme qui me dévore. Ce n'est pas ce genre de mort que je désire; il y aurait trop de plaisir et trop de charmes. » Et ainsi de suite. Mais l'esprit de l'Impur lui suggérait les images les plus voluptueuses, de sorte qu'elle était souvent sur le point de perdre sa chasteté. (KRAFT-EBING, *loc. cit. passim*).

A vingt-deux ans, elle offrait déjà les symptômes de la plus accablante neurasthénie : organisme ruiné, ses nerfs étaient désormais incapables de la moindre réaction. Plus de transports, ni d'extase. Le stimulant habituel avait perdu toute efficacité : c'est en vain qu'elle s'écharpait encore. Cela ne lui donnait aucune espèce d'agrément. Jadis, couchée sur une peau de truie dont les soies la piquaient avec rudesse, crevant de malefaim, cinglée à tour de bras et portant les nuits une couronne d'épines, elle hennissait de plaisir, elle se tordait voluptueusement : le spasme durait plusieurs heures. Mais à présent Jésus « la dégoûtait ».

Elle rêvait de s'emplir de nourriture, d'insulter son abbesse et de forniquer à dire d'experts. La suggestion, désormais, était inopérante. Ainsi; le mangeur d'opium, le buveur, le mor-

phinomane, quand le poison n'agit plus, même à doses massives, tombent dans le marasme que la mort suit de près.

Sur ses fouettements, Magdalena di Pazzi avait greffé une mignardise renouvelée d'Ezéchiel. On ne pouvait laisser traîner une crotte qu'elle ne s'en régâlât aussitôt. Lydwinne de Schiedam, à qui M. Huysmans, chef de bureau acariâtre et stupéfait, a consacré 350 pages du plus pur marollien, régurgitait sa vomissure. Il paraît que le dieu des catholiques prend à ce genre de travail un plaisir si énorme que son humeur se rassérène et qu'il en oublie jusqu'à son ordinaire méchanceté.

De même, Élisabeth de Genton. La flagellation la mettait dans un état de bacchante en délire. Elle était prise d'une sorte de rage quand, excitée par une flagellation extraordinaire, elle se croyait mariée avec son « idéal ». Cet état lui procurait un bonheur si intense qu'elle s'écriait souvent : « O amour ! O amour infini ! O amour ! O créatures, criez donc toutes avec moi : Amour ! Amour ! » (KRAFT-EBING, *loc. cit. passim*).

Rose de Lima, qui était fort belle fille, eut un songe qui l'invitait à être l'épouse du Christ. Bien qu'elle fût fiancée, elle renonça au monde, se coupa les cheveux, porta des cilices de pointes qui pénétraient dans la chair au point d'y créer des plaies permanentes. Des flagellations réitérées et des jeûnes extraordinaires la conduisirent à une telle perfection qu'elle avait de fréquentes extases où elle demeurait transfigurée, parlant à Jésus invisible pour les autres, avec

les manifestations de l'amour le plus véhément.

Thérèse d'Avila, la bacchante au sonnet, écrasait ses mamelles sous une claie d'osier, sans préjudice des autres macérations, comme le lit de fagots, la flagellation, le jeûne, le tout en haine de la fécondité que haïssent d'une même exécration les eunuques et les chrétiens.

Sous ses beaux habits, Élisabeth de Hongrie portait toujours contre sa peau un cilice. Tous les vendredis, en mémoire de la passion douloureuse de Notre-Seigneur, et pendant le carême tous les jours, elle se faisait donner la discipline avec sévérité, afin de rendre à Notre-Seigneur, qui fut flagellé, aucune récompensation. Plus tard, même, ce fut la nuit que, se levant d'auprès de son époux, elle entra dans une chambre voisine où ses servantes étaient obligées de la frapper durement, puis... elle revenait auprès de son mari, avec qui elle redoublait de gaieté. (MONTALEMBERT.)

... son rut ayant été calmé et la fureur de sa vulve amortie par les plumbeaux. On pourrait multiplier à l'infini ces répugnantes historiettes. Les hagiographes : Butlers, Montalembert, Huysmans, Bitschnau, Justin Kerner, les Bollandistes, regorgent de faits analogues. Ce sont des cas de flagellation passive, individuelle, que, parallèlement, suivirent les épidémies collectives.

Or, le christianisme offre comme idéal social à ses adeptes, outre l'exercice des verges, la manducation de l'excrément et l'abstinence des bains. C'est un idéal que MM. de Mun, Barrès et Charles Maurras dispensent à leur élégante clientèle et que proposent à leurs élèves les instituteurs « libres » de la loi Falloux.

Sous le nom de « battus » ou de « flagellants », un troupeau de sombres maniaques, déchaîné par le malheur des temps, s'égailla, du XI^e au XIV^e siècle à travers l'Europe. Ce fut une contagion d'érotisme sanguinaire dont les modernes, si rangés, si anémiques, si avares et si lâches, ne se représentent qu'avec peine le hideux emportement. C'est la danse macabre et le périple des fous. Cela grogne, brame, copule, chante des psaumes, enlève sa chemise, se fouaille à qui mieux mieux, tombe en extase et pue.

Nulle histoire plus banale. C'est le type de la folie épidémique (danse de Saint-Guy, enthousiasme franco-russe pour les marins d'Avellane en 1893, etc). Un maître l'a fixé en traits lumineux (cf. Michelet, *La Sorcière*. Histoire de France : « Philippe le Bel ; l'or, le fisc, la peste noire, flagellants ».)

Avec les jésuites et la « direction », le fouet devient un instrument de règne, de sournoise lubricité. L'immonde Girard (Michelet, *loc. cit.*) accable la pauvre Cadière de poignantes délices et de voluptueux crucifiements.

Peu à peu, la démence des flagellants tombe dans la farce et dans la mascarade. Le carnaval italien s'empare du Golgotha. Des turlupins chantent en faux bourdon le *Parce domine* ; le bonhomme Trivulce, Géronte, Pancrace et Bartholo reçoivent les nasardes que prodiguent à leur soixantaine les beaux fils musqués et doucereux :

La discipline devient une élégance à la cour de Henri III. Le roi de France, mignon en fraise goderonnée, aux lèvres peintes, et baisant à pleine bouche les bretteurs de sa suite, recommence Néron, Héliogabale ou Caracalla.

L'Estoile affirme que, sous couleur de pénitence, telle cérémonie, où l'on se dénudait sans vergogne, préluait à des scènes d'érotisme effréné, surtout entre gens du même sexe. Les conférences de Victor Charbonnel sur les *Diaconales*, ce « livre immonde », sans doute, mais d'un intérêt clinique supérieur; les travaux de Michelet, de Quinet, le *Sébastien Roch* de Mirbeau, les pamphlets d'Eugène Suë ont dévoilé à tous le rôle sinistre du confesseur dans l'existence de la femme et l'éducation de l'enfant. Les austérités que ces charlatans imposent à leurs dupes et qui ne sont pas un faible moyen d'extorquer de fortes sommes, la culture de l'hystérie par les fouets alternés avec le *cunnilingus* produisent les mêmes effets qu'au temps d'Apulée. Il n'est point de maladie plus incurable que la sottise des gens pieux.

Notons cependant quelques traits de la Compagnie de Jésus. En Castille, où l'Ordre d'Ignace ne tarda pas à gouverner les rois, ce fut aux jésuites que les croupes de la Grandesse demandèrent la bastonnade. Les pères houspillaient avec beaucoup de distinction. Leur tour de main était inimitable, et personne comme eux ne s'entendait à fournir pour beaucoup d'or une alliciente dégelée. C'étaient les bons faiseurs de

la discipline. Munez et Malagrida octroyaient l'application des verges aux dames de la cour, jusque dans l'antichambre de Maria de Portugal.

Ces nobles détraqués chancelaient de plaisir. Leur délectation était si forte, sous la cravache des RR. PP., qu'elles en redemandaient et hurlaient après les coups de fouets comme des chiennes en amour. (Wolff, *Histoire générale des Jésuites*, 1790.)

En Espagne, le plus crasseux des muletiers a son coin de don Quichotte et de sainte Thérèse. Violent et borné, son rêve oscille entre la pénitence de la Roche pauvre, les horions de Sancho et les visions de Thérèse. M^{me} d'Aulnoy (*Relation du voyage d'Espagne*) s'est complue à fixer, dans l'ironie élégante d'un récit mondain, le geste des *mastoïdes* (Lombroso) que suscitait l'horrible atmosphère de l'Escorial et d'Aranjuez, sous les héritiers de Charles Quint.

Sous Philippe IV, l'étiquette de la cour d'Espagne admettait les extravagances érotiques. Elle avait ses fous d'amour officiels : on les appelait *embevecidos*, c'est-à-dire « enivrés d'amour ». Même lorsqu'ils n'étaient pas grands d'Espagne, ils pouvaient rester couverts devant le roi et la reine : ils étaient censés éblouis par la vue de leurs maîtresses, incapables de voir autre chose et de savoir où ils se trouvaient. Le roi leur permettait l'irrévérence, comme le sultan souffre l'insulte et l'imprécation des fakirs. Cette idolâtrie voluptueuse empruntait les rites de la religion. De ses pénitences mêmes elle faisait des sacrifices à l'amour. Il était de mode parmi les courtisans de se flageller pendant le carême ; des maîtres de discipline leur enseignaient, comme des prévôts d'armes, l'escrime de la verge et de la lanière. Les jeunes

flagellants couraient les rues, le soir des grands jours de la semaine sainte. Leur costume presque asiatique ressemblait à celui des derviches tourneurs. Ils portaient une jupe de batiste évasée en cloche; un bonnet à pointe, d'où retombait un morceau de toile, masquait leur visage. C'est sous les fenêtres de leurs maîtresses qu'ils venaient faire parade de macérations; leurs disciplines étaient nouées avec les rubans qu'elles leur avait donnés. La grande élégance consistait à se flageller en gesticulant du poignet, et jamais du bras, de façon à ce que le sang jaillit sans maculer les habits. La dame, prévenue d'avance, tapissait son balcon et l'illuminait aux bougies. A travers la jalousie soulevée, elle encourageait son martyr. Lorsqu'il rencontrait une femme de qualité, le flagellant devait se frapper de manière à lui éclabousser de sang le visage; cette courtoisie lui valait un gracieux sourire. Quelquefois deux chevaliers de la discipline, escortés de laquais et de pages portant des flambeaux, se rencontraient sous le balcon d'une même femme. L'instrument ascétique devenait alors une arme de duel : les deux champions se battaient à coups de fouets, leurs valets s'assommaient à coups de torches; la place restait au plus fort ou au plus vaillant. Un grand repas terminait ces mômeries sanglantes. Le pénitent se met à table avec ses amis. Chacun lui dit à son tour que de mémoire d'homme on n'a pas vu prendre la discipline de si bonne grâce; on exagère toutes les actions qu'il a faites, et surtout le bonheur de la dame pour laquelle il a fait cette galanterie. La nuit entière s'écoule en ces sortes de contes, et quelquefois celui qui s'est si bien étrillé en est tellement malade que, le jour de Pâques, il ne peut aller à la messe. (PAUL DE SAINT-VICTOR, *Hommes et Dieu.*)

On s'étonne de retrouver les mêmes formes de l'aliénation mentale chez les modernes. Carré de Montgeron et, plus sérieusement documenté que lui, M. Paul Regnard (*Maladies épidémiques de l'esprit*, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1887) ont dépeint les sytômes de la folie convulsionanaire qui, de 1727 à 1760, agita les habitués de Saint-

Médard. Un *minus habens*, le diacre Pâris, mort en odeur de sainteté dans la foi janséniste, opérait des guérisons étranges. Les hystériques, sur son tombeau, répudiaient béquilles ou civière. La surdité, la tympanite, le pied bot et l'hémi-anesthésie, au contact de la pierre miraculeuse, fuyaient comme les démons chassés par l'exorcisme :

*Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata!*

Posées sur les flancs d'une dévote, les guenilles du bienheureux adjuvaient grandement l'évacuation de l'urine ou la fonte des humeurs. Le diacre Pâris, comme la Vierge de Lourdes, produisait sur les vespasiennes le plus heureux effet.

Balzac — éminent psychologue mais non moins redoutable idiot, sur les cendres de qui la Restauration a posé un sédiment de niaiserie — Balzac, petit bourgeois comme Villiers ou Barbey, comme eux affolé de blason et dont le crétinisme héraldique s'exaspère chez ces deux gobe-mouches; Balzac, qui croyait à la noblesse, au catholicisme, à la police, à la monarchie, aux sciences occultes, ne pouvait manquer de tomber en extase devant les cagotes épileptiques, devant les « saintes femmes » qui, pour exalter le niveau moral de leur époque, s'enfoncent dans l'épiderme le poil du cochon ou les clous du tapissier :

Pendant que Véronique venait d'un pas majestueux, par une démarche d'une admirable élégance, la Sauviat, poussée par le désespoir de survivre à sa fille, laissa échapper le secret de bien des choses qui excitaient la curiosité.

— Marcher, s'écria-t-elle, et porter un affreux cilice de crin qui lui fait de continuelles piqûres sur la peau !

Cette parole glaça le jeune homme, qui n'avait pu demeurer insensible à la grâce exquise des mouvements de Véronique, et qui frémit en pensant à l'horrible et constant empire que l'âme avait dû conquérir sur le corps, La Parisienne la plus renommée pour l'aisance de sa tournure, pour son maintien et sa démarche, eût été vaincue peut-être en ce moment par Véronique.

— Elle le porte depuis treize ans, elle l'a mis après avoir achevé la nourriture du petit, dit la vieille en montrant le jeune Graslin. Elle a fait des miracles ici ; personne ne l'a vue mangeant ; savez-vous pourquoi ? Aline lui porte, trois fois par jour, un morceau de pain sec sur une grande terrine de cendres et des légumes cuits à l'eau, sans sel, dans un plat rouge semblable à ceux qui servent à donner la pâtée aux chiens ! Oui, voilà comment se nourrit celle qui a donné la vie à ce canton... Elle fait ses prières à genoux sur le bord de son cilice. Sans ces austérités, elle ne saurait avoir, dit-elle, l'air riant que vous lui voyez. Je vous dis cela, reprit la vieille à voix basse, pour que vous le répétiez au médecin que M. Roubaud est allé quérir à Paris. En empêchant ma fille de continuer ses pénitences, peut-être la sauverait-on encore, quoique la main de la mort soit déjà sur sa tête. Voyez ! Ah ! il faut que je sois bien forte pour avoir résisté depuis quinze ans à toutes ces choses ! (H. DE BALZAC, *Le Curé de Village.*)

Cette abjection que vante l'auteur de la *Comédie humaine* sévit encore dans les pensionnats où, sous la direction des nièces de curés, des bâtardes ecclésiastiques, les directeurs s'efforcent de capter l'héritage opulent des filles de province. Le jour brille, le train passe ; courbé dans son laboratoire, le savant rétablit la genèse

du monde et balaye aux cloaques les détritns de la foi caduque. Mais les jésuites, solides au poste, n'abandonnent point leur industrie et l'argent continue à n'avoir pas d'odeur.

Le mot de ce provincial des jésuites, à un encyclopédiste qui lui demandait pourquoi la Compagnie admet un si grand nombre d'imbéciles : « Monsieur, il nous faut des saints ! » n'est autre chose qu'une boutade. Plusieurs, parmi les « saints », furent des hommes d'un grand esprit, d'une culture distinguée. Ponchâteau, qui s'exerçait à prendre l'allure d'un garçon jardinier (Sainte-Beuve, *Port-Royal*) et gardait, plusieurs mois durant, la même chemise; Carré de Mongeron, qui a écrit une histoire du diacre Paris et des « guérisons » de Saint-Médard; Fontaine, qui roulait comme un toton, pareils au maniaque Boulard (Edgar Poë, *Le docteur Goudron et le professeur Plume*); le chevalier Folard, traducteur de Polybe, n'étaient pas les premiers venus, des idiots comme Benoît Labre ou Bernadette Soubirous. Ils appartenaient à la robe, à la noblesse, aux armées du roi. Ils avaient fréquenté des gens que l'on pouvait nommer. Le comte de Charmel, qui se plantait dans les reins toutes les variétés de clous et scandalisait un peu Saint-Simon, quitta Versailles et le roi pour vaquer sans contrainte à ses morfondantes austérités.

Pascal fournit le type sublime de *la neurasthénie* et de la démence érotico-mystique chez

un dégénéré supérieur (cf. *La vie de Blaise Pascal*, par Jacqueline Perrier, sa sœur.) Absurde comme la plupart des esprits adonnés à la mathématique, il tomba, vers la fin de sa carrière, dans les abjections de la pénitence, dans les hontes d'une Catherine de Sienne ou d'un Joseph de Cupertino. Binet-Sanglé (*loc. cit.*) enregistre avec une parfaite clarté des lois de la suggestion religieuse dans quelques familles parisiennes au xvii^e siècle : les Arnaud, les Perrier, les Pascal, les Duvergier de Hauranne. Ces bourgeois opulents, hautains, parcimonieux et raisonnables, se laissent gagner au jansénisme, achoppent dans l'insanité pure, le masochisme de Port-Royal : ce sont des fous lucides qui ne déraisonnent que sur un point, comme les héros de Cervantès, mais ne sont pas moins déliants que les pensionnaires de Ville-Evrard ou de Charenton.

Quelques-uns cependant résistent à l'hiérogénie. Leur lutte obstinée et leurs efforts méritoires les placent dans le petit nombre de hautes intelligences d'esprits cultivés que les penseurs de l'*Action française* nomment « des primaires ». Et ce n'est pas un mince honneur.

*
* *

Le monde laïque n'est pas moins riche en exécutions de ce genre que le monde clérical. Sans nommer les sanglantes priapées du marquis

(1) Don Quichotte, le licencié Videria, le fanatique de Séville.

de Sade, de Mairobert, œuvres amorphes dont l'homicide, la flagellation, la sodomie et le viol forment la trame ordinaire et qui n'ont de valeur que par leur accent frénétique, par un absolu dans la débauche qui, parfois, atteint à la beauté, voici d'abord le *Jardin des Supplices*. Rien n'égale en horreur magnifique les peintures d'Octave Mirbeau. Les nerfs se crispent, les yeux se voilent, une angoisse monte de ces pages, dans la buée enivrante comme l'opium, des fleurs luxurieuses et du sang épandu.

C'est un cauchemar de parfums, de tortures. L'esprit s'en délecte avec des soubresauts d'épouvante, le poil se hérissé, le cœur cesse de battre, le froid de la mort passe dans les veines du lecteur. Que sont *Juliette* ou *Justine* devant cette redoutable poésie? Qu'importe la grimace du faune, quand Méduse échevèle ses serpents? Les plus noires fictions du Marquis apparaissent comme des fariboles ordurières, des propos de table d'hôte bons pour divertir les commis voyageurs ou les socialistes convertis. Mirbeau écrivit la Bible du Sadisme. Le verbe du fastueux caricaturiste sut promouvoir cette modalité gorgonienne de la *paranoïa sexualis* à la vie immanente du grand art.

Dostoïewski prodigue les aventures où s'amalgament la débauche et la cruauté. En Russie, on rencontre aisément des *Humiliés et Offensés*. Les riches sont brutaux, les fonctionnaires impitoyables. A quoi bon détenir une parcelle de pouvoir sans contrôle, si de temps à autre on

ne crucifie un peu de chair douloureuse? Le knout, les baguettes, les instruments de torture, font là-bas, comme en France, partie intégrante de la discipline militaire. Joueur, ivrogne, sodomite, plus indécis que les nuages et plus faux que l'eau dormante, puéril, effréné, le Russe, néanmoins, porte au fond de lui-même un respect inatténué de la hiérarchie. Il dénude son rachis pour entrer dans « la rue verte », d'après les ordonnances ou même le bon plaisir de ses « majors ».

En Sibérie, où fut déporté, vers 1848, l'auteur des *Frères Karamazow*, de *Crime et Châtiment* et de tant d'autres merveilles, le directeur de la « Maison des Morts » était une sorte de brute malfaisante, imbriague et despotique. Il n'inspirait aux forçats que du mépris. Mais un gradé subalterne, manifestement sadique, les accablait d'effroi.

... Je fis la connaissance du lieutenant Jérébiatnikof, lors de mon premier séjour à l'hôpital — par les récits des détenus bien entendu. Je le vis plus tard, une fois qu'il commandait la garde à la maison de force. Agé de trente ans, il était de taille élevée, très gras et très fort, avec des joues rougeaudes et pendantes de graisse, des dents blanches et le rire formidable de Nodrieff. A le voir, on devinait que c'était l'homme du monde le moins apte à la réflexion. Il adorait fouetter et donner les verges quand il était désigné comme exécuter. Je me hâte de dire que les autres officiers tenaient Jérébiatnikof pour un monstre, et que les forçats avaient de lui la même opinion. Il y avait dans le bon vieux temps, qui n'est pas si éloigné, dont « le souvenir est vivant, mais auquel on croit difficilement », des exécuteurs qui aimaient leur office. Mais, d'ordinaire, on faisait donner les verges sans entraînement, tout bonnement.

Ce lieutenant était une exception, un gourmet raffiné, connaisseur en matière d'exécutions. Il était passionné pour son art, il l'aimait pour lui-même. Comme un patricien blasé de la Rome impériale, il demandait à cet art des raffinements, des jouissances contre nature, afin de chatouiller et d'émouvoir quelque peu son âme envahie et noyée dans la graisse. — On conduit un détenu subir sa peine; c'est Jérébiatnikof qui est l'officier exécuter; la vue seule de la longue ligne de soldats armés de grosses verges l'inspire : il parcourt le front d'un air satisfait et engage chacun à accomplir son devoir en toute conscience, sans quoi... Les soldats savaient d'avance ce que signifiait ce sans quoi... Le criminel est amené; s'il ne connaît pas encore Jérébiatnikof et s'il n'est pas au courant du mystère, le lieutenant lui joue le tour suivant (ce n'est qu'une des inventions de Jérébiatnikof, très ingénieux pour ce genre de trouvailles). Tout détenu dont on dénude le torse et que les sous-officiers attachent à la crosse du fusil, pour lui faire parcourir ensuite la *rue verte* tout entière, prie d'une voix plaintive et larmoyante l'officier exécuter de faire frapper moins fort et de ne pas doubler la punition par une sévérité superflue.

— Votre Noblesse, crie le malheureux, ayez pitié, soyez paternel, faites que je prie Dieu toute ma vie pour vous, ne me perdez pas, compatissez...

— Jérébiatnikof attendait cela; il suspendait alors l'exécution et entamait la conversation suivante avec le détenu, d'un ton sentimental et pénétré :

— Mais, mon cher, disait-il, que dois-je faire? Ce n'est pas moi qui te punis, c'est la loi!

— Votre Noblesse! vous pouvez faire ce que vous voulez; ayez pitié de moi!...

— Crois-tu que je n'aie vraiment pas pitié de toi? Penses-tu que ce soit un plaisir pour moi de te voir fouetter? Je suis un homme, pourtant. Voyons, suis-je un homme, oui ou non?

— C'est certain, Votre Noblesse! On le sait bien que les officiers sont nos pères, et nous leurs enfants. Soyez pour moi un véritable père! criait le détenu qui entrevoyait une possibilité d'échapper au châtement.

— Ainsi, mon ami, juge toi-même : tu as une cervelle pour

réfléchir ; je sais bien que, par humanité, je dois te montrer de la condescendance et de la miséricorde, à toi, pécheur.

— Votre Noblesse ne dit que la pure vérité.

— Oui, je dois être miséricordieux pour toi, si coupable que tu sois. Mais ce n'est pas moi qui te punis, c'est la loi ! Pense un peu : je sers Dieu et ma patrie, et par conséquent je commets un grave péché si j'atténue la punition fixée par la loi, penses-y !

— Votre Noblesse !...

— Allons, que faire ? passe pour cette fois ! Je sais que je vais faire une faute, mais il en sera comme tu le désires... Je te fais grâce, je te punirai légèrement. Mais si j'allais te rendre un mauvais service par cela même ? Je te ferai grâce, je te punirai légèrement, et tu penseras qu'une autre fois je serai aussi miséricordieux, et tu feras de nouveau des bêtises, hein ? ma conscience pourtant...

— Votre Noblesse ! Dieu m'en préserve... Devant le trône du créateur céleste, je vous...

— Bon ! bon ! Et tu me jures que tu te conduiras bien ?

— Que le Seigneur me fasse mourir sur l'heure et que dans l'autre monde...

— Ne jure pas ainsi, c'est un péché. Je te croirai si tu me donnes ta parole.

— Votre Noblesse !

— Eh bien ! écoute ! je te fais grâce à cause de tes larmes d'orphelin ; tu es orphelin, n'est-ce pas ?

— Orphelin de père et de mère, Votre Noblesse, je suis seul au monde...

— Eh bien, à cause de tes larmes d'orphelin, j'ai pitié de toi ; mais fais attention, c'est la dernière fois... Conduisez-le, ajoutait-il d'une voix si attendrie que le détenu ne savait comment remercier Dieu de lui avoir envoyée un si bon officier instructeur.

La terrible procession se mettait en route ; le tambour battait un roulement, les premiers soldats brandissaient leurs verges...

— Rossez-le ! hurlait alors Jérébiatnikof à gorge déployée ; brûlez-le ! tapez ! tapez dessus ! Écorchez-le ! Enlevez-lui la peau ! Encore, encore, tapez plus fort sur cet orphelin, donnez-lui-en, à ce coquin ! plus fort ! abîmez-le, abîmez-le !

Les soldats assènent des coups de toutes leurs forces, à

tour de bras, sur le dos du malheureux, dont les yeux lancent des étincelles, et qui hurle, tandis que Jérébiatnikof court derrière lui, devant la ligne, en se tenant les côtes de rire; il pouffe, il se pâme et ne peut se tenir droit, si bien qu'il fait pitié, ce cher homme. C'est qu'il est heureux; il trouve ça burlesque; de temps à autre on entend son rire formidable, franc et bien timbré; il répète :

— Tapez! rossez-le! écorchez-moi ce brigand! abîmez-moi cet orphelin!...

Il avait encore composé des variations sur ce motif. On amène un détenu pour lui faire subir sa punition; celui-ci se met à supplier le lieutenant d'avoir pitié de lui. Cette fois Jérébiatnikof ne fait pas le bon apôtre, et, sans simagrées, il dit franchement au condamné :

— Vois-tu, mon cher, je vais te punir comme il faut, car tu le mérites. Mais je puis te faire une grâce : je ne te ferai pas attacher à la crosse du fusil. Tu iras tout seul à la nouvelle mode : tu n'as qu'à courir de toutes tes forces devant le front! Bien entendu, chaque verge te frappera, mais tu en auras plus vite fini, n'est-ce pas? Voyons, qu'en penses-tu? Veux-tu essayer?

La détenu, qui l'a écouté plein de confiance et d'incertitude, se dit : « Qui sait? Peut-être bien que cette manière-là est plus avantageuse que l'autre; si je cours de toutes mes forces, ça durera cinq fois moins, et puis, les verges ne m'atteindront peut être pas toutes. »

— Bien, Votre Noblesse, je consens.

— Et moi aussi, je consens. — Allons! ne bayez pas aux corneilles, vous autres! crie le lieutenant aux soldats.

Il sait d'avance que pas une verge n'épargnera le dos de l'infortuné; le soldat qui manquerait son coup serait sûr de son affaire. Le forçat essaye de courir dans la *rue verte*, mais il ne passe pas quinze rangs, car les verges pleuvent comme grêle, comme l'éclair, sur sa pauvre échine; le malheureux tombe en poussant un cri, on le croirait cloué sur place ou abattu par une balle.

— Eh! non, Votre Noblesse, j'aime mieux qu'on me fouette d'après le règlement, dit-il alors en se soulevant péniblement, pâle et effrayé, tandis que Jérébiatnikof, qui savait d'avance l'issue de cette farce, se tient les côtes et éclate de rire. Mais je ne puis rapporter tous les divertisse-

ments qu'il avait inventés et tout ce qu'on racontait de lui, (TH. DOSTOÏEWSKI, *Souvenirs de la maison des morts*. II^e partie, chap. II, « L'hôpital ».)



Si l'empire du tzar est « moitié gelé, moitié pourri », la Chine, moins gelée, égale en pourriture sa voisine d'Europe. Le biographe de Tseu-Hsi, M. George Soulié, dans une langue plastique, charmeuse et savoureuse, montre au recteur occidental, avec sa luxure et sa cruauté, la vieille, la dernière impératrice de la Chine fomentant par le meurtre son désir qui se meurt et, pareille à une Catherine II atteinte de vampirisme, mêlant au rite d'un sénile amour ce bain de sang qui, dans le taurobole, réchauffait aussi les fidèles de Mithra.

Tseu-Hsi est toute frémissante de l'attente du plaisir qu'on lui a promis, elle se laisse déshabiller par l'inconnu qui jette lui-même ses vêtements. La faible lumière éclaire les deux visages l'un près de l'autre.

Tseu-Hsi, la tête à demi renversée, guette, sous ses paupières mi-closes, guette ardemment le coin du rideau où Li-Lieu-ying se tient dissimulé, au fond de l'alcôve, proche cependant à les toucher presque.

Les deux corps sont enlacés, le jeune homme a la figure cachée dans le creux de l'épaule de Tseu-Hsi, dont la peau, d'une pâleur égale, contraste avec la teinte anibillée de l'homme qui l'enserme.

Elle guette toujours et se mord les lèvres pour ne pas crier d'impatience nerveuse. La natte lourde de son amant ondule comme un serpent et lui caresse la joue; cet attouchemment léger lui cause une souffrance intolérable et délicieuse : elle ne peut faire un geste pour s'y soustraire.

Li-Lieu-ying ne décèle sa présence que par l'imperceptible flottement du rideau qui le cache; il regarde pourtant, suivant aux mouvements de l'Impératrice et de l'inconnu la montée brûlante de la joie, et attendant, attendant encore.

La tête de Tseu-Hsi se renverse enfin dans une crispation qui la tend comme un arc; ses lèvres s'entr'ouvrent sur ses dents pures; ses yeux se lèvent, deux larmes s'en échappent et roulent sur ses tempes.

Li-Lieu-ying s'est penché brusquement; à son poing brille l'éclair d'un acier: le poignard est déjà enfoui jusqu'à la garde dans le dos du malheureux amant foudroyé, chez lequel les premiers spasmes de la mort se mêlent aux derniers spasmes du plaisir.

Tseu-lisi, tordue de jouissance, enlace toujours le cadavre dont le sang chaud l'inonde; des ondes de volupté la secouent et la brisent. Il lui semble que c'est son propre sang qui coule, que c'est elle-même qui meurt; l'horreur du trépas se mêle en elle à la merveilleuse certitude de vivre, mais de vivre une existence irréaliste où la joie viendrait par larges effluves étourdissants qui feraient vibrer, jusqu'à la douleur, tous les sens. Tseu-Hsi resta longtemps brisée par l'intensité de cette émotion; mais tous les plaisirs lui semblaient fades désormais: il lui fallut recommencer. Dans Pékin, on avait vite remarqué la voiture noire, ornée de glands jaunes, dans laquelle Li-Lieu-ying venait lui-même emporter ceux qu'il avait choisis, gens de basse classe, dont la famille et les amis étaient sans appui et dont le meurtre, jugé par un tribunal, aurait entraîné une amende seulement de quelques francs. Tous les jeunes hommes fuyaient devant la voiture, mais le peuple admirait l'Impératrice et se racontait tout bas ses dernières inventions lascives. (G. LIÉ-SOU (Georges Soulié), *Tseu-Hsi, impératrice des Boxers.*)

Il serait aisé de multiplier les citations. Mais Chamfort n'aimait point les auteurs « qui mettent leur bibliothèque dans leurs livres au lieu de mettre leurs livres dans leur bibliothèque ». Une telle et persuasive opinion ne saurait être négligée.

Les œuvres : drames, romans, nouvelles et poèmes ne sont pas moins riches en études masochistes. Le sadisme, peu fréquemment, se montre dans son nu. Comme la bête homicide qui, dans *Le Grand Dieu Pan*, d'Arthur Machen (*La Plume*, 1 vol., traduit de l'anglais par P.-J. Toulet), ne se manifeste que par les victimes étouffées, il imprime çà et là des marques sanglantes, mais ne paraît point à visage découvert. Le masochisme, au contraire, se pavane. Il érige en œuvre d'art les pratiques du bourreau. Il goûte les géhennes, il se délecte des affronts. C'est dans le ravalement le plus abject qu'il épanouit sa concupiscence; il alterne avec les fouets et les tenailles ce que Rabelais nomme la « savate de humilité ». Néanmoins, l'instinct de la conservation met un frein à ces délires : on n'a jamais vu de suicides masochistes. Les meurtres d'origine sadique (Philippe, Vacher, Menesclou) sont, en revanche, assez fréquents.

Les masochistes couronnés sont presque aussi nombreux que les tyrans imbéciles ou féroces. Nous avons indiqué le surnom attribué par Golovine au tzar Nicolas I^{er} pour ses appétits de flagellation. On assure que le prince de Bismarck a laissé un journal intime dans quoi il se vante à plusieurs reprises de cette manie. On narre qu'il adressa la demande au kaiser Guillaume I^{er} de lui céder quelques robustes grenadiers qui le fouetteraient de temps à autre, par hygiène. Il préférerait des étrangers pour un tel service, ne

voulant pas compromettre sa dignité auprès de ses domestiques et vassaux.

Les *pasetemps de collégien* du grand Frédéric (cf. Voltaire) sont revus et augmentés par le Chancelier de fer. Le pharisaïsme luthérien de l'empire allemand a produit un chef-d'œuvre, c'est la loi contre la sodomie édictant une pénalité saugrenue et vraiment inexpressible, dont vous trouverez le détail dans Kraft-Ebbing.

Commérage sans doute, mais à coup sûr empreint de quelque vérité, la légende concernant le tzar Nicolas I^{er} n'est pas moins caractéristique. Il semble avoir eu le goût passif de l'*algolagnie*, contrairement à son prédécesseur au trône de Russie, Ivan IV le Terrible (1533-1584). Celui-ci fit écorcher Constantin Brancovan, le héros de la nation roumaine, et poser devant le corps de la victime agonisante sa peau fraîchement empaillée.

Ivan s'amusait encore à transpercer les pieds des malheureux admis à son audience avec la pointe d'un lourd sceptre d'ivoire; un clin d'œil, un geste de surprise, et l'infortuné, sans autre cérémonie, était sur-le-champ dévolu au bourreau. L'ingénieuse cruauté du prince garantissait à la victime « une mort lente » digne de Tibère, d'un inquisiteur ou d'un tortionnaire chinois.

Les mœurs n'ont pas changé. En Russie, les journalistes de Kiew sont traités, de nos jours, comme les boyards d'Ivan le Terrible.

Ascheri, Noguès, Gana ont enduré, à Mont-

juich (1896), sous la direction du juge Enrique Marzo et du guichetier Portas, des tourments obscènes et farouches qui font le plus grand honneur à la Compagnie de Jésus.

Le troubadour *en* Peire Vidal résume, dans ses chansons et dans sa vie, une époque tout entière de masochisme, celle des romans de chevalerie, enterrés, quatre siècles plus tard, dans l'auberge de Maria Tornès, dans la caverne de Montesinos et dans le jardin ironique où don Quichotte monte sur Clavilêgne, à la poursuite du géant Malambruno.

Fils d'un pelletier de Toulouse, *en* Peire connu des aventures dignes des Florizel, des Roland ou des Amadis. Il rêva la conquête de Byzance, leva des troupes, et, promenant sa folie d'un bout à l'autre de l'Europe orientale, composa de nobles sirventes et des tensons miraculeux. Au demeurant, un cerveau brouillé, qui pour dignement porter le deuil du comte Raymond V, son protecteur, fit couper à ses chevaux la queue et les oreilles, tandis qu'il laissa croître, à lui-même et à ses gens, les ongles et la barbe jusqu'au temps qu'ils ressemblèrent à des chiens. Épris de la comtesse Loba (louve) de Penautier, il prit en son honneur une louve pour blason, et, cousu lui-même dans la peau d'Atta-Troll, se fit courre par les bergers et les chiens de la dame à travers les montagnes de Carcassonne.

Dilacéré, meurtri, mais gorgé d'âpres délices, il connut, au château de Penautier, l'hospitalité

féodale. Ce fut Loba qui lui donna des soins et poussa jusqu'aux dernières faveurs les marques de sa gratitude. *En* Peire tira un juste orgueil de son équipée. Il s'en glorifie en heptasyllabes vaniteux :

*E si tôt lop m'appelatz
No m'o tenh à dezonor.
Ni sim cridon li pastor,
Ni sim sui per lop cussatz;
Et am mais bos et boisso
No fanc palaitz ni maizo
Et ab joli li er mos treus,
Entre gel, et vent, et neus!*

Maffre Ermengau, dans son *Breviari d'amor*, parle avec enthousiasme de cette chasse néronienne. Il est à supposer que les modernes, gens respectables et de mœurs tout unies, ne prendraient qu'un plaisir assez restreint aux escapades chevaleresques de dom Pierre. L'*allogagnie* a cependant trouvé chez eux des poètes sans nombre et des historiens.

A l'étranger, Tourgueneff (*Eau de framboises*), Ernest de Wildenbruck (*Brunchault*), Wanda de Dunajeïr (*Vraie hermine*), Faniska Bagdanow (*Grégoire*), Vabot, Zoltan Calogh, Charles Szatmary (*La Tigresse de Czejthe*), le pasteur Meinhold (*La Sorcière du couvent*), ont célébré les amazones que délecta le sang des mâles : Ersze Bathory, Sidonia de Borke — et les mâles en rut, les mâles bramant après ces farouches voluptés.

Sacher Masoch leur a prêté son nom. Nul n'est

allé plus loin que ce juif autrichien dans l'étude et l'observation de la névrose *algolagnique*.

Jean-Jacques Rousseau (*Confessions*), Chauderlos de Laclos (*Liaisons dangereuses*), Émile Zola (*Nana*, épisodes : la Faloise, comte Muffat), Edmond de Jules de Goncourt (*Madame Gervaisais*), Octave Mirbeau (*Le Calvaire*, *Le Jardin des Supplices*) ont décrit, à leur tour, ces aberrations du *libido sexualis*. Les pages des maîtres contemporains sont trop connues pour en donner ici des fragments. Quant à ce pauvre Laclos, une broussaille d'ennui le garde invinciblement des curieux, comme le « feu de fiançailles » autour de la Walküre. MM. Poinso et Normandy (*L'Échelle*, 1 vol., Fasquelle, édit. Paris) ont marqué, heureusement, les étapes, la cristallisation du sadisme dans un jeune esprit. Joachim de Marsenne arrache, vers cinq ans, les yeux d'un pinson et le dépèce vivant, à coups de ciseaux; plus tard,

Dans la grâce et la fleur de la belle jeunesse,

à force de mauvais traitements, de privations et d'outrages, il précipite dans la mort volontaire une fille grosse de ses œuvres et que le misérable n'a pas cessé d'aimer.

Dans *Pêcheurs d'Hommes* (1 vol., Fasquelle, édit. Paris, 1899), M. Albert Juhellé suscite la vision effrayante d'une agonie masochiste. Son livre fort, dru et consciencieux, montre sans déclamations les horreurs de la pédagogie con-

gréganiste. Nous apprenons de lui comment finissent les « parents chrétiens ».

Le fiacre s'arrêtait. Orneval sauta sur le trottoir, tendant une pièce de deux francs au cocher; mais, devant la porte cochère où Diane sonnait, ayant remarqué qu'il avait oublié sa canne chez elle avant le dîner, il saisit ce prétexte pour l'accompagner jusqu'à son étage. Il pénétra jusqu'à sa chambre où, craignant l'arrivée de l'amant en pied, elle le pressa de partir. Comme il résistait, elle trépigna de rage, s'arma d'une paire de pincettes. Pour éviter un combat qui eût dérangé le bel ordre de sa toilette, il s'esquiva, refermant la porte sur lui, se trouva dans un corridor obscur, où il tâtonna, cherchant une issue vers le vestibule. Et tout à coup, dans sa demi-ivresse, une idée jaillit. S'il se cachait quelque part pour apercevoir le « vieux ! » Comme sa main rencontrait un bouton de porte, il le tourna, au hasard, et fut dans une pièce étroite et sombre, sans fenêtre.

A ce moment, la sonnette de l'antichambre retentit. Il perçut le galop de Diane, un claquement de pêne, un murmure confus de voix, où dominait le timbre aigu de la fille. Sous la porte par laquelle il venait de s'introduire, un rai de lumière coupa l'obscurité. Un pas d'homme sonna dans le corridor; puis le bruit sec d'un verrou l'avertit que le visiteur s'enfermait dans la chambre de sa maîtresse. Tout retomba dans le silence.

Alors il s'inquiéta de sa position. Allait-il rester dans cette obscurité jusqu'à ce que le « vieux » fût parti? Fallait-il gagner le vestibule à pas de loup et s'enfuir? Fouettée par l'ébriété, sa curiosité de la débauche sénile le ressaisit.

Désireux de s'enquérir de la destination exacte de la pièce où il était tombé, il se livrait à une perquisition des différents objets à tâtons, lorsque sa main, en longeant la muraille, rencontra un rideau d'andrinople qui masquait des jupes. Il devina la garde-robe de Diane, se souvint qu'elle communiquait avec la chambre à coucher.

Avec précaution, il s'était glissé entre les hardes pendues aux portemanteaux. Des relents de dessous féminins le grisèrent, asphyxiants. Ses doigts polluaient les étoffes, reconnaissaient des toilettes qu'il avait vues sur sa maîtresse,

lui communiquaient l'illusion d'une présence de femme. Ses mains étendues et qui fouillaient touchèrent une porte, où son oreille appuyée perçut un halètement bruyant que coupaient des craquements violents de sommier. Mais, dans un mouvement, sa manche s'étant accrochée à la clef qui remua dans la serrure, il s'arrêta, craignant d'avoir été entendu, écouta, en retenant sa respiration.

Dans la chambre, le halètement persistait, mêlé maintenant de rugissements étouffés. Le trou lumineux de la serrure l'invitant à un regard, il abaissa son œil au niveau du point de clarté.

Sur le lit, il perçut d'abord un grouillement informe de chairs nues. Puis il distingua deux corps entrelacés. Bientôt une chevelure ruissela. Le buste de Diane s'érigait, de face, chevauchant un ventre jaune et ballonné au sexe irrité. Sa main crispée brandissait un canif qui s'abaissa, soudain, contre la chair tuméfiée au-dessous d'elle, piqua, s'acharna en petits coups savants. Sous la caresse aiguë du fer, l'abdomen mouvait, tressautait, secoué de spasmes, comme de décharges électriques. Couturé de cicatrices, zébré de petits filets de sang jaillis sous la lame, bouffi d'une graisse jaune contrastant avec la blancheur des cuisses qui l'enserraient, il semblait l'autel vivant d'un Moloch s'offrant en pâture à sa propre cruauté par la main d'une prêtresse.

Stupide, Rémond, accoudé contre la porte, contemplait, ses jambes agitées d'un tremblement, le *masochisme* sanglant de ce demi-corps anonyme dont le buste, émettant un râle équivoque, râle imprécis de douleur ou de joie, lui était caché par le torse de Diane.

A un moment, le ventre eut un soubressaut si violent que la fille perdit l'équilibre, tomba en arrière contre le bois de lit. Rémond s'était redressé, apeuré. Dans son mouvement, il heurta de la tête un portemanteau qui, se décrochant, tomba avec la jupe qu'il soutenait. Au travers de la porte, il entendit une voix masculine et étouffée qui s'inquiétait.

— Qui est là ?

Le timbre de cette voix le fit frémir par sa ressemblance avec la voix paternelle. Mais il chassa l'absurde idée que ce son suscitait. Les paroles de Diane qui calmaient l'alerte du vieillard firent diversion.

— Mais non, mon chéri, disait-elle; il n'y a personne. Nous sommes seuls dans l'appartement. J'ai même renvoyé ma bonne, sachant que tu devais venir. N'aie pas peur!

Mais comme la voix insistait, basse, impérieuse, Diane s'écria, d'un ton d'humeur :

— Derrière cette porte tu as entendu du bruit? cela n'est pas possible, c'est ma garde-robe... Du reste, tu peux voir toi-même.

Des pas rapides se rapprochaient. Rémond eut juste le temps de se dissimuler derrière un manteau d'hiver recouvert d'une housse pendant jusqu'à terre. La porte s'ouvrait.

— Tu vois qu'il n'y a personne, dit Diane. Ah! je comprends, c'est ce portemanteau que tu as dû entendre tomber.

Elle releva la jupe tombée, l'agita vers la chambre :

— Voilà le fantôme qui faisait peur à monsieur!

Ayant raccroché le portemanteau, elle refermait la porte. Les voix se turent. A nouveau, le sommier gémit, le râle équivoque se traîna. Rémond s'était glissé à son poste d'observation antérieur. L'atmosphère étouffante du réduit, la chaleur de la digestion, l'émoi du spectacle aphrodisiaque lui faisaient battre les tempes. Son œil clignotait sous la vrille de lumière qui traversait le trou de la serrure.

Et, tout à coup, les reins ployaient de la fille saisie aux cheveux par la main de l'homme; les deux corps roulaient dans le tumulte des draps. Contre les flancs féminins, une tête chauve rampa avec un brame de rut. Elle se dressa, offrit en pleine lumière la face cramoisie aux moustaches tuyautées du comte d'Orneval.

Le collégien demeurait sans souffle, le front appuyé à la porte, la pupille dilatée par l'épouvante. Il se croyait le jouet d'une hallucination.

Les images se brouillaient devant son œil rivé à la serrure. Dans le bourdonnement fou qui remplissait ses oreilles, il eut l'illusion que le plancher vacillait sous ses pieds. Ainsi le « vieux » dont parlait Diane, l'amant mystérieux que sa curiosité poursuivait, le sectateur de Masoch — ce rival du marquis de Sade, qui, au rebours de celui-ci, avive sa jouissance par le spectacle de sa propre douleur — l'érotomane monstrueux qui se faisait déchiqeter le ventre par

une fille, c'était l'homme aux apparences pieuses et austères, l'ami du P. Vital, l'ancien élève des Jésuites, le chrétien rigoriste, le clérical intransigeant, son père...

Il doutait encore, se forçait à un coup d'œil nouveau vers le lit, concentrant toutes ses énergies visuelles vers le crâne dénudé qui remuait, au ras des couvertures, lorsque soudain le visage paternel redressé s'affirma à nouveau, en pleine lumière, effroyablement rouge, avec des yeux injectés de sang.

Cependant, sous une nouvelle piqûre du canif que Diane venait d'insinuer dans un bourrelet de graisse abdominal, les moustaches tuyautées se tordirent dans une grimace de douleur voluptueuse. Avec un rugissement, le torse de vieil ivoire s'était redressé. Les mains folles du satyre palpèrent, saisirent, enfermèrent les globes pâles des seins qui se penchaient et où ses ongles s'agrippèrent. Diane poussa un cri, se débattit contre cette étreinte féroce. Et, tout à coup, Rémond perçut un râle effrayant. Les doigts crispés se détendirent subitement, lâchant prise; les bras étendus ramèrent dans le vide. Perdant l'équilibre en arrière, le buste viril se renversa, entraînant le corps, la tête la première, sur la descente de lit.

Diane, nue, avait sauté hors de la couche, un peu inquiète, pas trop cependant à cause de l'habitude de voir des hommes tomber d'ivresse.

Elle s'était accroupie près du corps :

— Voyons, mon chéri... Tu es tombé?... Tu t'es fait mal?... Il ne faut pas rester là, tu vas avoir froid.

Elle essayait de le soulever par les épaules; mais la peau moite glissait sous ses doigts; elle lâcha prise; la tête retomba lourdement sur le tapis, comme détachée du tronc. Alors, devant la fixité des yeux, elle s'effraya. Échevelée, elle se sauva dans le corridor :

— Au secours! au secours! cria-t-elle.

Derrière elle, Rémond, sorti du réduit, était venu s'agenouiller devant la nudité de son père. D'abord il avait cru à un étourdissement, à une syncope. Maintenant, immobile, il contemplait les yeux fixes, la lèvre blême retroussée sur les dents dans un rictus simiesque, les joues poupines dont le sang s'était retiré brusquement, le ventre monstrueusement tatoué, où se caillaient des filets de sang. Et

devant les signes non équivoques de la mort, il s'éroula sur le tapis, sanglotant. (ALBERT JUHELLÉ, *Les Pêcheurs d'hommes*, Chap. xx. 1 vol., Fasquelle. Paris, 1897.)

Le sénateur de *Venise sauvée* n'est pas lugubre à la façon du comte d'Orgeval. Il représente la déliquescence et la porcherie imbécile du viveur suranné. Ce n'est point la Camarade qui mène, par les bosquets d'Amathonte, ce porc sérénissime vers le champ du repos. Un ébrouement de luxure impuissante plutôt qu'un souffle d'agonie empâte sa bouche violâtre. Ce n'est pas un moribond. C'est un gâteux.

Les « vieux messieurs » qui, dans les restaurants de nuit, soupent avec des filles de plâtre, recherchent, pour susciter la torpeur de leurs organes, les mêmes pratiques effrénées. C'est macabre, fétide et saugrenu. Un fait connu de tous les Parisiens : les abbesses de clapiers gardent précieusement, dans une armoire à cet usage, les martinets, les gaules de bouleau, avec des cravaches et des lanières attachées par une faveur bleue que demande, à l'heure du berger, cette bizarre clientèle que traitent d'« hommes à passions » les marchandes d'amour. En Angleterre, où la débauche prend la bête à plaisir bien avant sa nubilité, c'est la *greenn girl* qui reçoit les étrivières, tandis que les habitués des lupanars continentaux goûtent plus communément la flagellation passive. Les capitales de l'Europe et du monde n'ont aucun reproche mutuel à se faire là-dessus. Le riche n'est-il pas

en tous lieux une brute malfaisante, moitié gorille et moitié vertrat? (1).

AQUILINA

Dis-lui que je suis au lit, dis-lui que je ne suis pas à la maison, dis-lui que je suis en meilleure compagnie que lui, enfin tout ce que tu voudras; en un mot, dis-lui que je ne veux pas le voir, et qu'il est le plus sot et plus ennuyeux, le plus éternellement importun : il est de pire compagnie qu'un mauvais médecin. Je ne veux pas être ainsi interrompue à des heures indues.

LA SERVANTE

Mais, madame, il est déjà ici; il vient de passer la porte.

AQUILINA

Eh bien, fais-la lui repasser. Vous êtes sotte, étourdie; vous n'êtes bonne à rien. S'il ne veut pas s'en aller, mets le feu à la maison et brûle-nous tous les deux; j'aimerais mieux trouver un crapaud dans mon assiette que ce vieux et hideux animal dans ma chambre, la nuit.

(Antonio entre.)

ANTONIO

Naqui, Naqui, Naqui... Comment ça va-t-il, Naqui? Allons, dépêchons-nous, me voilà arrivé, petite Naqui; il est plus d'onze heures; il est tard. En conscience, il est bien temps de se mettre au lit, Naqui. M'entendez-vous, Naqui? Naqui, Aquilina, Lina, Lina, Quilina, Quilina, Quilina, Aquilina, Naquilina, Naquilina, Aqui, Aqui, Naqui, Naqui, ma reine, Naqui!... Il faut se mettre au lit. Allons, ma pouponne, ma friponne... mon petit chat... je suis un sénateur.

AQUILINA

Vous êtes un sot, bien certainement.

ANTONIO

Cela peut bien être, mon cœur; mais je n'en suis pas

(1) Cf. JEAN LORRAIN, *Le Crime des riches*. L'histoire du banquier Sturse et de la naine en brocart vert qui fait songer à un Véronèsé de la camelote.

plus mauvais sénateur pour cela. Allons, allons, Naqui! Mettons-nous au jeu, Naqui!

AQUILINA

Vous voudrez bien, seigneur, ne pas m'importuner plus longtemps, et me laisser seule: ne buvez pas trop, et retournez chez vous, monsieur.

ANTONIO

Chez moi, madame?

AQUILINA

Oui, chez vous, monsieur. Qui suis-je?

ANTONIO

Madame, autant que je le puis savoir, vous êtes ma... vous êtes... tu es ma petite Naqui, Naqui... Et puis c'est tout.

AQUILINA

Je vous trouve si résolu à m'importuner, que je veux en finir là-dessus en peu de mots; je vous hais, je vous déteste; vous me déplaidez; je suis lasse de vous, j'en suis malade. Allez vous pendre : vous êtes un vieux nigaud, impertinent, inutile et importun galant. Vous avez le chef branlant et le corps cacochyme; vous aimez à vous mêler de tout, et si vous n'aviez pas d'argent vous ne seriez bon à rien.

ANTONIO

Bon à rien! Allons, dépêche-toi, c'est ce qu'il faut savoir. On n'a que soixante et un ans et l'on ne serait bon à rien? Voilà qui est parfait! (A la servante.) Allons, allons, mademoiselle la sottie, allez-vous-en pour le moment; allez je vous le dis; c'est notre plaisir et notre volonté d'être seuls pendant quelques instants... Hors d'ici, hors d'ici, quand on vous l'ordonne. (Il la pousse au dehors et ferme la porte.) Bon à rien, dites-vous?

AQUILINA

Eh bien, à quoi êtes-vous bon?

ANTONIO

En premier lieu, madame, je suis un vieux et conséquemment sage; très sage, madame; entendez-vous cela? En

second lieu, faites attention que je suis sénateur, et que, lorsque je le trouve à propos, je puis faire des discours. Allons, dépêchons-nous, je vais faire un de mes discours au Sénat, et alors cela vous fera dresser les cheveux sur la tête.

AQUILINA

Qu'ai-je à faire de vos discours au Sénat? Gardez le silence ici, et je vous en serai bien obligée.

ANTONIO

Ah! je puis te faire des discours aussi, mon aimable personne. Par exemple : Charmante cruelle!... (Il tire sa bourse et la secoue à chaque phrase.) Puisque mon mauvais destin fait que je vous trouve de mauvaise humeur contre votre serviteur... quoiqu'il soit un peu tard... j'espère qu'il n'est pas trop tard pour obtenir un bon accueil de mon cher amour... Voilà qui est pour toi, ma petite Naqui; Naqui, prends cela... prends donc cela... je te dis de le prendre, ou je vais te le jeter à la tête... Comment! tu es rebelle?

AQUILINA

Vraiment, mon illustre sénateur, je dois avouer maintenant que Votre Seigneurie est profondément éloquente.

ANTONIO

Très bien! Allons, assieds-toi, et pense à cela un peu... Assieds-toi, te dis-je... Assieds toi un peu auprès de moi, ma Naqui, Naqui. Allons, (il s'assied.) dépêche-toi.. Bon à rien?

AQUILINA

Non, monsieur, s'il vous plaît; je sais trop le respect que je vous dois.

ANTONIO

Le respect! Comment, Naqui, toi debout et moi assis! n'est-ce pas le cas de dire avec le poète :

Est-ce la mode

Que mari soit à l'aise et que femme s'incommode?

Allons, dépêchons... Tu ne veux pas t'asseoir?... Vous le voyez, grands dieux!... Vous ne voulez pas vous asseoir?

AQUILINA

Non, monsieur.

ANTONIO

Alors, il me paraît que vous me prenez pour un bœuf; un bœuf grossier, le plus bœuf des bœufs, un vrai bœuf. Je n'ai donc qu'à me lever, à baisser la tête. Je mugis, je vous dis que je mugis, je mugis. Vous ne voulez pas vous asseoir, vous ne le voulez pas? Je mugis!

(Il meugle comme un bœuf et court après elle.)

AQUILINA

Hé bien, monsieur, il faut s'y résoudre. (Elle s'assied.) A présent que Votre Seigneurie a été un bœuf, quelle bête Votre Excellence veut-elle être ensuite?

ANTONIO

Non, je redeviens sénateur, et ton amant, ma petite Naqui, Naqui. (Il s'assied auprès d'elle)... Ah! crapaud, crapaud, crapaud, crapaud! crache-moi un peu au visage, Naqui; crache-moi au visage un petit peu, rien qu'un petit peu; crachez donc, quand je vous l'ordonne, quand je t'en prie. Allons, allons donc. Est-ce que vous ne le voulez pas? Alors, je vais me faire chien.

AQUILINA

Chien, monseigneur?

ANTONIO

Oui, un chien, et je te donnerai cette autre bourse pour que tu me laisse faire le chien, et que tu me traites un peu comme un chien... Allons, dépêchons... je le veux... Tiens, la voici.

(Il lui donne la bourse.)

AQUILINA

Bien, de tout mon cœur. Mais il faut que je supplie votre chienne de seigneurie de faire tous vos tours le plus tôt que vous pourrez, afin qu'on puisse se délivrer de votre mauvaise odeur et vous mettre à la porte comme vous le méritez.

ANTONIO

Ah, ah!... Il n'y a pas de raison à cela... Cela ne me fait pas peur. (Il se met sous la table.) Ouah, ouah!...

(Il aboie comme un chien.)

AQUILINA

Doucement, doucement, monsieur, je vous prie; quand les chiens mordent, on leur donne des coups de pied, monsieur. Comme cela, voyez-vous!

ANTONIO

Ah! de tout mon cœur. Va, donne-moi des coups de pied par-dessous la table, plus fort, plus fort que cela!... Ouah, ouah, ouah! Je vais te mordre les jambes. Ouah, ouah! Ah! elle donne de bons coups de pied.

AQUILINA

Hé bien, il y a une autre manière d'en agir avec vous, et j'ai un instrument pour cela. (Elle prend un fouet.) Ah! vous mordez votre maîtresse, coquin. A la porte! chien, au chenil, ou l'on vous étranglera. Ah! vous mordez les jambes de votre maîtresse, drôle!

(Elle le frappe.)

ANTONIO

Ah! tu es trop aimable à présent, Naqui; finis, je t'en prie; je ne veux plus être chien.

AQUILINA

Pas de caresses, ni de dents : Allez-vous-en, ou bien je vais vous donner des coups de fouet. Ah! vous mordez les jambes de votre maîtresse, vilain! A la porte, hors d'ici, hors d'ici; au chenil, coquin; allez-vous-en!

(THOMAS OTWAY, *Venise sauvée*, acte III, scène I.)

Peut-être convient-il de rattacher à l'*algologie* active non seulement les meurtriers anthropophages, La Gala, par exemple, et les tueurs de filles qui ne sont pas des tire-laine (Philippe, 1865, Lesteven, « Espagnol de Montmartre », 1893), mais encore les empoisonneurs. L'inexplicable démente de la Brinvilliers portant des tourtes arsenicales aux pauvres de l'Hôtel-Dieu, la furie d'empoisonnement que révéla

dans une mesure permise (car les nobles dames qui payaient à la Filastre ou à la Voisin leurs poudres de succession descendaient de l'Olympe et tenaient de près à Jupiter), l'enquête de la Chambre ardente; les méfaits d'Hélène Jégado (1860), de Gesche Gottfried (Brême, 1832), de Marie Jeanerel (Genève, 1868), plus tard de Jeanne Weber, l'« ogresse » dont l'immense docteur Doyen a décrit le *curriculum* avec une si lumineuse aurore, semant les désastres et les deuils, tuant sans profit ni raison, ne témoignent-ils pas d'un attrait sexuel plus ou moins larvé dans les actes de ces mégères? Pour donner le boucon à des misérables, pour braver la curiosité publique et les investigations de la justice, n'éprouvaient-elles pas une délectation plus vive que la crainte ou le remords?

Lacenaire disait : « Tous les pédérastes ne sont pas assassins, mais tous les assassins sont pédérastes. » Les fous érotiques ne sont pas tous, à coup sûr, des empoisonneurs; mais peut-être des empoisonneurs célèbres sont-ils plus ou moins tous des psychopathes de l'amour.

*
**

Les bouffons ne manquent pas ici :

Marie Alacoque, la sœur Nizette, Benoît Labre, les amateurs de la rue Duphot, la clientèle du café Roy (1888), du *Scarabée* (1900) et autres lieux où le consommateur achète à prix d'or la satisfaction d'être mécanisé, battu

et larronné, sont justiciables moins de Swift ou de Juvénal que de Tabarin et de Gauthier-Garguille. On peut lire dans Carlier (*Les Deux prostitutions*, 1 vol., Dentu, 1889) — tous les anciens chefs de la Sûreté demandent aux casseroles des journaux de leur fabriquer d' « authentiques mémoires » — quelques historiettes assez vives. Un uraniste viennois demande, par la voie des petites affiches, des coltineurs de bonne volonté; répondre bureaux du journal; adresser à *Monsieur l'Amant de la Nature*. La Princesse Salomé (1867), notable commerçant, riche, considéré, emploie à d'étranges passe-temps les soirs de carnaval. Il va aux abattoirs, aux fabriques de Grenelle ou de Saint-Ouen. Dans les *guinches* mal famés, il recrute les souteneurs, les *costauds* les plus drus. Des poings démesurés, un visage bestial servent de recommandation. Quand la troupe est au complet, ils s'égaillent parmi les terrains vagues des *fortifs*. Le maniaque appelle un des voyous qui tombe sur lui à poings rabattus et ne l'abandonne qu'après l'avoir exactement dévalisé.

A peine seul, avec de grands cris et des soupirs, « la Princesse » lamente son infortune : « Quel accident pleure-t-il, pour un jeune homme de si bonne famille ! » Puis il fait tinter ostensiblement quelques pièces de monnaie au fond d'une poche secrète.

Paraît aussitôt un truand de renfort qui le pille et le houpille. C'est un concours entre les *gonses poilus*. Ils mettent à rouer leur client, à

débrider sa pécune la plus louable émulation. Leur manège se renouvelle autant de fois que la « Princesse » demande ses acolytes et dure jusqu'au bout du rouleau. Quant les gars musculeux ont suffisamment battu et grugé leur pratique, le moment vient de clore la séance. Avec beaucoup de pleurs et de quérimonies, « Salomé » emprunte au dernier de ses *aminches* de quoi payer un fiacre et, le lendemain, par la poste, retourne exactement cette petite somme : car, en affaires, c'est le plus exact des négociants.

Tel fut, pendant l'« orgie impériale », un des masques les plus divertissants du carnaval bonapartiste. Il ne semble pas que la République ait moralisé Paris. Les papiers publics, avec un cynisme digne des plus chevronnées maquerelles, offrent à leur quatrième page, « Annonces » et « Petite correspondance », un catalogue étoffé de toutes les ignominies (cf. la collection du *Gil Blas*, du *Journal*, etc.). Les filles donnent, avec leur adresse, un aperçu de leurs talents, ou bien, après fortune faite, sollicitent la main d'un officier dans le besoin, d'un gentilhomme que les « taches » n'incommodent pas ; un grec lance des appels de fonds pour « voyage en Péloponèse », offrent la moitié de la recette au banquier sans scrupule. Viennent les masseuses, les chiromanciennes, les maisons interlopes de modes et de parfumerie, celles où, pourvu de quelques louis, un pérégrin peut aimer à l'heure, ou à la course, comme on prend une voiture,

acheter de fausses vierges, des éphèbes ou des mâles, recevoir ou donner toute espèce de nazardes et de flagellations.

Il ne paraît pas que la presse des autres capitales mette dans ces trafics beaucoup de retenue.

Ainsi on a pu lire, dans la *Gazette de Berlin*, dans la *Vossische Zeitung* et dans le *Journal de Berlin*, la note que voici :

Monsieur, trente-trois ans, désire connaissance d'une dame qui s'intéresse aux œuvres de Sacher-Masoch. Y. O. 1378. — Bureau du journal.

Une autre, plus laconique, mais non moins explicite, emprunte au romancier favori la teneur de ses offres :

Séverin cherche sa Wanda.

Sous la rubrique : « Mariages », un avis est rédigé en ces termes :

Monsieur, trente-sept ans, caractère faible, épouserait dame impérieuse, autoritaire, etc.

La *Vossische Zeitung*, aux annonces pédagogiques :

Institutrice sévère demandée pour grands garçons. On voudrait une dame connaissant à fond la discipline anglaise.

Il paraît que la Wanda ne se fit pas attendre ; car le même journal publiait, peu de temps après, une lettre du jeune homme au comble de ses vœux :

Ma sévère maîtresse, j'ai trente-quatre ans; je suis un garçon mal élevé qui a besoin qu'une gouvernante impérieuse le redresse. Sachez, en outre, que je suis très gai, très enjoué, d'humeur pétulante et que nul, jusqu'à présent, ne réussit à me dompter.

Je désire, cependant, être châtié quelquefois par une main des plus rudes.

Serez-vous capable de me soumettre? Je suis fier et ne me rendrai pas volontiers. Je m'insurge contre l'autorité; je n'endurerai point, sans révolte, vos essais de domination. Votre tâche ne sera donc pas facile; mais soyez sans crainte, et vous verrez alors ce qu'il vous est possible de tenter en ma faveur. Cela dit, si vous croyez pouvoir assumer la charge d'un enfant indisciplinable, le mettre à vos pieds et le dompter à coups de fouet, veuillez, je vous prie, m'en aviser au plus tôt. — Votre humble garçon mal élevé.

Il paraît que la deuxième lettre donna contentement au Séverin inoccupé. La Wanda pouvait faire les délices du masochiste le plus exigeant. Son nouvel abonné chante leur épithalame, se réjouit à l'expectative des affronts et des coups.

Il expose à la « déesse impitoyable » les détails de la réception qu'il en espère : quelques soufflets, par manière de hors-d'œuvre; puis, le visiteur (qui ne partage point l'avis de la comtesse de Pimbêche) demande à être lié de la façon la plus étroite. Il opposera une résistance furieuse; mais que sa déesse le ligote, pieds et poings, dût-elle se faire assister par une demi-douzaine de p... Il veut ensuite qu'on plante avec des épingles un ruban sur ses bras et sa poitrine (à l'inverse du *Vieux Loufoque*, de Forain, *Courrier Français*, 1889). Cela fait,

qu'on le cingle à coups de garcette jusqu'au temps que la peau se vulnère et que le sang dégoutte sur le parquet.

*
* *

Tels sont, brièvement indiqués, les principaux aspects de la folie *algolagnique*. On a dû toucher à l'horreur et provoquer le dégoût. Mais l'honnêteté d'un pareil discours se fonde sur la licence même. Il est permis de dire crûment les hontes et les forfaits dont se délecte l'hypocrisie abominable des riches, des ventrus. Voilà ce qu'imposent à leurs victimes les acheteurs de prostituées, dans les bagnes, les Sodomes, les cloaques et les ergastules où, sous ses maigres haillons, la Faim demande au Viol une aumône exécrée.

La lucarne fumeuse de Lysisca, l'odeur du lupanar, le méphitisme des haleines, le remugle de chairs, de liqueurs spiritueuses, de cosmétiques rances et de tabac invétéré se mêlent aux vapeurs du sang, aux miasmes du charnier. Comme une bête fêlée à mort, la Luxure brame et pleure au fond de sa couche homicide. Qu'importe! sur la bourgeoisie ordurière — cadavre nauséabond et maquillé — sur la ruine des civilisations démentes, sur la névrose du riche qui se plaît aux étreintes carnassières de l'*algolagnie*, sur la dérélition des pauvresses qui « travaillent en chemise », l'amour sauveur épanouit son allégresse — tel un arbre d'avril sur les bords d'un cloaque. La terre est verte

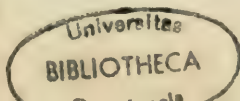
comme un jeune espoir. Dans le ciel bleu passent des nuées de tourterelles. Des effluves de miel imprègnent l'air plus doux. Les filles de quinze ans suspendent à leur chevelure des grappes de lilas. Par l'enclos ténébreux où l'herbe fait aux morts un linceul d'émeraude, les couples ingénus se baisent à pleines lèvres.

C'est la *Caverne* de Platon : ceux qui n'ont pu trouver le champ de leur désir, la glèbe hospitalière de joie et de beauté, cèlent au plus morne des nuits les stigmates dérisoires de leurs travaux perdus ; mais, loin des enchaînés et des ensevelis, baigné par des lueurs et des frissons d'aurore, debout sur la croupe virgilienne des coteaux, épris d'orgueil, d'harmonie et de lumière, un pâtre arcadien chante au soleil levant : « Tu souris sur des tombes, immortel Amour ! »

Prison de la Santé, 27 janvier 1902.

TABLE DES MATIÈRES

Les Revenants	7
Aristide Bruant.	30
Edouard Dubus	51
Fleurs d'Automne	56
Montagne	65
Pêcheurs	84
Vieilles Carêmes.	94
Le Pardon de Rumengol	99
Santer Anna ar Palud	106
La Médaille qui s'efface	116
Marines	124
Les Arts du Feu	134
La route et le costume.	141
Introduction à une histoire de la Tortue	148
Le Président Magnaud.	186
Le Masochisme	197



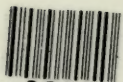
714 X 7

785

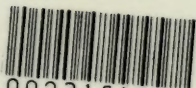
**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



002316445b

CE PQ 0282

.T35 1922

C00 TAILHADE, LA PLATRES ET

ACC# 1383730

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. — EUVRARD-PICHAT.
